This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

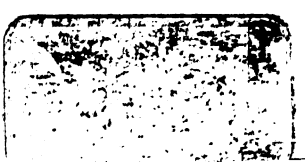
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06728875 7



# BIBLIOTHEQUE

OU

*CHOIX DES MEILLEURS*

# ROMANS ANGLOIS.

*TOME TREIZIEME.*

Fielding
NCT

# ŒUVRES

DE

# M. FIELDING.

*TOME XIII.*

## LA VIE

DE

## DAVID SIMPLE.

*TOME PREMIER.*

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.

BIBLIOTECA PUBLICA UNIVERSITARIA

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
70098A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1942 L

# LE VÉRITABLE AMI

## *OU*

# LA VIE

## *DE*

# DAVID SIMPLE.

## *LIVRE PREMIER.*

### CHAPITRE PREMIER.

*Naissance & Education de DAVID SIMPLE.*

DAVID SIMPLE étoit fils d'un marchand-mercier de Ludgate-Hille (*). Sa mere étoit

(*) Nom d'une rue de Londres.



22X2

une bonne païſanne, qui gagnoit ſa vie à coudre & à filer, avant que ſa beauté lui eut attiré les vœux de M. Simple. Je ne ſaurois dire, & cela n'eſt pas fort eſſentiel, où le ſort la préſenta à ſes yeux, ni ce qui leur arriva pendant leurs amours. Tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'ils furent mariés, & qu'ils vécurent pluſieurs années enſemble, fort contens l'un de l'autre. Quoiqu'ils fuſſent honnêtes gens, ils ne laiſſerent pas de faire fortune, & leur induſtrie les mit en état de donner une bonne éducation à leurs enfans. Ils n'en avoient que deux, David & Daniel, qu'ils envoyerent au collège dès que leur âge le permit, & il ne tint pas à leurs ſoins, qu'ils n'y fuſſent auſſi bien traités de leurs maîtres que les enfans des plus riches & des plus généreux. A dire vrai, leurs enfans le méritoient bien. On ne voyoit dans toutes leurs actions aucune trace de cette baſſeſſe, que bien des nobles croient attachée à l'état d'un bourgeois; & leur eſprit les rendoit capables de converſer avec les plus polis & les plus ſpirituels d'entre leurs compagnons. L'étroite amitié qui les joignoit, ſe fit remarquer de toute l'école, qui attaquoit l'un, ſe faiſoit un ennemi de l'autre. Si l'un avoit de l'argent, l'autre étoit ſûr de n'en pas manquer. De ſavoir auquel des deux il appartenoit en propre, c'eſt de quoi ils ne ſe mirent jamais en peine. L'aîné, naturellement ſobre & prudent, avoit toujours de l'argent de reſte pour en

fournir à ſon frere, qui n'étoit pas ſi retenu dans ſa dépenſe. J'ai même ouï dire pluſieurs fois à David (car c'eſt de lui que je tiens toute cette hiſtoire) qu'il n'avoit jamais goûté de plus grand plaiſir que celui qu'il avoit alors de ſe voir en état de rendre ſervice à ſon frere. Dès qu'il le croyoit en beſoin de la moindre choſe, il lui offroit ſa bourſe & le prioit d'en prendre ce qu'il lui falloit. Daniel, d'un autre côté, ne lui étoit pas inutile; car quoiqu'il n'eût pas, à beaucoup près, autant d'eſprit que David, il étoit cependant plus ruſé, & étant par conſéquent plus ſoupçonneux, il empêchoit ſouvent ſon frere d'être trompé. David, qui n'avoit jamais formé de mauvais deſſein contre qui que ce ſoit, ne concevoit pas qu'on en pût former contre lui, & aiant trouvé, par expérience, que ſon frere ſe trompoit rarement dans les jugemens qu'il portoit de leurs compagnons, il déféroit en tout à ſes ſentimens, & ſans tâcher d'approfondir les motifs de cette pénétration extraordinaire, il s'applaudiſſoit d'avoir un frere ſi ſubtil & ſi prévoyant.

David vécut ainſi dans l'union la plus parfaite avec ſon frere, juſqu'à l'âge de dix-ſept ans. Son pere étant tombé malade dans ce tems-là, il rappela ſes enfans du college. Sa maladie ne fut pas mortelle, mais il fut ſi fort affoibli qu'il en devint pulmonique; & après avoir langui près d'une année en cet état, il mourut. La perte d'un ſi bon pere porta un

coup ſenſible au cœur tendre de David ; mais enfin ſa raiſon, aidée de ſon humeur douce & patiente, l'emporta ſur ſa douleur. Son frere, naturellement plus diſſipé, ſe conſola plus aiſément ; & il ſembloit que leur amitié alloit les faire jouir d'un bonheur ſans mêlange, lorſque la mauvaiſe-foi de Daniel en arrêta le cours. C'eſt ce qu'on verra dans le chapitre ſuivant, ſi l'on ſe donne la peine de le lire.

## CHAPITRE II.

*Où l'on voit des effets terribles de l'envie & de l'amour-propre.*

LE Lecteur ſera peut-être auſſi ſurpris que le fut David, en trouvant que Daniel, malgré les apparences d'amitié qu'il avoit toujours fait voir pour ſon frere, étoit dans le fond un de ces malheureux qui ne ſauroient trouver de bonheur hors d'eux-mêmes, & dont toutes les démarches n'ont d'autre but que l'intérêt. Ce n'étoit, en effet, que par des vues intéreſſées qu'il découvroit à David les artifices de ſes compagnons, & de peur que d'autres ne partageaſſent avec lui les effets de la généroſité de ſon frere. Delà venoit auſſi ſa pénétration : il lui étoit aiſé de deviner les mauvaiſes intentions d'autrui, par ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Tandis qu'il avoit trouvé ſon compte à ſe parer des ſentimens nobles & déſintéreſſés de ſon frere, il n'avoit rien oublié pour y réuſſir ; mais il n'eut pas plutôt entrevu de l'avantage à ſe brouiller avec lui, qu'il jetta le maſque, & ne ſe mit plus en peine de cacher ſa baſſeſſe.

Depuis leur retour du college, juſqu'à la mort du bon homme, Daniel n'avoit rêvé qu'aux moyens de priver ſon frere de ſa part de l'héritage, & à ſe l'approprier tout entier.

David, qui avoit les idées les plus favorables de ſon frere, attribuoit l'inquiétude & les rêveries où ſes lâches deſſeins l'avoient jetté, à la douleur de voir ſon pere en danger; & cela ne faiſoit qu'augmenter l'amitié qu'il avoit pour l'ingrat.

Ils avoient une ſervante dont Daniel étoit amoureux: mais la vertu de cette fille, ou pour mieux dire, un domeſtique de la maiſon qu'elle aimoit, avoit juſques-là rendu vaines toutes ſes attaques. Elle n'eut cependant pas la force de refuſer pluſieurs préſens qu'il lui fit. Daniel n'eut pas plutôt découvert qu'elle avoit l'ame mercenaire, qu'il conçut le deſſein de la faire ſervir à ſes intérêts, puiſqu'il ne pouvoit la faire ſervir à ſes plaiſirs. Il ſavoit que ſon pere avoit donné ſon teſtament à David, avec des ordres exprès de ne l'ouvrir qu'après ſa mort. N'ignorant pas où ſon frere l'avoit mis, il réſolut de forger un autre teſtament, & de le mettre à la place du véritable. Ce qui l'embarraſſoit, c'étoit de trouver des témoins. Il étoit dangereux de négliger la moindre formalité qui pût rendre douteuſe la validité de l'acte. Le teſtament annullé, ils auroient été cohéritiers, & cela renverſoit tous ſes projets. Là-deſſus, il conclut que s'il pouvoit, avec quelques guinées, gagner cette fille & ſon galant à lui ſervir de témoins, rien ne manqueroit à l'accompliſſement de ſes deſirs. La fille étoit une groſſe payſanne, accoutumée dès l'enfance

à gagner ſon pain à la ſueur de ſon viſage. Elle avoit ouï dire à de bonnes gens, qu'une fille ne doit avoir à faire à perſonne qu'à celui qu'elle a choiſi pour ſon mari ; qu'il eſt défendu de s'enivrer, & de voler ; & que ſi elle s'abandonnoit à ces déſordres (outre que c'étoit de gros péchés) elle ne manqueroit pas de ſe faire pendre. Comme elle avoit une averſion totale pour cette ſorte d'exercice, elle avoit toujours été ſage, & s'étoit bien promis de s'en tenir là.

Ce ne fut pas ſans crainte d'être trahi, que Daniel ſe détermina à s'ouvrir à cette fille ſur ſes intentions. Mais ayant jugé par lui-même combien il étoit difficile de ſe défendre des plus grands crimes à la vue des avantages qui doivent les ſuivre ; il réſolut de franchir le pas à tout haſard. Il alla donc la trouver, & débuta par lui offrir cinquante guinées pour prix de ce qu'il attendoit d'elle. Mais l'idée de forger un teſtament ſe préſenta à l'eſprit de la pauvre fille, avec des couleurs ſi horribles, qu'elle répondit, toute effrayée, qu'elle ne vouloit pas en entendre parler, & qu'elle eſtimoit ſon ame plus que tout l'or du monde. Pour vous, Monſieur, dit-elle, qui avez étudié, vous ſaurez trouver quelque expédient pour vous ſauver ; mais pour moi, qui ne ſais ni lire ni écrire, Dieu me pardonne ; il faudra certainement que je me damne. Daniel, convaincu par cette réponſe de la ſimplicité de la fille, ne douta plus de

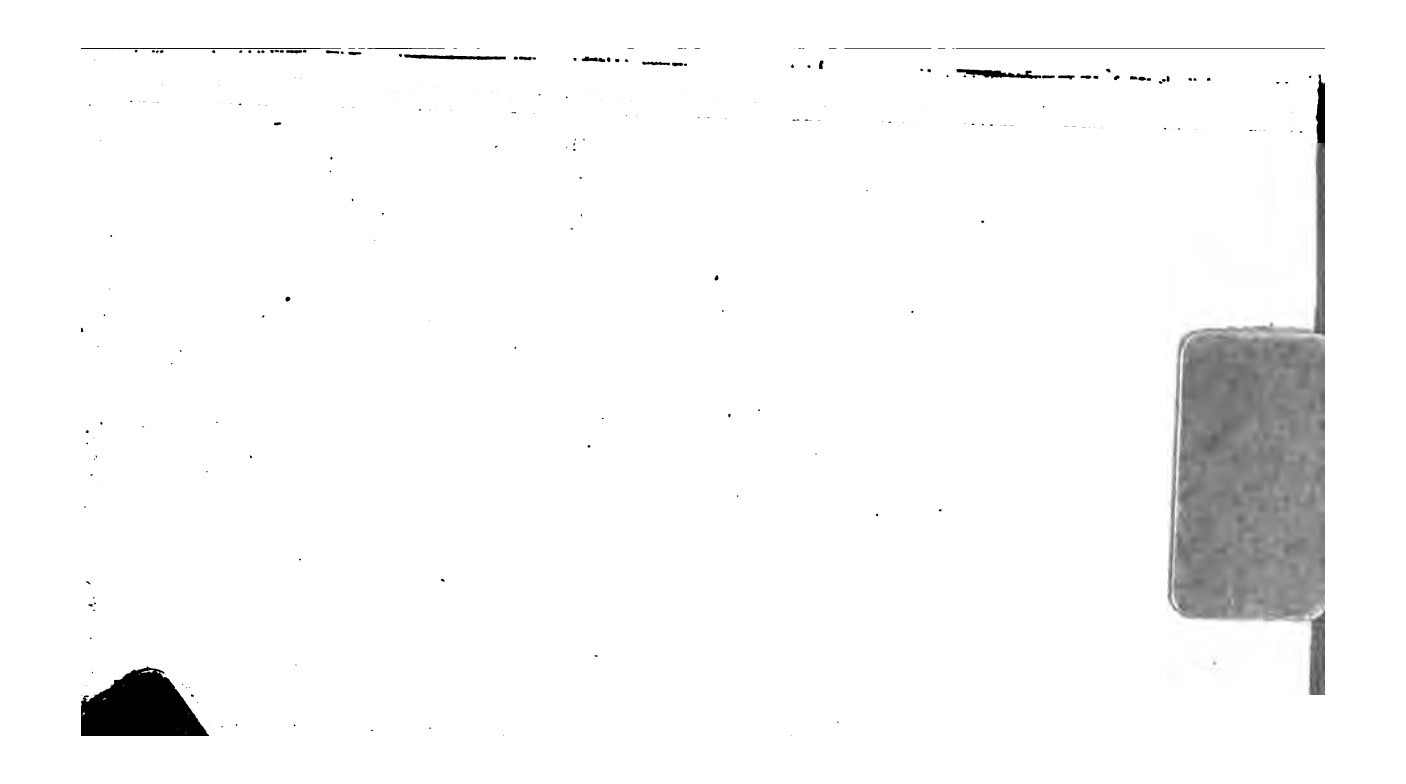
pouvoir l'amener à ſes fins. Il retourna à la charge, & l'attaqua avec toutes les raiſons les plus ſéduiſantes dont il put s'aviſer. Il lui fit enviſager, entr'autres, que c'étoit-là le ſeul moyen d'épouſer ſon galant, & de vivre à ſon aiſe avec lui le reſte de ſes jours. Cette réflexion ébranla la réſolution de la pauvre ſervante. Daniel s'en apperçut, & pouſſant ſa pointe, il tira une bourſe de cent guinées, qu'il compta une à une devant elle : il ſavoit bien que la vue de l'or eſt tout autre choſe que l'idée qu'on en peut avoir. Il lui aſſura, en même-tems, que tout ce monceau ſeroit à elle, ſi elle vouloit ſe laiſſer conduire ; & qu'une ſomme ſi conſidérable lui donneroit le pas devant toutes les voiſines qu'elle fréquentoit. L'idée de ſe voir au-deſſus de toutes ſes connoiſſances l'éblouït, elle n'y put tenir. Comme elle ne s'étoit jamais vu plus de quarante ſchelings à la fois, cent guinées lui parurent un tréſor immenſe, & elle ſe perſuada aiſément qu'elle pourroit vivre avec cela ſans travailler. Charmée de cette penſée, elle promit tout & au-delà, ne doutant pas d'y faire conſentir ſon galant, qui ne lui avoit jamais rien refuſé, diſoit-elle. Je laiſſe à penſer la joie de Daniel. Ce point gagné, tout le reſte étoit aiſé. Il ne ſe mit pas un moment en peine du conſentement du galant. Un homme amoureux ſauroit-il être d'un autre avis que ſa maîtreſſe ? Son inclination a beau le porter au bien, il n'eſt pas ſûr que ſon naturel ſera

plus fort que les importunités d'une femme.

Daniel ne tarda gueres à ſe ſaiſir du teſtament ; la facilité lui en fournit bientôt l'occaſion. Il en contrefit auſſi aiſément l'écriture, car ſon caractère imitoit fort celui de ſon pere. Après cela, l'aiant fait ſigner de ſes témoins, il le mit à la place de l'autre, & s'en alla charmé de l'heureux ſuccès de ſes deſſeins.

La véritable douleur que David ſentoit de la mort de ſon pere l'avoit d'abord empêché de ſonger au teſtament. Daniel, obligé de contrefaire ce qu'il ne ſentoit pas, n'oſoit pas paroître empreſſé à le faire ouvrir, de peur qu'en liſant le contenu, on ne ſoupçonnât l'auteur.

Dès que les premiers jours d'affliction & de larmes furent paſſés ; David pria ſon frere & ſa mere d'entrer dans ſon cabinet, où ayant produit le teſtament, il le lut devant eux. Daniel y étoit déclaré unique héritier & éxécuteur. Il y étoit porté que d'onze mille livres ſterling que le teſtateur avoit laiſſé, l'héritier en payeroit ſoixante par an à ſa mere ; & que David auroit cinq cent livres ſterling pour ſa légitime. A ce coup imprévu, ils demeurerent tous trois interdits, ils ſe regardoient l'un l'autre ſans parler. David rompit enfin le ſilence, & embraſſant Daniel : J'eſpere, dit-il, mon cher frere, que vous n'attribuerez pas mon étonnement à la douleur de vous voir beaucoup mieux partagé que moi dans le teſtament de mon pere.



# BIBLIOTHEQUE

OU

*CHOIX DES MEILLEURS*

# ROMANS ANGLOIS.

*TOME TREIZIEME.*

Fielding
T

baſſeſſes pour parvenir à cet état de ſupériorité; c'eſt ce que Daniel croyoit folie de prétendre. C'eſt pourquoi il traita David comme on vient de voir, afin de ſe défaire de lui, ou de l'aſſujettir aux conditions qu'il lui plairoit de lui impoſer; ce qui étoit impoſſible. Car David, dont la fierté n'auroit pû ſe ſoumettre à ſouffrir ce traitement d'un inconnu, ne put plier ſon amitié ſcrupuleuſe à le ſouffrir d'un frere & d'un ami. Il lui dit donc, dès que les différentes paſſions qui le combattoient le lui permirent, que, puiſqu'il étoit tout autre que ce qu'il avoit cru juſques-là, & capable de ce qu'il tenoit pour la plus honteuſe des baſſeſſes, il aimeroit mieux périr, que d'avoir aucun commerce avec lui. Là-deſſus, il le quitta, & monta à ſa chambre, bien réſolu de ſortir le même jour de la maiſon pour n'y rentrer de ſa vie.

Il ſeroit impoſſible de donner une idée de tous les mouvemens qui l'agitérent dès qu'il fut ſeul. Toutes les images de plaiſir dont il avoit joui dans la compagnie de ſon frere ſe préſentoient en foule à ſa mémoire. D'un autre côté; lorſqu'il réfléchiſſoit à ce qui venoit de lui arriver, il ne pouvoit concevoir comment la même perſonne pouvoit être ſi différente d'elle-même. Quelquefois il ſe croyoit coupable, & il craignoit (car à peine ſe ſouvenoit-il de ce qu'il avoit dit) qu'il ne lui fût échappé dans ſa colere quelque mot offenſant, qui eût pouſſé ſon frere aux dure-

tés qu'il venoit d'en eſſuyer. Dans ce moment, il ſouhaitoit de le voir, pour ſe reconcilier avec lui. Mais lorſqu'il jettoit les yeux ſur la cauſe de leur différend, qu'il ſe rappeloit ce que Daniel lui avoit dit au ſujet des domeſtiques, il ne pouvoit s'empêcher de penſer qu'il falloit que ſon frere fût las de le voir, & qu'il eût changé de ſentimens pour quelque raiſon qu'il ne pouvoit deviner. Il ſe rappela en même tems pluſieurs circonſtances auxquelles il n'avoit point fait d'attention auparavant, & de toutes ces réflexions, il conclut qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de pouvoir rétablir la douce union qui avoit autrefois régné entre ſon frere & lui. Cependant il voulut reſter dans ſa chambre juſqu'au ſoir, pour eſſayer ſi quelque reſte d'amitié ne lui ramèneroit pas cet ingrat, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'aimer.

Il n'y a que ceux qui ſont capables d'une véritable tendreſſe, qui puiſſent ſe former une idée des émotions qu'il ſentit pendant cet intervalle de tems. Chaque moment lui ſembloit un ſiecle. Quelquefois, dans le tumulte de ſes penſées, la joie de ſe voir réunir à ſon frere, le frappoit avec des images ſi flatteuſes, qu'il étoit ſur le point de courir le trouver, & de regagner ſon amitié à quelque prix que ce fût. Mais lorſqu'il apperçut qu'il ſe faiſoit tard, & qu'on ſe mettoit ſi peu en peine de lui, qu'on n'avoit pas ſeulement daigné l'appeler à dîner, il ne vit que trop

clairement, que des ſoumiſſions de ſa part ne feroient que l'expoſer à de nouvelles inſultes. Là-deſſus, il prit le parti de ſortir au même inſtant.

En deſcendant, il demanda où étoit ſon frere. On lui répondit qu'il dînoit en ville, & qu'il ne reviendroit que vers le ſoir. Cette nouvelle marque de mépris, de la part de Daniel, le frappa plus ſenſiblement que tout le reſte. » Quoi, diſoit-il, il ſait les tourmens que je ſouffre, & il s'éloigne à deſſein, il évite ma préſence! Ah ç'en eſt trop! » L'eſprit rempli de ces penſées accablantes, il ſortit ſans ſavoir où il alloit, ni ce qu'il devoit faire. Il n'avoit qu'un demi écu ſur lui; encore en donna-t-il un ſchelin à un pauvre, qui ſe plaignoit d'avoir été mis à la porte par un frere dénaturé. Il ne fit qu'aller & venir de côté & d'autre, juſqu'à ce que ſe trouvant foible & fatigué, il entra dans une auberge pour s'y repoſer. Dans ſa ſituation, tout ce qui pouvoit ſimplement l'empêcher de tomber en défaillance, étoit égal aux mêts les plus délicats. Son eſprit, ſurchargé d'inquiétudes, n'avoit pas le loiſir de ſonger à autre choſe qu'à la cauſe de ſa douleur. *Ce n'eſt que lorſque l'eſprit eſt libre, que le corps eſt délicat*, comme *Shakeſpear* l'a fort bien remarqué. Et qui peut prendre ſoin de ſe bien traiter dans l'affliction, ne doit pas s'appeler véritablement affligé. Auſſi David n'étoit-il entré dans cette auberge,

que parce qu'il ne connoiſſoit perſonne chez qui il pût s'arrêter dans le quartier où il étoit. Dès qu'il fut entré dans une chambre, il ſe jetta ſur un fauteuil, où, demeurant en ſilence, & preſque ſans mouvement, l'hôte lui demanda ce qu'il ſouhaitoit boire. David, qui faiſoit à peine attention à ce qui ſe paſſoit autour de lui, répondit qu'il ne lui falloit rien. Sur quoi l'hôte repartit bruſquement, qu'en ce cas, il n'avoit pas grand choſe à faire chez lui, & qu'il étoit fort le maître de reſortir. David ſe réveilla aſſez à ce compliment, pour appercevoir où il étoit. Il ſe fit apporter une pinte de biere, qu'il but tout d'un trait. La nature veut avoir ſes droits: il étoit fort altéré, quoique le trouble où il étoit l'empêchât de le ſentir. Il ſe trouva un peu mieux après cela, & ſentant qu'il avoit beſoin de repos, il demanda un lit. L'obligeant aubergiſte ayant vu l'argent que David offrit d'en payer d'avance, lui en montra un aſſez mauvais. David s'y coucha, ſans s'appercevoir de la groſſiereté des draps, ou de la dureté du matelat; &, accablé de fatigue & d'ennui, il s'aſſoupit, & céda inſenſiblement aux charmes du ſommeil.

Le lendemain, à ſon réveil, ſa mémoire lui remit devant les yeux tout ce qui lui étoit arrivé le jour précédent. Il ne ſavoit de quel côté ſe tourner. Tous les partis que ſon eſprit lui propoſoit, lui ſembloient fâcheux ou

impoſſibles. Enfin, il ſe rappela qu'il avoit un oncle qui lui avoit toujours marqué beaucoup de bonté quand il étoit petit garçon. Ce bon homme voudroit peut-être bien le recevoir, & prendre ſoin de lui. Dans cette eſpérance, il ſe leva, & s'en alla tout droit chez ſon oncle. Le bon vieux recula, comme effrayé à la vue de ſon neveu; le chagrin l'avoit rendu ſi pâle & ſi défiguré, qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Il lui demanda la raiſon de ce changement. David ne répondit autre choſe, ſinon, qu'il avoit eu un petit différend avec ſon frere; car il ne vouloit pas ſe plaindre. Il le pria en même-tems de lui permettre de loger chez lui, juſqu'à ce que la ſuite de cette affaire lui eût appris le parti qu'il devoit prendre. Son oncle lui dit que ſa maiſon étoit à ſon ſervice. Mais laiſſons David pour quelque tems en proie à ſes triſtes réflexions: auſſi-bien pourroit-on nous reprocher d'ignorer les uſages du monde, au point de ne pas ſavoir quand il eſt à propos d'abandonner ſes amis.

## CHAPITRE III.

*Où l'on voit que l'union & la paix ne ſont pas abſolument inſéparables de l'état du Mariage.*

LES nouveaux mariés, auteurs de la diſgrace du pauvre David, & inſtrumens de la perfidie de Daniel, malgré leur tendreſſe réciproque, & cette impatience de ſe voir unis, qui avoit été plus forte que la crainte même de ſe damner; ce couple amoureux dis-je, n'eut pas goûté long-tems les fruits de ſa trahiſon, que Jean commença à s'appercevoir que Margot n'avoit pas abſolument toutes les perfections qu'il avoit cru voir en elle. Le mérite de cette jadis ſi charmante mortelle, paroiſſoit de jour en jour plus mince aux yeux de ſon époux, qui commençoient à ſe deſſiller. Cependant, tantôt en paix, tantôt en guerre, tantôt ſe querellant, tantôt ſe baiſant, ils ne laiſſerent pas de prendre patience enſemble, tandis que l'argent dura. Par malheur il ne dura guères. Jean vouloit boire, Margot vouloit être brave, & ni l'un ni l'autre ne vouloit travailler; car comment pourroient-ils dépenſer tout cet argent?

Mais dès que Jean, voyant décroître ſon monceau, commença à ſentir la miſere à ſa

porte ; dès qu'il vit que, du produit de ſon crime, il ne lui reſtoit qu'une femme, dont il ſe ſeroit alors défait avec autant de plaiſir qu'il l'avoit priſe ; alors ſa conſcience ne ceſſa de lui reprocher ſa méchanceté, ſans lui accorder un moment de repos. La ſeule conſolation qu'il avoit, c'étoit de s'en venger ſur Margot. C'étoit elle qui l'avoit trahi, c'étoit cette maudite langue qui l'avoit ſéduit, ſans elle, il auroit toujours été honnête-homme. Elle ſe défendoit de ſon côté, en diſant que l'amour qu'elle avoit pour lui étoit la cauſe de tout ce qu'elle avoit fait. Puiſqu'il croyoit que c'étoit un ſi gros péché, pourquoi y avoit-il conſenti, lui qui étoit homme, & qui en devoit ſavoir plus qu'une pauvre femme, qui ne ſavoit que filer, coudre & aimer ſon mari? Car quoique Margot n'eût jamais lu Milton, elle auroit pu jouer le rôle d'Eve, auſſi-bien que ſi elle l'eût appris par cœur. Enfin, du matin juſqu'au ſoir, ils ne ceſſoient de ſe quereller ; & il y eut entr'eux pluſieurs entretiens curieux, que je ne me ſoucie pas de rapporter ici ; car je me ferai toujours une loi d'éviter tout ce qui pourroit choquer la délicateſſe des perſonnes polies, & dont elles ne ſauroient ſe former une idée. Je me contenterai donc de dire en général, que la froideur, & qui pis eſt, l'infidélité du mari, l'eſprit jaloux & turbulent de la femme, ſes remords, la pauvreté enfin, & les créanciers avoient élevé ce couple

grossier à un sort égal de toute façon à celui de plusieurs personnes du haut rang.

Cette vie ne pouvoit pas durer long-tems. Dès qu'ils virent qu'il n'y avoit plus moyen de subsister sans travailler, ils résolurent de se remettre à servir chacun de son côté. Je dis chacun de son côté ; car ce que chacun d'eux trouvoit de plus fâcheux dans sa situation, c'étoit la compagnie de l'autre.

Ils étudioient les moyens d'y réussir, lorsqu'ils apprirent que David étoit sorti de chez son frere. Cette séparation avoit attiré l'attention de tout le quartier ; chacun en disoit son sentiment, & presque tous blâmoient David. » Il ne faut pas s'étonner, disoit-on, s'il est brouillé avec son frere. Il est d'une humeur si étrange, que personne ne sauroit vivre avec lui. L'occasion de leur différend, c'est que monsieur s'étoit mis en tête de chasser tous les domestiques. Tout le bien n'appartient-il pas à Daniel ? Il devoit se contenter que son frere eût la bonté de le garder. Faut-il donc être si fier, lorsqu'on vit de charités ? Il lui convenoit bien vraiment d'aller mettre la division dans la maison d'un honnête-homme qui le maintenoit. Si son Pere ne lui a rien laissé, c'est qu'il le connoissoit bien. »

Lorsque Jean entendit tous ces discours, il fut saisi de honte & de confusion. Sa perfidie lui parut si horrible dans ce moment, qu'il faillit d'en perdre l'esprit. Il pensa d'abord

à aller trouver David, & à lui confeſſer le tout. Il avoit demeuré long-tems avec lui chez ſon pere, & connoiſſant ſon humeur douce & généreuſe, il ſe flattoit qu'il lui pardonneroit. Mais d'un autre côté, la honte de s'avouer coupable d'une action auſſi indigne que celle où il avoit eu part, lui parut ſi grande, qu'il crut qu'il n'auroit jamais la force d'en parler. Son eſprit penchant tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre, il ne ſavoit à quoi ſe déterminer. Enfin la même perſonne qui l'avoit pouſſé à commettre le crime, l'engagea, mais d'une autre façon, à le découvrir. Un jour qu'il s'ouvrit à ſa femme ſur le deſſein qu'il avoit, elle le pria avec toute l'éloquence dont elle étoit capable, de renoncer à une entrepriſe ſi dangereuſe, & de ne pas aller ſe faire pendre de gayeté de cœur. » Il eſt vrai, dit-elle, que ce que nous avons fait n'eſt pas bien, mais encore n'avons-nous tué perſonne. Si c'étoit un meurtre, il y auroit raiſon à le confeſſer. Un meurtre ne ſauroit ſe tenir caché. Les bêtes mêmes, les arbres ſont prêts à le découvrir. Mais ici il y a bien à dire, vraiment! & où il n'y a point de danger, il faut avoir le diable au corps pour s'aller mettre la corde au cou «.

Jean, qui ſe voyoit ruiné par la complaiſance qu'il avoit eue pour ſa femme pendant qu'il l'aimoit, ne laiſſoit échapper aucune occaſion de la contrarier depuis qu'il la haïſſoit:

C'eſt

C'eſt pourquoi l'ardeur de Margot à tenir l'affaire ſecrette, acheva de le réſoudre à ce que ſa conſcience lui conſeilloit depuis longtems. Il eut ſoin cependant de dérober à ſa femme la connoiſſance de ſes deſſeins, de peur que, pouſſée par le même eſprit de contradiction, elle n'y mit quelque obſtacle.

Il s'informa d'abord où David étoit allé, & ayant appris qu'il étoit chez ſon oncle, il y alla, & demanda à lui parler. On lui dit qu'il étoit dangereuſement malade, & qu'il étoit impoſſible de le voir : que s'il avoit quelque affaire d'importance à lui communiquer, il pouvoit en parler à ſon oncle, ce qui ſeroit la même choſe. Jean dit qu'il ne pouvoit s'ouvrir à perſonne qu'à M. Simple ſur ce qu'il avoit à dire. Enfin, il importuna tant les domeſtiques, qu'on lui permit de monter à la chambre du malade. En approchant de ſon lit, la vue de ce viſage blême & exténué le toucha ſi vivement, qu'il fut quelque tems ſans avoir la force de parler. Enfin, il ſe jetta à genoux devant David, & lui ayant demandé mille fois pardon, il lui découvrit l'affaire du Teſtament avec toutes ſes circonſtances. Cette nouvelle preuve de la perfidie de ſon frere fut un coup trop ſenſible au cœur tendre de David. Foible comme il étoit, il n'y pût tenir, & il s'évanouit. Dès qu'il eut repris ſes eſprits, il fit appeler ſon oncle, & lui dit ce que Jean venoit de lui

raconter. Il lui demanda auſſi ſes conſeils ſur le parti qu'il devoit prendre dans une affaire ſi délicate ; car il étoit réſolu de cacher au public l'infamie de ſon frere. » Vous ne ſauriez rien entreprendre dans l'état où vous êtes, répondit ſon oncle. Tâchez ſeulement de vous tranquilliſer, & prenez ſoin de votre ſanté. Je me charge de tout, & je vous promets que l'affaire ne fera point de bruit. »

Enſuite, il prit Jean à part, & l'ayant examiné à fond, il lui promit que s'il vouloit lui avouer le vrai en tout ce qu'il lui diroit, il ſe faiſoit fort d'obtenir ſon pardon ; mais que la premiere choſe qu'il falloit faire, c'étoit de perſuader ſa femme à confeſſer auſſi-bien que lui. Jean répondit qu'il croyoit que la meilleure méthode d'y réuſſir, ce ſeroit de l'épouvanter. Là-deſſus, le bon homme envoya chercher un procureur. Il prit auſſi un de ſes valets pour lui ſervir de ſergent, de peur que l'affaire n'éclatât en y employant la Juſtice. De cette façon ils s'en allerent chez Jean. L'oncle de David dit à la femme, que ſi elle avouoit la vérité, on lui pardonneroit ; mais que ſi elle perſiſtoit à nier, il avoit un ſergent avec lui pour la ſaiſir, & qu'elle ſeroit pendue ſur la dépoſition de ſon mari. Margot fut ſi effrayée de ce compliment, qu'après bien des larmes & des cris, elle dit tout ce qu'elle ſavoit de l'affaire. Le procureur prit ſa dépoſition en forme, auſſi bien que celle de ſon mari. Après quoi l'oncle de David les amena

tous deux chez lui, réſolu de les y garder juſqu'à ce que l'affaire fut terminée.

Depuis ce ſurcroit d'affliction, le mal du pauvre David étoit empiré, & l'on commençoit à craindre pour ſa vie. Cependant, par les ſoins infatigables de ſon oncle, il ſe remit en peu de tems.

La ſeconde démarche du bon homme fut de s'en aller chez Daniel, où il mit tout en uſage pour l'amener à des conditions raiſonnables, & à ſe ſoumettre à tout ce que ſon frere voudroit lui impoſer. Daniel fit d'abord du bruit. Il jura que c'étoit une calomnie; que Jean & ſa femme s'étoient parjurés, & qu'il vouloit les faire pendre: il quitta en même tems ſon oncle avec toute l'inſolence dont l'orgueil convaincu eſt capable. Il fit tout ce qu'il put pour tirer Jean & ſa femme de chez ſon oncle, afin de les corrompre une autre fois, mais il ne put y réuſſir. Il viſita auſſi pluſieurs procureurs pour ſe fournir de faux témoins; mais l'affaire étant à la veille d'être portée devant les juges, ſon oncle retourna chez lui, pour lui faire enviſager les conſéquences de la démarche qu'il alloit faire. Il le pria de conſidérer les témoins inconteſtables que David avoit contre lui; la probabilité qu'il y avoit à juger faux le prétendu teſtament de ſon pere, & ſur-tout, l'infamie d'être convaincu de fauſſaire devant toute une cour de juſtice. Après qu'ils eurent diſputé enſemble pendant quelque tems, Da-

niel voyant bien qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe défendre, alla d'une extrêmité à l'autre; Un traître eſt le plus ſouvent lâche; il s'abaiſſa alors aux plus viles conditions; il demanda à voir ſon frere, pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui avoit faite, diſant qu'il lui ſerviroit toute ſa vie de domeſtique, s'il daignoit ſeulement lui pardonner. » Je ne puis pas encore vous permettre de voir votre frere, répondit ſon oncle, il eſt trop foible pour cette épreuve, mais ſi vous voulez rendre tout ce que vous avez des biens de votre pere, & vous en remettre à la diſcrétion de votre frere, je vous donne ma parole qu'il ne vous pourſuivra pas " Il fâchoit bien à Daniel de lâcher l'argent; mais voyant qu'il n'y avoit point de remede, il y conſentit à la fin.

Son oncle ne le quitta pas qu'il n'eût retiré le tout d'entre ſes mains; il auroit été dangereux de s'en fier à ſa parole. De onze mille livres ſterling que ſon pere avoit laiſſé, il n'en reſtoit que huit mille. Les femmes, le jeu, & quelques fripons avoient emporté le reſte.

David ayant appris de ſon oncle le ſuccès de ſa démarche, lui rendit mille graces de ſa bonté. Il n'oublia pas ſon frere: il réſolut de lui paſſer une penſion raiſonnable pendant ſa vie, & de le ſecourir ſecrettement & à ſon inſçu, au cas que ſa mauvaiſe conduite le réduiſit à la néceſſité: mais il n'eut pas le cœur de s'expoſer à revoir l'objet de ſa douleur & de ſa honte.

Ainſi le ſort rendit une fois juſtice à un honnête-homme. Tout autre que David auroit été heureux dans ſa ſituation. Mais toutes les richeſſes du monde n'auroient pû appaiſer ſa tendreſſe irritée. Les actions de ſon frere lui revenoient continuellement devant les yeux, & alloient mêler leur amertume aux plaiſirs qu'il éprouvoit dans ce retour de fortune, & dans l'amitié de ſon oncle. Il le pria de lui permettre de reſter chez lui, pour prendre ſoin de ſa vieilleſſe, & pour lui rendre tous les ſervices que méritoient & ſa généroſité & toutes les bontés qu'il lui avoit témoignées dans ſa diſgrace. Son oncle y conſentit aiſément, charmé d'avoir auprès de ſoi un neveu qu'il aimoit, & dont il étoit ſi tendrement aimé.

Les funeſtes effets de l'ingratitude de ſon frere étoient gravés ſi avant dans le cœur de David, qu'il réſolut d'éviter à l'avenir toutes ſortes de liaiſons d'amitié ou d'amour, & de s'en tenir à des plaiſirs aiſés & tranquilles, qui n'étoient pas ſi ſujets à de grands revers que ceux dont il avoit autrefois flatté ſon imagination. La lecture & l'étude faiſoient ſa plus chere occupation. Mais cette douce paix dont il jouit pendant quelque tems, fut bientôt interrompue par la mort de ſon oncle, que la fiévre emporta en moins de dix jours. La ſenſibilité de David ſe vit donc à de nouvelles épreuves. Quoique ſon oncle fût arrivé à un âge où les infirmités & les douleurs rendent

la mort preſqu'auſſi déſirable que la vie, il ne put s'empêcher de donner des larmes à la perte d'un ſi bon parent. Il s'en conſola cependant plutôt que de celle de ſon pere. Sa tendreſſe n'y perdoit pas tant que ſon eſtime; car quoiqu'il aimât ſon oncle qui étoit fort aimable, & qui avoit mille belles qualités de cœur & d'eſprit, il n'avoit jamais apperçu en lui aucun de ces mouvemens délicats, de ces ſentimens vifs, qu'on ſent mieux qu'on n'exprime, & qui rendent parfait le bonheur ou le malheur des hommes. Le bon homme ne laiſſa point d'enfans; car quoiqu'il ſe fût marié fort jeune, il avoit perdu ſa femme de la petite vérole ſix mois après ſon mariage. Il en avoit hérité une fortune conſidérable, qu'il avoit augmentée par ſa frugalité & ſon induſtrie juſqu'à ſept mille livres ſterling, qu'il laiſſa à ſon neveu David, outre quelques petites donations à ſes vieux domeſtiques.

Lorſque David ſe vit en poſſeſſion d'un bien ſi conſidérable, loin de ſe livrer à une joie exceſſive, comme pluſieurs auroient fait à ſa place, ſa nouvelle fortune lui fournit d'abord un nouveau ſujet à de triſtes réflexions. L'idée du plaiſir qu'il auroit eû de partager ſes richeſſes avec ſon frere, lui rappeloit ſans-ceſſe le triſte ſouvenir de ſon ingratitude, & rouvroit dans ſon cœur une playe qui n'étoit pas encore bien fermée. L'ambition n'étoit pas ſa paſſion, les grandeurs ne le touchoient pas. S'il ſe réjouiſſoit d'être riche, c'eſt que cela

le mettoit en état d'être utile à ſes amis. Mais lorſqu'il conſidéroit que de peines il auroit à trouver quelqu'un qui méritât ce nom, & que de peine il auroit lui-même à croire ſinceres les marques d'amitié de qui que ce ſoit, après avoir été ſi indignement trompé, il perdoit l'eſpoir de parvenir jamais à une félicité parfaite. Il paſſoit les journées entieres à rêver là-deſſus. Ne pourroit-il pas rencontrer un ami généreux & déſintéreſſé ? car où régne l'intérêt, il ne ſauroit y avoir de bonheur. Après avoir penſé & repenſé, il prit la plus extravagante réſolution dont on ſe ſoit jamais aviſé. Il réſolut... le dirai-je ?.. de voyager par tout le monde, juſqu'à ce qu'il eût trouvé un véritable ami.

Cependant il réfléchit que ce qu'on appelle les mœurs & les coutumes des différentes nations, ne conſiſte preſque qu'en des cérémonies extérieures qui n'ont rien de commun avec le cœur. D'ailleurs, la diverſité des langues de pluſieurs peuples, étoit un obſtacle à pénétrer leurs ſentimens, & ces ſentimens étoient tout ce qu'il déſiroit de connoître. De-là il conclut que, ſans ſortir de la grande ville où il étoit, il pourroit aiſément s'inſtruire des différens caracteres des hommes. Il ſavoit bien que les hommes ſont par-tout les mêmes dans le fond ; & que ſi dans toute une grande ville, il ne pouvoit trouver un eſprit généreux, il ſeroit inutile de chercher ailleurs. Là-deſſus, il prit le parti de parcourir la ville

ce moyen, il comptoit de pouvoir juger ſainement de leurs principes, & de leurs inclinations.

Comme il ne lui falloit point d'autres préparatifs pour ſon entrepriſe, qu'une canne & quelques écus, il ſortit ſans autres effets. Le voilà en chemin. Le premier endroit où il entra, ce fut à la bourſe. Il y avoit été autrefois pour voir l'Edifice, & pour entendre le jargon des négocians au tems de change. Mais à ce coup, ſa curioſité étoit d'une toute autre eſpece.

Il ne pouvoit jamais voir moins d'apparence de réuſſir dans ſes deſſeins, que dans un endroit où l'intérêt ſeul aſſemble des perſonnes de tous âges & de toutes nations. L'inquiétude étoit peinte ſur la plupart des viſages dont il étoit environné. Il y en avoit, à dire vrai, où la joye paroiſſoit, mais ce n'étoit pas ſans un mêlange de crainte. Pendant qu'il rêvoit en faiſant ſes remarques ſur les divers objets qui s'offroient à ſes regards, il ſe vit aborder par un homme bien mis, qui lui demanda s'il vouloit acheter des actions. Il dit que non, & qu'il n'avoit pas deſſein de riſquer. „Ma foi, repartit l'autre, je vous le dis en ami, c'eſt à préſent le tems, ſi vous avez de l'argent à placer. Comme vous me paroiſſez étranger, je veux bien vous informer comment il faudra vous y prendre pour n'être pas trompé par les courtiers". Simple le remercia de ſa bonté, ſans vouloir pourtant

s'embarquer dans une affaire dont il n'entendoit rien. Environ une semaine après, il reçut quelques nouvelles qui firent monter considérablement les actions. David courut alors à son homme, qu'il étoit bien heureux de n'avoir pas risqué. „ Cela est vrai, dit l'autre, mais quand je vous l'ai proposé, je croyois que la chose iroit autrement. Les mauvaises nouvelles me courent bien plus vîte! Cependant un homme qui étoit tranquillement quelque tems auprès d'eux, & qui avoit entendu tout leur discours, prit Simple par la manche, & lui dit à l'oreille, que s'il ne prenoit garde à lui, cet homme à qui il venoit de parler, ne manqueroit pas de le faire tomber dans quelque piége. La-dessus Simple informa son nouvel ami de ce qui lui étoit arrivé avec le premier, & qu'on avoit voulu le persuader d'acheter des actions. „ Ah! ah! dit l'autre, cela est-il ainsi? eh bien, sachez qu'il vouloit vous duper: il en a vendu autant qu'il a pû un peu avant qu'il vous rencontrât, & il auroit été bien aise que vous eussiez voulu y entrer aussi pour votre part, afin d'y perdre moins lui-même; car il avoit reçu les nouvelles en question avant qu'on les eût publiées.

David fut surpris de cette mauvaise foi, & il commença à soupçonner de quelque mauvais dessein, tout ce qu'il voyoit autour de lui. Il ne pouvoit pourtant pas concevoir quel intérêt ce dernier avoit eu à l'avertir de ne pas se fier à l'autre, jusqu'à ce que s'entretenant

avec un troiſieme, il apprit que cette perſonne ſi obligeante, étoit l'ennemi déclaré du premier, & le tout par envie ; car étant entrés tous deux dans le négoce en même tems, & avec les mêmes vues de tout ſacrifier à l'avancement de leur fortune, le premier, ſoit par adreſſe, ſoit par accident, s'étoit enrichi avec ſon compétiteur. » Voilà, dit-il, la raiſon qu'il avoit de vous avertir des deſſeins de l'autre, quoique dans le fond il vous diſoit vrai. Car celui qui vous a parlé le premier, eſt un homme qui n'a pas ſon pareil en ſubtilité & en conduite. C'eſt un compere qui fera du chemin. Il a des piſtoles ; c'eſt le principal, & il le mérite bien dans le fond ; car c'eſt un fort honnête-homme ».

Simple parut ſurpris à ces mots. » Comment peut-on, dit-il, appeler honnête-homme un drole qui a tâché, il n'y a qu'un moment, de me duper" ? » Bon ! dit l'autre, pourquoi voudriez-vous qu'il perdît lorſqu'il peut y remédier par ſa prudence. Chacun y eſt pour ſon compte, & tant pis celui qui ſe laiſſe attraper. Les plus honnêtes gens que je connoiſſe en uſent de même, & voudriez-vous me dire, vous, monſieur, que vous n'avez jamais attrapé perſonne ? « David jura qu'il auroit mieux aimé mourir mille fois, que de tomber dans de pareilles baſſeſſes. Sur quoi l'autre l'ayant regardé depuis les pieds juſqu'à la tête avec un ris moqueur, lui tourna le dos

tout-à-coup, ſans daigner ſeulement lui répondre.

David n'y pouvoit plus tenir de rage & de dépit, il ne voulut pas s'arrêter davantage dans un endroit où l'on ne diſtinguoit pas la vertu de la richeſſe, où la fraude s'appeloit adreſſe, & où l'ardeur inſatiable du gain, paſſoit pour prudence. En ſortant de la bourſe il rencontra un jouaillier qui le connoiſſoit de vue, l'ayant vu ſouvent chez ſon oncle avec qui il trafiquoit. Cet homme l'ayant abordé, lui fit pluſieurs queſtions touchant ſes affaires, & après un quart-d'heure d'entretien, il le pria de lui faire la grace de dîner avec lui, ſa maiſon n'étant qu'à deux pas de là.

David accepta l'offre ſans façon, charmé de faire connoiſſance avec autant de perſonnes qu'il lui ſeroit poſſible. Le jouaillier s'appeloit Johnſon; il avoit deux filles qui dînerent avec eux, toutes deux jeunes & jolies. La cadette, ſurtout, avoit je ne ſais quoi de ſi doux & de ſi engageant dans tout ſon air, que David en fut charmé au premier coup d'œil. Johnſon qui avoit été un libertin & un enfant prodigue dans ſa jeuneſſe, (quoiqu'il fut alors tout le contraire: avare & cenſeur rigide des plaiſirs des autres), s'apperçut bientôt que la beauté de ſa fille avoit fait quelque impreſſion ſur David. Comme il ſavoit bien que ſon oncle lui avoit laiſſé tout ſon bien, & que, par conſéquent, ce ſeroit un bon parti pour Mlle. Johnſon, il réſolut de

favoriſer cette paſſion naiſſante. Il ſe ſouvenoit que, de ſon tems, il avoit ſouvent été amoureux d'une femme à la premiere vue, & que ſon ardeur s'étoit auſſi ſouvent refroidie faute d'une occaſion favorable d'entretenir ſa maîtreſſe. C'eſt pourquoi il penſa que le moyen le plus sûr de fixer la paſſion de Simple, ſeroit de l'engager à venir demeurer chez lui. Il ne fut pas mal-aiſé de perſuader à David ce que ſon inclination lui dictoit en ſecret. Comme ſon amour étoit encore dans ſon enfance, il ne ſavoit à quoi attribuer le deſir qu'il ſe ſentoit de reſter: mais ſon ignorance ne dura pas long-tems, & deux ou trois entretiens qu'il eut avec ſa maîtreſſe, lui apprirent aſſez bien ce qui en étoit.

Le lendemain, il alla loger chez Johnſon. Celui-ci avoit déjà ordonné à ſa fille, qu'en cas que Mr. Simple lui parlât d'amour, elle le reçût d'une façon à s'en aſſurer la conquête. Il lui dit qu'il ſavoit fort bien, par ſa propre expérience, que les femmes ne manquoient jamais d'art pour gagner le cœur d'un homme ſur lequel elles avoient des vues, & que Simple ſeroit un parti ſi avantageux pour elle, qu'elle devoit bien prendre garde à ne le pas laiſſer échapper. Dans le fond, M. Johnſon auroit pu épargner ſa réthorique dans ce cas, & ſa fille n'avoit pas beſoin d'exhortation pour la porter à ſuivre ſes intérêts, qu'elle avoit pour le moins autant à cœur que ſon pere. Elle répondit donc: qu'elle lui obéi-

roit. Là-dessus, il la quitta, charmé de ses conseils, & de la sévere éducation qu'il lui avoit donnée.

Cependant, Simple étoit tous les jours plus content de sa maîtresse. Il eut une fois la pensée, selon le plan qu'il s'étoit fait au commencement de sa recherche, d'observer de près toutes les actions de Mlle. Johnson, pour découvrir si son humeur étoit aussi aimable que sa personne: mais dès le moment que l'amour eut pris le gouvernement de son cœur, il lui prouva, que comme sa maîtresse étoit la plus belle femme du monde, elle devoit aussi avoir toutes les perfections qu'il pouvoit lui souhaiter. Il passoit cependant son tems fort agréablement. Johnson faisoit tout ce qu'il pouvoit pour l'obliger, & sa maîtresse le recevoit toujours avec un visage riant, & de nouvelles marques d'amitié. Trois mois s'écoulerent de la sorte, sans qu'il songeât à faire d'autre découverte. A quoi bon? puisqu'il avoit atteint le plus grand bonheur dont on puisse jouir dans la vie, une femme digne de son amour & de son estime. Y avoit-il rien de plus charmant que toutes ses manières? Obéissante envers son pere, tendre & obligeante envers sa sœur, douce & affable envers les domestiques; que lui falloit-il davantage? Il se crut à la fin de sa recherche, & à portée de ce qu'il avoit si long-tems souhaité. Peu de tems après, il en fit la demande à son pere, & il l'obtint sans beaucoup de diffi-

culté. Quel bonheur ! Auroit-il osé l'espérer.

Jusques-là, il n'avoit rien remarqué dans Mlle. Johnson qui n'eût augmenté la bonne opinion qu'il en avoit conçue. Elle l'effraya un peu, un jour qu'elle lui dit de ne pas paroître si empressé de l'épouser ; parce que si son pere s'appercevoit qu'il l'aimoit assez pour la prendre à quelque condition que ce fût, il rabattroit de sa dot pour en augmenter celle de sa sœur. Mais lorsqu'elle ajouta qu'elle avoit le cœur trop généreux & trop sensible à l'attachement qu'il avoit pour elle, pour souffrir que cet attachement lui fût en aucune façon préjudiciable, ces paroles augmenterent l'estime qu'il faisoit d'elle, & l'assurance d'en être aimé jusqu'à ce point, lui donna le plaisir le plus vif qu'il eût jamais gouté. Il lui dit cependant que de quelque façon que son pere en ordonnât, par rapport à la dot, cela lui seroit égal ; que l'argent ne le touchoit pas, & que l'amitié qu'elle lui portoit, lui tenoit lieu de tous les biens du monde. Dans ce moment, l'amoureux David ne se sentoit pas de joie : il étoit extasié, lorsqu'il songeoit à l'heureuse vie qu'il alloit mener avec une femme aussi aimable que la sienne. Mais hélas! que ces doux transports furent de peu de durée ! Toutes ces images flatteuses de plaisirs & de délices, se dissipèrent en fumée par un accident imprévu, & si extraordinaire, que je sens bien qu'il me faudra reprendre haleine avant que d'entreprendre de le rapporter.

## CHAPITRE V.

*Qui contient un dialogue fort curieux entre une jeune Demoiſelle & ſa confidente.*

PENDANT que tout ſe diſpoſoit à mettre David au comble de ſes vœux, un riche marchand juif vint un jour chez Mr. Johnſon pour acheter des bijoux. Comme c'étoit une vieille connoiſſance, Johnſon le retint à dîner. Le juif n'eut pas plutôt vu Mlle. Johnſon l'aînée, qu'il en devint amoureux. Cela redoubla ſes viſites. Le pere en ſoupçonna le motif, & s'en réjouit. Il retarda même, pour quelque tems, les noces de la cadette, dans l'eſpérance de voir ſes deux filles mariées en même-tems. Cependant Jacob ne ſe déclaroit pas, à cauſe de la différence de religion, qui mettoit une eſpece d'obſtacle à ſes deſſeins. Il réfléchit d'ailleurs, qu'il pourroit obtenir ſa maîtreſſe à des conditions plus aiſées que celles du mariage. Il connoiſſoit Johnſon pour avarieieux, & cela le faiſoit eſpérer qu'il en viendroit à bout à force d'argent. Il arrêta donc, en lui-même, d'eſſayer ce chemin-là le premier; & que s'il ne pouvoit arriver par-là à ſes fins, il n'y auroit, au pis aller, qu'à épouſer la belle; car il s'en étoit coëffé au point de croire qu'il ne pourroit vivre heureux ſans elle. Il étoit enchanté de

ſa beauté ; & c'eſt tout ce qu'il regardoit. Pour ſa religion ; qu'importe ! L'ame d'une femme eſt-elle donc d'une ſi grande conſéquence ? Convaincu par cette belle réflexion, le bon Iſraélite ne ſongea plus qu'à convenir avec le pere. Auſſitôt que l'occaſion s'en préſenta, il lui fit la propoſition de ſon affaire, telle qu'il l'avoit concertée, en lui offrant, en même-tems, une ſomme ſi forte, que le cœur de Johnſon en trémouſſa ; je ne ſais ſi ce fut de joie ou de ſurpriſe. La choſe méritoit bien qu'on y réfléchît. C'eſt pourquoi M. Johnſon, en homme prudent, & qui ne faiſoit rien à l'étourdie, demanda un jour pour délibérer.

Dès que Johnſon ſe vit ſeul, il s'aſſit dans ſon fauteuil, & ſe mit à rêver profondément au parti qu'il devait prendre dans une affaire auſſi épineuſe que celle-ci lui paroiſſoit. Par la grandeur de la ſomme que le juif venoit de lui offrir, il jugeoit bien que s'il lui refuſoit ſa fille ſur le pied qu'il la lui demandoit, l'amoureux Jacob aimeroit mieux l'épouſer que de s'en paſſer. Oui, mais auquel de ces deux marchés y a-t-il le plus à gagner ? voilà le point. Après qu'il eut long-tems peſé & calculé, il ſupputa enfin, que vu les avantages qu'il tireroit de l'alliance d'un homme auſſi opulent que l'étoit le juif, il ſupputa, dis-je, que tout compté & rabattu, il gagneroit davantage à lui donner ſa fille en mariage [ ſans

dot, s'entend] qu'à prendre l'argent qu'on lui offroit.

Le Juif ne manqua pas de venir prendre ſa réponſe à l'heure arrêtée. Dès qu'il parut, Johnſon lui dit d'un ton grave: » Il m'eſt bien dur de voir qu'après une connoiſſance de pluſieurs années, pendant leſquelles j'en ai toujours agi honnêtement avec vous (en effet, il n'avoit jamais tenté de tromper le juif, ſachant la choſe impoſſible) vous ayez formé le deſſein de déshonorer ma famille. Mais c'eſt bien pis, vous avez pu vous imaginer que j'entrerois en part d'une lâcheté ſemblable. Je veux bien croire, cependant, que l'amour que vous avez pour ma fille vous a aveuglé juſques-là. Si cela eſt, je ſerois fâché de me brouiller avec vous. Mais, Monſieur, ſi vous l'aimiez tant, que ne me la demandiez-vous en mariage? Si ce ſont-là vos vues, il eſt encore tems, & je vous l'accorderai de tout mon cœur. Car pour ce qui eſt de ſa religion, il ne faut pas que cela vous embarraſſe. Je l'ai de tout tems accoutumée à m'obéir aveuglément, & je ne doute pas qu'elle ne faſſe tout ce que je lui commanderai ſur ce point. » Jacob n'eut rien à repliquer à cela, & l'obſtacle de la religion étant levé, ils s'accommoderent aiſément ſur tout le reſte. Il conſentit à épouſer la fille aux conditions que le pere lui preſcrivoit, & il ne reſtoit plus qu'à faire ſigner la convention à Mlle. Johnſon.

L'article par lequel on étoit convenu qu'elle changeroit de religion, la révolta d'abord ; mais les riches préſens qu'elle reçut de Jacob, & les promeſſes qu'il lui fit de lui donner un équipage, ſurmontèrent bientôt tous ſes ſcrupules, & elle conſentit à tout ce qu'on demandoit d'elle. Cette facilité ſurprenante de Mlle. Johnſon l'aînée, ne donnera pas au Lecteur une idée fort avantageuſe de ſon génie. A dire vrai, elle n'avoit préciſément qu'autant d'eſprit qu'il lui en falloit pour faire valoir ſes charmes, par l'attitude la plus piquante & la parure la plus avantageuſe ; & tout ce qu'on lui avoit appris en fait de religion, c'étoit d'aller le dimanche à l'égliſe, lorſqu'on n'avait pas beſoin d'elle au logis, pour prendre ſoin du ménage. Auſſi s'acquittoit-elle de ce devoir, ſans y voir d'autre raiſon que la coutume.

Jacob uſant des priviléges que lui donnoit ſa qualité de gendre futur, dînoit tous les jours chez ſa maîtreſſe. Il amena un de ſes amis avec lui. C'étoit un vieux marchand, qui poſſédoit des richeſſes immenſes. Quoique cet article dût le rendre formidable auprès du ſexe, Jacob crut qu'il étoit trop laid & trop dégoutant pour lui dérober ſa maîtreſſe. Malheureuſement ce vieux renard jeta les yeux ſur la maîtreſſe de David, & il la trouva ſi fort à ſon gré qu'il réſolut de l'avoir. Nokes, c'étoit ſon nom, ne craignoit pas un refus : il étoit aſſez riche pour acheter une

femme d'un rang plus élevé. Il ſongeoit encore moins à gagner les bonnes graces d'une maîtreſſe. Il diſoit que ce n'étoit pas la peine que d'en être aimé ; & c'étoit ſa maxime, qu'une femme vertueuſe aimoit toujours aſſez ſon mari pour le ſouffrir & pour contenter ſes appétits. Suivant ces principes, il s'en alla au pere en droiture, il lui demanda ſa fille, & s'offrit de ſouſcrire aux conditions qu'on voudroit lui impoſer. Johnſon, ravi de ce coup de bonheur imprévu, la lui promet ſans le moindre ſcrupule, & ſans ſe mettre en peine du vilain tour qu'il jouoit par-là à David.

Dès que Nokes fut ſorti, Johnſon appela ſa fille. Après lui avoir appris en peu de mots ce qu'il venoit de conclure avec Nokes. „ Ma fille, lui dit-il, je t'ai toujours trouvée obéiſſante juſqu'ici, & j'eſpere que tu le ſeras encore à l'avenir. Il eſt vrai que je t'avois commandé d'écouter favorablement M. Simple, parce que dans ce tems-là je croyois que le parti te ſeroit avantageux. Tu vois celui qui s'offre à préſent, & je ne te crois pas aſſez folle pour le négliger, autrement il faut t'attendre à aller à pied, tandis que ta ſœur roulera caroſſe. „ Enſuite il lui donna une ſemaine pour y réfléchir : c'eſt qu'il ſavoit bien que l'eſprit des femmes ne panche jamais ſi fortement du côté des richeſſes, que lorſqu'elles ont le tems de ſe repréſenter tous les avantages que leur vanité peut en tirer. Mlle. Johnſon ne fit point de réponſe : elle ſe retira in-

continent dans ſa chambre, où elle venoit de laiſſer une jeune demoiſelle, qui étoit ſa confidente, & pour qui elle n'avoit rien de caché. Dès qu'elle fut entrée, elle ſe jeta ſur le lit, où elle ſe mit à pleurer de toute ſa force. Son amie ne ſavoit qu'en penſer, elle crut qu'il lui étoit arrivé quelque accident facheux, & elle la pria de lui apprendre le ſujet de ſa douleur. Mlle. Johnſon lui raconta d'une voix entrecoupée de ſanglots, tout ce que ſon pere venoit de lui dire. Cela donna lieu au dialogue ſuivant, que je donne ici mot à mot, n'oſant rien ôter ni ajouter à la délicateſſe des ſentimens de ces deux demoiſelles.

„ Eh bien, dit Mlle. Finette, je ne vois rien dans tout cela qui doive t'affliger ſi fort. Ton Amant n'eſt-il pas prêt à te prendre ſans dot ? En déſobéiſſant à ton pere, tu ne riſques rien, ma chere, Simple ſe croira trop heureux de recevoir cette marque de ton amour. Pour moi, ſi j'étois à ta place, je n'héſiterois pas à prendre mon parti. A-t-on jamais fait de ſemblables propoſitions à une fille ?

Oh ma chere ! tu ne comprens pas le ſujet de mon chagrin, dit Mlle. Johnſon. Ce n'eſt pas mon pere qui m'embarraſſe, je ne ſerois pas plus ſcrupuleuſe que toi ſi... ſi... ſi je pouvois me déterminer. Je ne ſais moi-même ce que je veux. Voici ce qui me tourmente. La richeſſe d'un côté, mon honneur & mon amant de l'autre..... Ah Finette ! Y

a-t-il une ſituation plus inquiéte que la mienne ?

Fi, ma chére, je te croyois moins volage, reprit Finette : je n'aurois jamais cru que l'intérêt put t'enlever un amant. Bon Dieu ! comment peux-tu balancer entre un jeune homme comme Simple, & un vieux monſtre décrépit & laid à faire peur ? Tous les tréſors du monde ne ſauroient le rendre tolérable. Ah ! ah ! je ne ſaurois m'empêcher de rire quand je ſonge à cette figure. Tout eſt à rebours chez lui : ſes gras de jambes ſont placés ſur le devant, ſes pieds ſont tournés en dedans comme en dépit de la nature ; ſon épaule droite eſt ſi groſſe & ſi élancée, qu'on y pourroit aiſément placer tout le tas de ſon argent ; & la gauche en revanche eſt ſi mince & ſi écraſée, qu'elle n'a été miſe auprès de l'autre qu'à deſſein de faire rire. Que tu vas faire d'envieuſes, ma chére, en poſſédant un tel adonis ! (*)

Mon Dieu comme tu y vas, ma petite couſine ! reprit Mlle. Johnſon ; tu parle bien

(*) On n'a jamais bien pu ſavoir ſi ces ſentimens de Mlle. *Finette* partoient du cœur, & ſi elle étoit en effet plus conſtante que ſon Amie ; ou ſi elle ne parloit ainſi, que parce qu'elle n'étoit pas elle-même à l'épreuve. J'ai cependant ouï aſſigner une autre raiſon, c'eſt qu'elle avoit elle-même des deſſeins ſur le vieux *Nokes*.

à ton aiſe. Si tu étois à ma place, tu penſerois peut-être autrement. Pourquoi cette offre n'eſt-elle pas venue avant que je connuſſe Simple ! Encore ſi ç'avoit été au commencement de notre connoiſſance : je ne lui faiſois alors bonne mine que pour plaire à mon pere, & parce que je ne croyois pas pouvoir attraper un meilleur parti ; mais à-préſent, je l'ai connu aſſez longtems pour voir que je ſerai fachée de le perdre. Hélas ! faut-il donc que je l'abandonne, ou que je renonce à jamais aux grandeurs que la fortune vient m'offrir ? Il eſt vrai que mon amant a aſſez de bien pour me mettre à mon aiſe ; & je ſuis ſûre qu'il ne tiendra pas à ſon bon cœur que je n'aie de lui tout ce que je pourrai ſouhaiter ; car il m'aime ſincérement, & il ſe mettroit au feu pour m'obliger. Je l'aime auſſi, je n'en ſaurois diſconvenir ; & ſi je l'épouſe, je n'aurai pas lieu d'envier le ſort de quelle femme que ce ſoit. Oui : mais Simple peut-il m'acheter des pierreries, ou me donner un équipage ? Et je verrai donc ma ſœur dans un caroſſe à ſix chevaux, pendant qu'il me faudra contenter d'un fiacre ou d'une chaiſe à porteur ? Ah ! je n'en ſaurois ſouffrir la penſée. Non ! le cœur me fend, & je crois que j'en perdrai l'eſprit. „ A ces mots, elle lâcha la bonde à ſes larmes, & ſes ſanglots l'empêcherent pendant quelque tems de parler. Dès qu'elle fut un peu remiſe, elle continua ainſi : „ Conſeille-moi, ma chere amie, ne me refuſe pas ton

ton ſecours dans l'incertitude où je ſuis. Dois-je ſatisfaire mon amour ou ma vanité ? Lequel des deux me ſera le plus agréable ? réponſ-moi, Finette.

A-t-on jamais ouï dire rien de ſi extravagant ? répondit ſa couſine. Comment veux-tu que je ſache ce qui doit t'être le plus agréable, ſi tu ne le ſais pas toi-même ? Je t'ai déjà dit, que ſi c'étoit à moi à choiſir, je ne balancerois pas un moment à me déclarer pour Simple ; & pour le malotru, il n'auroit qu'à prendre qui il pourroit pour le ſoigner & lui mettre ſes emplâtres. Que ne s'adreſſe-t-il à celles qui n'ont point d'engagement ? Il n'y a point de danger qu'on le refuſe.

Cela eſt vrai, répondit triſtement la Johnſon, & je voudrois bien que ce fût là ma ſituation ; car ſi je néglige cette occaſion de faire fortune, je ne verrai jamais une femme avec un équipage ſans me reprocher ma ſottiſe. Ah ma couſine, je penſerai ſans ceſſe qu'il ne tenoit qu'à moi de faire la même figure ; & cela eſt aſſommant..... Oh ça, je vois bien qu'il m'eſt impoſſible de me réſoudre, je ne ſaurai jamais ce que je ſouhaite le plus ; ainſi, autant vaut de laiſſer tout au hazard. Je dirai à Simple ce qui en eſt, & s'il me preſſe de m'enfuir avec lui, je ſens bien que je n'aurai pas la force de lui réſiſter. Mais peut-être aura-t-il peur de me rendre malheureuſe, Alors j'épouſerai l'autre ſans difficulté. Oui, mais alors Simple en

épouſera une autre, & voilà ce que je ne ſaurois ſouffrir non plus. Je vois bien qu'il eſt inutile de rêver : je ſuis dans un labirinthe, & plus j'avance, plus je me trouve embarraſſée. Ah ! ſi je pouvois trouver quelque expédient, pour garder mon amant ſans renoncer à l'argent, que je ſerois heureuſe ! Mais, comme cela eſt impoſſible, mon malheur eſt certain ; car je regretterai toute ma vie la perte de l'un ou de l'autre. Il faut cependant prendre le meilleur parti. Je veux l'argent, cela eſt poſitif, ſi je puis être aſſez maîtreſſe de moi-même pour réſiſter aux importunités de mon amant. „

Ainſi finit ce dialogue, qui prouve bien que la vanité eſt quelquefois auſſi forte que l'amour dans le cœur d'une femme ; & où l'on voit en même-tems que les femmes ne ſont pas toujours, dans les extrémités, bonnes ou mauvaiſes au ſuprême degré, comme certaines gens ont tâché de les repréſenter. Car Mlle. Johnſon étoit d'un caractere fort doux, & ne manquoit pas d'eſprit, quoique ces belles qualités ſe trouvaſſent obſcurcies par un grand fond de vanité, mêlée, comme il arrive toujours, d'un peu d'envie : & je ne doute pas que ſans cette derniere tentation, elle n'eût fait le bonheur de la vie de ſon amant. ſi elle eût une fois expérimenté ce que c'eſt que d'être aimé d'une perſonne du caractere de M. Simple, elle auroit été la premiere à condamner ces femmes qui ſacrifient les plus doux

penchans de leur cœur aux avantages frivoles de la fortune. Elle auroit reconnu la baſſeſſe d'une conduite ſi ridicule, qui ſe ſeroit alors montrée à ſa vue avec ſes véritables couleurs. Car il y a bien de la différence de la tentation qu'on apperçoit dans l'éloignement, à celle qu'on ſent actuellement. Perſonne ne ſuccombe à la premiere, & fort peu de gens réſiſtent à la ſeconde. Mais il eſt tems de ſonger au pauvre diable, qui, pendant tout ce tems là, n'étoit pas fort à ſon aiſe, comme on le verra dans le chapitre ſuivant.

## CHAPITRE VI.

*Où l'on rapporte pluſieurs choſes comme elles ſont arrivées au Héros de cette hiſtoire.*

DAVID deſcendoit de ſa chambre à peu près dans le tems que Mlle. Johnſon entroit dans la ſienne, pour y conférer avec ſa couſine. Il alloit prendre ſa maîtreſſe pour la mener à la promenade. En approchant de la porte, il crut entendre la voix d'une femme qui pleuroit. Cela lui fit doubler le pas, pour apprendre ce que ce pouvoit être. Il reconnut bientôt cette voix, & il étoit ſur le point d'entrer dans la chambre d'où elle partoit, lorſqu'il lui vint dans l'eſprit qu'il ne ſeroit peut-être pas de la bienſéance d'ouvrir tout-à-coup & de ſe montrer. Pendant qu'il s'arrêtoit à conſidérer ce qu'il devoit faire, il entendit le commencement du dialogue précédent, ce qui le rendit curieux de ſavoir à quoi cela aboutiroit. Mais quel fut ſon étonnement! lorſqu'il entendit cette charmante mortelle, qu'il aimoit ſi tendrement, & dont il croyoit être aimé, balancer ainſi entre lui & un monſtre auſſi difforme que riche: il croyoit rêver: il alloit enfoncer la porte, pour lui apprendre qu'il avoit été témoin de la délicateſſe de ſes ſentimens. Mais ſa tendreſſe l'arrêta au plus fort de ſa colere, & il voulut

épargner à ſa maîtreſſe, la confuſion d'un éclairciſſement ſi terrible.

Il s'en retourne à ſa chambre, où l'amour, la rage, le mépris & le déſeſpoir s'emparerent tour à tour de ſon ame. Il ſe promenoit à grands pas, il ſe démenoit, il rugiſſoit en furieux. Il répéta toutes les ſatires contre les femmes dont il put ſe ſouvenir. Il n'y en avoit pas une qui n'eût du rapport à l'état de ſon cœur: [ car c'étoit ſans doute dans des circonſtances ſemblables que les auteurs de ces piéces les avoient compoſées ] enfin, ſes paroles, ſes tranſports, & tous ſes mouvemens, étoient ſi ſemblables à tout ce qu'on entend & qu'on lit ſur le même ſujet, qu'en les décrivant, je ne ferois que répéter ce qui a été rebattu plus de mille fois. La ſeule différence qu'il y a entre David & la plupart des hommes qui ſe trouvent dans le même cas, c'eſt qu'au lieu de ſe réſoudre à haïr ſon infidele, il ne pouvoit s'empêcher de ſouhaiter de la voir heureuſe. La tendreſſe étoit toujours la plus forte dans ſon cœur: la colere & le dépit ne pouvoient jamais le pouſſer à la vengeance, ou même à la rancune; & il lui coutoit moins de pardonner, que de reſſentir l'injure la plus cruelle, lorſqu'elle le regardoit uniquement, & qu'elle ne s'étendoit pas à ſes amis. Dès que l'impétuoſité de ſa colere commença à ſe calmer, il ſe détermina à abandonner ſon ingrate à la jouiſſance des grandeurs qu'elle deſiroit ſi

ardemment. Son hideux amant n'avoit qu'à la prendre : ſon amant outragé n'auroit que du mépris pour elle, ſans faire aucune démarche qui pût bleſſer ſa réputation, ou lui donner des marques du moindre reſſentiment.

Ayant pris ces réſolutions, il deſcendit dans la ſale, où il trouva par accident Mlle. Johnſon. Elle avoit les yeux gros à force de pleurer, la douleur & la crainte étoient gravées dans tous les traits de ſon viſage. Elle lui raconta en tremblant ce que ſon pere lui avoit propoſé. Sa façon de parler, ſes regards, & tout ſon maintien auroient paru des preuves inconteſtables d'amour à David, s'il n'eut appris auparavant, d'une maniere à n'en pouvoir douter, les ſecrets du cœur de ſa perfide. La ſeule vengeance qu'il en tira, & qu'il ſongea jamais à en tirer, ce fut de tâcher de piquer la vanité de cette ingrate, en la cédant ſans peine au rival redoutable qu'on avoit pu lui préférer. Il prit un air d'indifférence, & répondit froidement : „ Je ſuis ravi, mademoiſelle, d'entendre que vous alliez faire une fortune ſi éclatante. Pour ce qui eſt de moi, je n'ai pas le petit mot à dire à cela. Il eſt vrai que j'avois cru pouvoir être heureux un jour en vous poſſédant ; mais puiſque monſieur votre pere en a diſpoſé autrement, je vous conſeille de lui obéir. „

Simple jouoit dans ce diſcours un rôle ſi oppoſé à ſon caractere, que la perſonne la

moins pénétrante auroit aiſément apperçu à ſon viſage, que ſon cœur démentoit ſa bouche à tout moment. Mais la confuſion de Mlle. Johnſon étoit telle, qu'elle ne fit pas attention à l'air embarraſſé dont il venoit de lui parler. Comme elle ne ſavoit pas qu'il étoit au fait de tout ce qui s'étoit paſſé entr'elle & ſa confidente, ces paroles la jeterent dans un abattement inexprimable. Cette indifférence affectée porta un coup ſi ſenſible à ſa vanité, qu'elle la perdit de vue pendant quelque tems : elle voyoit ſon amant prêt à la quitter pour jamais : le danger preſſant où elle étoit de le perdre, augmentoit le deſir qu'elle avoit de le retenir : ſa tendreſſe revenoit à la faveur de ces diſpoſitions ; & ſon cœur palpitant, en proie au dépit, à la crainte, & à l'amour, n'attendoit pour ſe rendre, que le moindre retour de la part de David. Il n'avoit qu'à parler, elle l'auroit ſuivi par-tout où il auroit voulu. Mais Simple, qui ſavoit bien qu'il devoit rompre avec ſa maîtreſſe, après les découvertes qu'il avoit faites ſur ſon caractere, n'oſa pas reſter davantage avec elle. Il étoit dangereux de s'y expoſer : quand il jetoit les yeux ſur ſon ingrate, il ſe ſentoit porté à croire que tout le diſcours qu'il avoit cru entendre entr'elle & ſa couſine, n'avoit été qu'une illuſion : en effet ſi le meilleur ami qu'il pût avoir lui eut rapporté les mêmes choſes, il l'auroit ſoupçonné d'impoſture ; que ſi elle eût nié le fait, il l'auroit

crue, quoique le monde entier eût porté témoignage contre elle. Mais comme il avoit été lui-même témoin de ce qu'elle avoit dit, & qu'il étoit convaincu que l'amour de l'intérêt avoit pu la pouſſer à lui donner un rival de la figure de Nokes, il eût préciſément autant de réſolution qu'il lui en falloit pour la quitter. Ce ne fut cependant pas ſans bien des combats de la part de ſa tendreſſe, & il a ſouvent avoué depuis, que s'il ſe fût arrêté encore quelques momens, l'amour auroit vaincu la raiſon, & qu'il ſeroit tombé dans ſes premieres foibleſſes. Avant que de partir, il prit congé de M. Johnſon & de ſa fille aînée avec beaucoup de politeſſe, car il étoit réſolu d'éviter toutes ſortes de diſcuſſions. En même-tems il envoia chercher un caroſſe, y mit toutes ſes hardes, & partit.

Johnſon, ravi de ſe défaire de Simple à ſi bon marché, ne s'amuſa pas à lui faire des queſtions; il s'imagina que ſa fille lui avoit donné ſon congé; & il s'applaudit encore de ſa prudence, & de la dépendance abſolue où il avoit élevé ſes enfans. Il alla enſuite chercher ſa fille pour la louer de ſon obéiſſance. Mais jugez de ſa ſurpriſe, lorſqu'au lieu de la trouver charmée de s'être acquitée de ſon devoir, & de s'être délivrée d'un amant importun, il la vit noyée de pleurs, s'arrachant les cheveux, & ſautant comme une folle par la chambre en

criant : « Je ſuis perdue ſans reſſource, il » n'y a plus de remede, me voilà malheu- » reuſe pour le reſte de mes jours ».

Elle fut quelque tems ſans s'appercevoir que ſon pere étoit entré. Quand elle le vit, elle n'y fit point d'attention, & elle continua ſes cris & ſes emportemens. Dès que Johnſon fut revenu des premiers effets de ſa ſurpriſe, il demanda à ſa fille la cauſe de tout ce vacarme : il lui dit que Simple venoit de quitter la maiſon, & qu'il venoit lui-même la louer de ſon obéiſſance. Auſſi-tôt qu'elle entendit que ſon amant étoit parti pour toujours, ſa fureur monta au plus haut degré : elle fut ſur le point de reprocher à ſon pere, ſon manque de foi envers un homme auſſi reſpectable que l'étoit Mr. Simple : car la douleur de l'avoir perdu ſans reſſource, le lui repréſentoit comme un abrégé de toutes les perfections ; & quoique ce même jour elle n'eût rien tant ſouhaité que de s'en défaire, il ne fut pas plutôt parti qu'elle auroit voulu ſacrifier ſon ambition même au plaiſir de le ramener. Johnſon tâchoit de la conſoler, en lui repréſentant les richeſſes qu'elle alloit poſſéder en épouſant M. Nokes. Mais cela ne fit que redoubler les tranſports de ſa rage : elle jura que ſi elle ne pouvoit revoir M. Simple, elle s'enfermeroit pour toute ſa vie dans ſa chambre : » Oui, dit-elle, s'il m'abandonne, je renonce dès aujourd'hui à tous les hommes. Ah mon pere...

je ſuis perdue, il n'y a plus de remede ! »

Johnſon, qui ne concevoit aucune raiſon qui pût donner lieu à ce *je ſuis perdue* qu'elle répétoit à tout moment, commença à s'allarmer, & à craindre que ſa fille n'eût été entraînée par ſa paſſion à ſacrifier ſa vertu. Il commençoit à enrager de tout ſon cœur d'avoir été la dupe de Simple. Il demeura quelque tems à réfléchir, & il alloit enfin ſe déchaîner contre ſa fille, réſolu de la chaſſer ſi elle avoit perdu ſon honneur. Une penſée qui lui vint tout-à-coup dans l'eſprit, détourna l'effet de ſa rage. Comme la choſe n'étoit pas publique, & que Nokes ſur-tout n'en ſavoit rien, il crut qu'il pourroit aiſément l'empêcher d'éclater. Il penſa ſagement que ſa fille n'étant pas dans l'état déſeſpéré où quelques femmes ſe voient réduites par des indiſcrétions pareilles, il pouvoit lui pardonner ſans craindre qu'on l'accuſât de trop de facilité. Elle n'avoit pas perdu ſa réputation; elle étoit jeune, belle, & de bonne défaite; il pouvoit même gagner en la mariant : tout cela pouvoit excuſer ſon indulgence; car ſi elle eût été vieille ou laide, & qu'elle ſe fut laiſſée abuſer par un malheureux, qui l'eût abandonnée dans ſa miſere, & dans toutes ſortes de malheurs ſans eſpérance de ſecours, oh ! pour lors, ſa folie eût été ſi éclatante, que Johnſon n'auroit jamais pu l'avouer pour ſa fille. Il ne doutoit pas que lorſque les premiers mouvemens

repréſentoit Simple à ſes pieds, accompagné de tout ce que l'amour a de plus tendre & de plus touchant. Une douce pitié couloit alors dans ſon ame, ſon cœur palpitoit, elle fondoit en larmes. Un moment après, la froideur & l'indifférence de ſon amant, revenoient s'offrir à ſes regards, & dans ce moment, elle n'étoit que fureur & qu'emportement. Le vieux Nokes & ſes richeſſes avoient enfin leur tour: de ſorte que l'amour, la rage & la vanité combattoient dans ſon cœur, à qui auroit le plus de part à ſes inclinations. On ne ſait combien auroit pu durer le tumulte de ces paſſions, ſi le mariage de ſa ſœur avec le Juif n'eût enfin donné la victoire à la vanité. La pompe & la magnificence de ces nôces déterminerent Mlle. Johnſon à ne pas céder en grandeur à ſon aînée. Elle conſentit à donner la main à M. Nokes, & comme celui-ci étoit prêt à la recevoir, l'affaire fut bientôt conclue. Sa chere vanité lui fournit aſſez de raiſons pour juſtifier ſa démarche. » Simple l'avoit offenſée en la quittant ſi bruſquement; elle ne lui avoit point donné ſujet de la traiter de la ſorte, il étoit juſte qu'elle s'en vengeât „. C'eſt ainſi qu'elle étouffa en peu de tems les reſtes d'une paſſion importune; & elle crut trouver dans le faſte & dans l'abondance, tout ce qui eſt néceſſaire au bonheur de la vie. Cependant elle ſe vit trompée dans ſon attente. L'habitude lui

rendit ſon magnifique hôtel auſſi indifférent qu'une chaumiere, & quelques mois virent diſſiper en fumée, le plaiſir frivole qui marche à la ſuite d'une vanité ſatisfaite.

Nokes, qui étoit plus que ſexagénaire, fut bientôt accablé de douleurs & d'infirmités. Son humeur, qui n'étoit pas naturellement des plus douces, ſe changea en chagrin bourru & en extravagance. Comme il comptoit que ſa femme lui avoit de grandes obligations de ce qu'il l'avoit diſtinguée parmi tant d'autres pour l'élever au rang de ſon épouſe, il crut auſſi qu'il étoit très-juſte qu'elle ſe ſoumît à toutes ſes volontés, quelque bizarres qu'elles puſſent être. En peu de mots, Madame Nokes n'eut pas vécu un an avec ſon mari, qu'elle n'eût plus d'autre conſolation que l'eſpérance de lui ſurvivre. Elle auroit été certainement la plus malheureuſe des femmes, ſi elle eût ſu la véritable cauſe de tous ſes malheurs. Mais heureuſement la généroſité de Simple à lui cacher les motifs de ſa retraite, lui épargna les triſtes réflexions & les regrets qui auroient ſuivi la découverte de ce fatal ſecret; & elle attribua toujours à l'inconſtance de ſon amant, ce qui avoit été l'effet de ſa propre imprudence. L'état inquiet de ſon eſprit la rendit fantaſque & inſupportable à tous ceux qui l'approchoient; & elle n'eut jamais le plaiſir de goûter en paix ces richeſſes qui avoient été autrefois l'objet de tous ſes vœux.

Son mari mourût du pourpre environ quinze mois après ſon mariage. Elle en attrappa l'infection, & ne lui ſurvécut que trois jours. Mais il eſt tems de retourner à notre Héros.

## CHAPITRE VII.

*Diſpute remarquable entre trois Sœurs.*

DAVID étoit ſorti de chez ſa maîtreſſe, le cœur ſerré de douleur. Il avoit ordonné au cocher de le mener à Fleet-Street (*); car il ne ſongeoit qu'à s'éloigner de l'endroit qui avoit été ſi fatal à ſon repos, & à ſe loger dans un quartier où il n'entendît pas même le nom de ſa perfide. Il prit un logement dans cette rue. Dès qu'il fut en liberté de ſonger à ce qui s'étoit paſſé, il éprouva combien il étoit difficile d'arracher de ſon cœur une paſſion qui y avoit jetté ſi avant ſes racines; car, malgré le mépris qu'il avoit pour ſa maîtreſſe, & quoiqu'il ne pût enviſager ſans horreur l'idée d'une femme mercenaire, l'amour lui remettoit toujours devant les yeux le tableau des plaiſirs qu'il avoit eſpéré goûter avec cette charmante quoiqu'ingrate beauté.

(*) Le nom d'une rue de *Londres* aſſez loin de la Bourſe.

Sa tendreſſe revenoit avec ſes idées : mais peu après la raiſon venoit cruellement l'arracher à ſes flatteuſes illuſions, pour lui prouver qu'il n'eût jamais pu être heureux avec une perſonne ſi mépriſable. Cependant, quelque ſecours que lui puſſent fournir la raiſon & le dédain, ſa paſſion reprenoit ſans ceſſe le deſſus. Il pleuroit quelquefois, en ſongeant que la vanité pouvoit empêcher une ſi aimable mortelle d'être parfaite ; puis, ſe rappelant toutes les belles qualités qu'il avoit autrefois admirées en elle, il concluoit que puiſqu'elle pouvoit y joindre de ſi grands défauts, il n'y avoit point de femmes du caractere qu'il les vouloit, & que la nature les avoit toutes formées avec des imperfections, de peur que les hommes ne puſſent réſiſter au plaiſir qu'ils en recevroient. Suivant ces penſées, il croyoit qu'il ſeroit inutile de pouſſer plus loin ſes recherches : qu'il ne trouveroit jamais rien de meilleur que ce qu'il avoit déjà vu, & qu'il feroit mieux de retourner vers ſa maîtreſſe, qui n'avoit d'autres défauts que ceux que la nature avoit donnés par de ſages vues à toutes les créatures de la même eſpece. Il eſpéroit que le tems & les bons conſeils qu'il lui donneroit, pourroient vaincre cette fragilité, ( car c'eſt ainſi qu'il commençoit à l'appeler ) qu'elle ne devoit peut-être qu'à la jeuneſſe & à une mauvaiſe éducation. Là-deſſus il conclut de retourner à elle, de ſe jetter à ſes pieds,

de lui demander mille fois pardon d'avoir ajouté foi au rapport de ſes ſens, & enfin de ſe confeſſer coupable, & digne de toute ſa colere. Cependant il lui reſta encore aſſez de préſence d'eſprit pour envoyer auparavant un homme s'informer de la conduite de Mlle. Johnſon à l'égard du vieux Nokes. Il apprit par ce moyen qu'ils étoient mariés. Ces nouvelles aiderent à étouffer ſa paſſion; & depuis ce tems-là il ne s'informa jamais d'elle, quoiqu'il fût quelquefois penſif à ſon ſujet.

David ſe trouvoit préciſément auſſi avancé que lorſqu'il avoit découvert la perfidie de ſon frere. Le monde alloit recommencer pour lui; car il n'y attendoit point de plaiſir, s'il n'y trouvoit quelqu'un qui fût digne de ſon eſtime. Le ſeul homme & la ſeule femme qu'il avoit cru la mériter, l'avoient cruellement offenſé. Après cela, y avoit-il apparence de réuſſir? Cependant ſes propres inclinations lui étoient une preuve qu'il n'étoit pas poſſible de trouver dans le monde un cœur droit & généreux, & qui eût toutes les qualités néceſſaires à l'amitié. D'ailleurs, l'ombre de ces vertus qu'il voyoit dans tant d'eſprits, lui faiſoit croire qu'il falloit que le ſujet s'en trouvât en quelque endroit. Il réſolut donc de continuer ſes recherches, comptant que la découverte d'un véritable ami le recompenſeroit aſſez de toutes les peines qu'il lui faudroit eſſuyer dans ſon entrepriſe.

Il changeoit de logement toutes les ſemaines. La premiere choſe qu'il faiſoit en entrant, c'étoit de s'informer à la maîtreſſe du logis du caractere de tous les voiſins ; mais ce n'étoit pas là le moyen de trouver la vérité. Il n'en rencontra pas une qui ne trouvât mille défauts dans les autres, quoique toutes tâchaſſent de lui faire entendre qu'elles avoient elles-mêmes mille belles qualités, & qu'il étoit bien dur à d'honnêtes gens d'être obligés de vivre au milieu d'une ſi méchante race, dont le voiſinage étoit rempli. Cependant, comme il n'étoit pas ſi novice que de les en croire ſur leur parole, il découvroit ordinairement au bout de deux ou trois jours, que ces deſcriptions n'étoient pas tout-à-fait exemptes de partialité en faveur de celles qui les faiſoient. Il alla pendant quelque tems de maiſon en maiſon, ſans faire aucune rencontre digne de remarque. Il trouva toutes les femmes appliquées à s'entre-déchirer, & les hommes prêts à ſe ſacrifier les uns les autres au moindre petit intérêt. Dans quelque boutique qu'il entrât, il entendoit des Marchands qui juroient de ne pouvoir vendre leurs marchandiſes un ſou au deſſous de ce qu'ils en demandoient, & qui les donnoient un moment après à beaucoup moins ; ce que la charité même de Simple n'oſoit imputer à l'envie qu'ils pouvoient avoir de rendre ſervice aux acheteurs. Enfin il ne voyoit point

d'objet qui ne lui fournit un nouveau ſujet de douleur ou d'indignation.

Le maître d'une maiſon où David logeoit, mourut dans ce tems-là. Cet homme avoit trois filles qui prirent un ſoin tout particulier de lui pendant ſa maladie. A l'approche de ſes derniers momens, elles témoignerent des ſentimens d'une douleur ſi vive & ſi tendre, que David en fut tout pénétré. „ Que de chagrin, diſoit-il, les hommes ne s'épargneroient-ils pas, ſi tous les peres & meres s'appliquoient à cultiver avec ſoin les tendres années de leurs enfans, & à les inſtruire avec douceur & avec patience dans un âge plus avancé! Des enfans élevés de la ſorte, verroient clairement que la ſoumiſſion où on les tient n'eſt pas l'effet d'une humeur impérieuſe & d'une autorité ſans bornes, mais d'une tendre application à procurer leur avantage; &, touchés de reconnoiſſance envers leurs parens, ils leur rendroient dans la vieilleſſe & dans les infirmités ces ſoins & ces aſſiduités, qu'on reçoit rarement de ceux que l'intérêt ſeul attache à notre ſervice.

Ces trois filles ne firent que pleurer & gémir juſqu'à ce que leur pere fût enterré. David avoit beau les conſoler, elles ne rabattoient point de leurs cris & de leurs plaintes. Mais dès que les funérailles furent faites, elles eſſuyèrent leurs larmes, & la douleur diſparut tout-à-coup de la maiſon.

Le lendemain de la cérémonie, David ſe promenant dans ſa chambre en rêvant, crut entendre au-deſſous de lui un certain bruit, qu'il ne ſavoit à quoi attribuer. Il penſa d'abord que c'étoit trois ou quatre perroquets dont quelques femmes du voiſinage s'étoient fournies, craignant d'avoir trop de ſilence chez elles. Il lui parut enfin d'ouïr quelque choſe de ſemblable à des voix humaines, qui s'élevant toutes à la fois, ne laiſſoient entendre qu'un mêlange confus de pluſieurs ſons, ſans qu'il fût poſſible d'en diſtinguer aucun en particulier. Il ſortit, & s'en alla droit à la chambre d'où partoit le bruit. Jugez de ſa ſurpriſe, lorſqu'en ouvrant la porte, il apperçut ces trois ſœurs qu'il avoit ſi fort applaudies en lui-même, l'une pâle comme la mort, l'autre auſſi rouge que de l'écarlate, ſelon l'effet différent que des paſſions violentes faiſoient ſur l'humeur différente de chacune d'elles, & tenant chacune en main un coin d'un magnifique tapis. Dès qu'elles eurent apperçu David, elles coururent toutes trois vers lui, en criant; chacune le tiroit de ſon côté, & vouloit qu'il l'entendit la premiere. Elles étoient ſi fort agitées par la rage, que pas une ne pouvoit s'énoncer aſſez clairement pour ſe faire entendre, de façon qu'il demeura quelque tems immobile au milieu de ces trois furies, ſans ſavoir où leur fureur ſe déchargeroit. Enfin, à force de prieres, il

obtint qu'elles parleroient l'une après l'autre, & l'aînée lui dit de quoi il s'agiſſoit, non ſans bien des interruptions & des démentis de la part de ſes ſœurs.

Leur pere leur avoit laiſſé tout ſon bien à partager également entr'elles. En ouvrant ſes coffres elles avoient trouvé ce tapis, dont un marchand Turc lui avoit autrefois fait préſent, & qui étoit tout ce qu'on pouvoit voir de plus beau en ce genre. Elles n'eurent pas plutôt jetté les yeux ſur cet objet indiviſible, que chacune réſolut de l'avoir à quelque prix que ce fût. Cela avoit donné lieu à une diſpute des plus animées. Comme pas une ne voulut céder, la plus réſolue des trois s'étant ſaiſie d'une paire de ciſeaux, le coupa en trois piéces. Chacune d'elles étoit fâchée de le voir gâter, quoique pas tant à beaucoup près que ſi l'une de ſes ſœurs l'eût poſſédé tout entier. Cependant le différent ne ſe termina pas là; car dans l'une des parties du tapis il y avoit une fleur la plus belle & la plus remarquable de tout l'ouvrage, & pas une des trois ne vouloit démordre des prétentions qu'elle y avoit. Lorſque David entendit tout ce débat, il n'eut pas la force d'exprimer ce qu'il en penſoit. Il demeura tout ſtupéfait, ouvrant de grands yeux tantôt ſur l'une tantôt ſur l'autre, comme une perſonne qui croit voir une apparition. Enfin, il les pria de le laiſſer, déclarant qu'il ne ſe ſentoit

pas capable de décider un cas ſi délicat que celui qu'elles lui propoſoient. Là-deſſus elles crierent toutes d'une voix, qu'il falloit couper la fleur en trois, réſolues de la couper en mille morceaux, plutôt que de la voir entre les mains d'une autre. Dès que David put ſe tirer d'entre leurs mains, il s'enfuit à toutes jambes hors de la portée de leurs criailleries, & changea le même jour de logement.

On aura peut-être de la peine à accorder l'humeur contentieuſe de ces trois ſœurs après la mort de leur pere, avec la conduite qu'on leur a vu tenir pendant ſa maladie. L'aſſiduité de leurs ſoins envers leur pere, n'étoit pas tant un effet de leur bon naturel, que de la prudence du bon homme, qui les avoit rendues ſoumiſes, & les avoit accoutumées à lui obéir ſans replique, par la crainte où il les tenoit ſans ceſſe de ſe voir punies par l'endroit le plus ſenſible, qui étoit celui de l'intérêt, car elles ſavoient bien qu'il ne tenoit qu'à lui de diminuer leur dot à ſon gré. Pour ce qui eſt de leur douleur à ſa mort, il y a dans la mort je ne quoi de triſte & de terrible, qui nous ſaiſit, malgré que nous en ayons, de chagrin & de crainte. D'ailleurs, comme c'eſt la coutume de s'affliger & de pleurer à la mort d'un pere juſqu'à ce qu'il ſoit enterré, telle eſt la force de l'uſage, qu'il eſt aſſez commun de voir une maiſon entiere fondre en larmes à

la mort de ceux-là même qu'on a maltraités & haïs pendant leur vie. La cérémonie faite, chacun ſe montre tel qu'il eſt, parce que ce n'eſt plus la coutume de paroître triſte après ce tems-là.

Il y avoit long-tems que ces trois ſœurs ſe portoient une haine implacable. L'aînée, qui étoit beaucoup plus âgée que les deux autres, avoit uſurpé une autorité ſi déraiſonnable ſur elles pendant leur bas-âge, qu'elles ne purent jamais le lui pardonner. D'un autre côté, comme elles étoient toutes deux plus jolies que leur aînée, celle-ci ne pouvoit ſupporter patiemment la préférence que les hommes leur donnoient dans toutes les occaſions, & elle en conçut contr'elles une haine invincible, qu'elle ne put jamais bien diſſimuler. Les deux plus jeunes étant à-peu-près du même âge, il ſemble qu'elles auroient dû s'accomoder mieux l'une de l'autre. En effet, elles avoient vécu aſſez bien enſemble juſqu'à ce que l'amour & la jalouſie les eût diviſées. Un jeune étourdi leur en conta à toutes deux; elles crurent l'une & l'autre d'en être aimées; elles devinrent rivales par conſéquent, & ne purent plus ſe ſouffrir depuis. Malgré tout cela, ſi l'une des trois fût morte, je ne doute pas que les autres ne ſe fuſſent acquittées de la cérémonie de pleurer d'auſſi bonne grace que s'il y eût eu entr'elles la plus étroite amitié. Bien plus, ce chagrin n'auroit pas été affecté; car lorſqu'une per-

ſonne en eſt réduite à un état ſi pitoyable qu'elle ne ſauroit plus être l'objet de l'envie, la moindre étincelle de tendreſſe & de compaſſion qui reſte encore dans le cœur le plus endurci, ne manque gueres d'éclater dans cette occaſion. La penſée d'aller perdre pour toujours une perſonne avec qui l'on eſt accoutumé de converſer, efface en un moment de notre eſprit tout le mauvais que des piques & des jalouſies nous faiſoient voir en elle, & nous ne lui tenons compte que de ſes bonnes qualités.

Simple déſeſpéroit de plus en plus de pouvoir trouver une perſonne qui lui permit d'avoir bonne opinion d'elle pendant toute une ſemaine. Le mauvais prédominoit ſi fort dans tous ceux qu'il rencontroit, qu'il n'avoit pas auſſi-tôt commencé à penſer avantageuſement de leur caractere, qu'il découvroit en eux quelque choſe qui le choquoit, & qui détruiſoit toute l'eſtime qu'il tâchoit d'en avoir. Il doutoit s'il iroit chercher quelque endroit écarté ſur la terre pour y vivre en hermite, & n'y revoir jamais la figure d'un homme. Cependant, comme il aimoit naturellement la ſociété, il ne pouvoit ſe réſoudre à embraſſer un genre de vie ſi contraire à ſon humeur. Il réſolut donc de pourſuivre ſon entrepriſe, juſqu'à ce qu'il eût examiné les hommes dans tous les états de la vie.

CHAPITRE

## CHAPITRE VIII.

*Infaillibilité des hommes dans leurs jugemens & ſur les défauts & les bonnes qualités de leurs femmes.*

UN jour que Simple paſſoit ſur le Strand, l'eſprit rempli de ſes réflexions ordinaires, il vit un homme qui avoit l'air ſi content & ſi gai, qu'il eut la curioſité de le connoître. Il le ſuivit de près, & s'étant informé de ce qu'il étoit, il apprit que c'étoit un charpentier fort laborieux, qui portoit chaque ſoir le profit de ſa journée à ſa femme, avec laquelle il vivoit le plus tranquillement du monde. David l'envoya chercher à la premiere occaſion, ſous prétexte de lui donner de l'ouvrage, afin d'apprendre de ſa bouche même, ce qui pouvoit cauſer ces marques de ſatisfaction qui paroiſſoient ſi viſiblement ſur ſon viſage. Cet homme lui dit, qu'il ſe croyoit en effet le plus heureux de tous les hommes; qu'il lui étoit tombé en partage la meilleure femme du monde, & que c'étoit-là la cauſe de cette gaieté qu'on remarquoit dans ſon air. Cela augmenta encore plus la curioſité de David, & le détermina à aller lui-même chez le charpentier pour voir de quelle façon les choſes ſe paſſoient dans cette heureuſe maiſon. Il dit donc à ſon homme,

qu'il mouroit d'envie de voir cette perle des femmes, dont le caractere le charmoit d'avance, & qu'il iroit volontiers dîner chez lui. Le charpentier, qui croyoit qu'il ne pouvoit jamais avoir assez de témoins de la bonté de sa femme, lui répondit qu'il seroit charmé de sa compagnie. Là-dessus il mena Simple chez lui.

David s'attendoit à trouver dans une chambre des mieux rangées une table propre quoique simple, préparée par cette femme extraordinaire pour la réception de son mari après son travail du matin. Mais il fut bien surpris, lorsqu'il apprit d'un ouvrier (qui restoit au logis pour la servir au lieu d'aider son maître dans sa boutique) que madame étoit au lit, & qu'elle prioit son mari d'aller acheter de quoi dîner. Le mari obéit sur le champ, & le garçon aprêta le dîner, quoique fort mal. Lorsque tout fut prêt, madame consentit à se mettre à table avec eux, le garçon se tenant derriere sa chaise pour la servir. Ce qu'il y avoit de plus étonnant, c'est que cette femme étoit si laide, qu'on ne pouvoit prendre du goût pour elle que par un miracle. Pendant tout le repas le mari ne fit que louer sa femme de sa bonne humeur, s'appelant mille fois heureux de posséder une si charmante mortelle.

Cette nouvelle scène embarrassoit David plus que tout ce qu'il avoit vu jusques-là; il faisoit tous ses efforts pour trouver quelque

raiſon à ce qu'il voyoit ; il ſe mit en penſion chez le charpentier, pour tâcher de découvrir ce qui pouvoit cauſer la tendreſſe de cet homme pour une femme de la ſorte. Pendant tout le tems qu'il y fut, il remarqua que la femme ne ſe refuſoit rien de ce qui lui venoit dans la tête : il lui falloit du thé, du caffé, des liqueurs, & mille autres choſes qu'un homme du métier de ſon mari n'étoit pas en état de lui fournir, malgré toute ſon induſtrie ; mais le bon homme ne trouvoit jamais rien de trop dans ſa dépenſe. Toute réflexion faite, on ne ſauroit aſſigner d'autre raiſon de l'eſclavage volontaire de ce pauvre homme, que l'orgueil de ſa femme. Les manieres impérieuſes & hautaines qu'elle avoit priſes, en impoſoient à ſon humble mari, & lui faiſoient craindre de la déſobliger. Ajoutez à cela un certain air ſuffiſant, & un ton déciſif, qu'elle ne quittoit jamais, & qui faiſoit qu'il la croyoit en tout infiniment plus habile qu'elle n'étoit en effet.

Si elle ſe fût connue, & qu'elle eût eu des manieres humbles & convenables à ſon état, il eſt fort probable que ſon mari n'auroit eu d'autre déférence pour elle, que celle d'avouer qu'elle ne ſe trompoit pas dans le peu de cas qu'elle faiſoit de ſon propre mérite ; alors il auroit été maître chez lui, & ne l'auroit traitée que comme ſa ſervante. David vit une preuve de ce que je viens de dire, dans un homme qui vint un jour rendre vi-

ſite à ſon voiſin le charpentier. C'étoit ce que ces ſortes de gens appellent un Grivois. La premiere choſe qu'il fit en entrant, fut de dire mille ſottiſes de ſa femme : il dit qu'il venoit de la laiſſer au logis, parce qu'elle étoit de mauvaiſe humeur, & qu'il en agiroit toujours de même lorſqu'il la verroit diſpoſée à grogner. « Morbleu! ajouta-t-il, je ne trouve » que du chagrin chez nous : auſſi n'y de- » meure-je gueres. » A ces mots le charpentier donna à ſa femme un coup d'œil, qui vouloit dire, je ſuis bien plus heureux que mon voiſin.

David entendant cela, eut la curioſité de voir ſi cet autre mari ne ſe trompoit pas dans le peu de cas qu'il faiſoit de ſa femme, autant que le charpentier dans la bonne opinion qu'il avoit de la ſienne. Il pria cet homme de le recevoir en penſion chez lui pour une ſemaine, promettant de payer tout ce qu'on lui demanderoit. « Ma maiſon eſt à votre ſervice, monſieur, répondit l'autre; mais ma femme fait les choſes de ſi mauvaiſe grace, que je crains que vous n'y puiſſiez reſter un jour entier. » David, qui ne ſe mettoit gueres en peine de ſa table, ne ſe rebuta pas pour cela, & s'en alla chez ſon nouvel hôte. Il trouva la femme l'ouvrage à la main, & deux petits enfans, dont l'aîné n'avoit que quatre ans, qui jouoient auprès d'elle. Leurs habits étoient d'une étoffe groſſiere, rapiécés dans pluſieurs endroits, mais pro-

pres & ſans trous. Tout étoit en bonne ordre dans la maiſon, & prouvoit clairement que la maîtreſſe du logis, qui n'avoit point de ſervante, ne s'y tenoit pas les bras croiſés. Dès qu'elle le vit entrer, elle ſe leva pour faire la révérence à David, & reçut ſon mari avec un air où la crainte étoit mêlée à l'amitié. « Hé bien, Nanon, dit le mari d'un ton bruſque, es-tu de bonne humeur à préſent? Voilà monſieur qui a envie de manger chez nous pendant une ſemaine. Point de vos façons ordinaires au moins, madame la pleureuſe. Si je te vois pleurer, ou faire la mine, je ſors de la maiſon un moment après. » La pauvre femme, qui pouvoit à peine retenir ſes larmes, répondit « qu'elle étoit de fort bonne humeur, & qu'elle feroit de ſon mieux pour contenter monſieur. » Elle paroiſſoit avoir été jolie, quoiqu'elle eût alors le viſage fort pâle & les yeux abattus : effet du chagrin & du travail qu'elle avoit enduré.

Son mari n'avoit pas plutôt ouvert la bouche qu'elle voloit pour lui obéir : elle épioit tous ſes regards pour prévenir par ſa diligence les ſouhaits qu'il pouvoit faire. Tout ce qu'elle faiſoit ſembloit l'effet d'un enchantement : l'économie, l'ordre, la propreté, ne pouvoient aller plus loin, & ſi ſon bourru lui demandoit la moindre choſe d'un ton doux, ou moins bruſque qu'à l'ordinaire, elle ſembloit l'en remercier par un air riant

& ſatisfait. Cependant ce n'étoit que rarement qu'elle pouvoit tirer une parole obligeante d'un homme, qu'elle mettoit toute ſon étude à contenter. Sa modeſtie, ſon amitié pour ſon mari, ſa tendreſſe envers ſes enfans, toutes ſes actions toucherent David de compaſſion, & lui donnerent envie de ſavoir ce qu'elle étoit, & par quel accident le ſort l'avoit unie à un époux d'une humeur ſi oppoſée à la ſienne. Il la pria de lui raconter l'hiſtoire de ſa vie, dès qu'il en eut l'occaſion. Elle s'en défendit long-tems, diſant qu'elle ne pouvoit faire le récit de ſes malheurs ſans donner une idée déſavantageuſe d'un homme qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à condamner. Mais Simple l'ayant aſſurée qu'il garderoit le ſecret ſur tout ce qu'elle lui diroit, & qu'il feroit ſes efforts pour lui rendre ſervice, elle ſe rendit enfin à ſes prieres, & commença ainſi.

„ Ne vous étonnez pas, Monſieur, ſi j'ai refuſé ſi long-tems à votre politeſſe le récit des circonſtances d'une vie auſſi infortunée que la mienne ; le ſouvenir des malheurs n'offre à mon eſprit que des idées affligeantes, que je m'efforce de diſſiper autant que je puis. J'ai même ſi peu de ſujets de plaiſir, que c'eſt une eſpèce de bonheur pour moi que d'être continuellement employée à nourrir & à défendre de la miſere ces petits enfans que vous voyez. Le travail où cela m'oblige, m'aide à écarter les triſtes réflexions où je ne

manquerois pas de tomber dans l'oiſiveté.

Mon pere était diſtillateur dans cette ville; je fus élevée chez lui avec tout le ſoin & toute la tendreſſe poſſible juſqu'à l'âge de dix ans; il mourut alors, & me laiſſa à la merci d'un frere aîné beaucoup plus âgé que moi. Mon frere étoit une eſpèce d'homme dont on ne ſauroit donner aucun caractere : je ne lui ai jamais vu faire une action qui le diſtinguât du commun des hommes; ſes manieres, ſon eſprit, toute ſa perſonne, enfin, n'étoit que ce qu'on voit tous les jours, & qu'on verra toute ſa vie ſans y faire aucune attention. Il me gardoit chez lui ſans me maltraiter, & ſans me donner la moindre marque d'attachement. Auſſi ne s'attira-t-il ni mon amitié ni ma haine, & je menois avec lui une vie inſipide ſans aucun ſujet ſenſible de chagrin ou de joie. Je ne ſavois le plus ſouvent à quoi paſſer le tems : on ne me donnoit point d'argent depuis la mort de mon pere; cela faiſoit que mes compagnes avec qui j'avois accoutumé de m'amuſer, me fuyoient, & de mon côté je ne prenois pas moins de ſoin de les éviter, étant trop fiere pour ſouffrir qu'elles payaſſent pour moi dans tous les petits cadeaux que nous nous faiſions. La lecture étoit la ſeule reſſource qui me reſtoit : tout mon plaiſir étoit de lire des romans, de façon qu'à l'âge de 15 ans, je n'avois la tête remplie que d'amour & de galanterie. Un

jour que je ſortois de l'égliſe, une vieille m'aborda, & me dit à l'oreille que ſi je voulois ſauver la vie à un joli garçon, il me falloit faire une réponſe obligeante à un billet qu'il m'envoyoit; elle le gliſſa en même tems dans mon manchon, & regagna la foule. Je me hâtai de retourner au logis pour y lire mon billet. Il contenoit une déclaration d'amour des plus vives, & étoit écrit ſi fort dans le ſtyle de quelques-uns de mes romans favoris, que je me réjouis fort de l'avanture. Je ne voulus cependant pas y faire réponſe, penſant qu'on me devoit bien des années de ſervices avant que j'accordaſſe une faveur de la ſorte; je commençois à me regarder comme l'héroïne d'un roman. Mon amant étoit clerc d'un procureur qui demeuroit dans le voiſinage. Ce n'étoit pas un de ces amans nonchalans, qui attendent que leurs maîtreſſes faſſent la moitié des fraix d'une intrigue; il me fit toutes les avances néceſſaires dans cette occaſion. Cette conduite étoit parfaitement de mon goût, & je me ſentis, en peu de tems, beaucoup de panchant pour lui; je réſolus cependant de tirer l'affaire en longueur: mais quelques entretiens que j'eus avec mon amant, furent plus forts que mes réſolutions, & il m'engagea à lui donner ma parole de l'épouſer.

Si mon frere en eut bien uſé avec moi, il eſt certain que je lui euſſe fait part de cette affaire: mais il faiſoit ſi peu d'attention à

moi, & me traitoit si fort en petite fille, lors qu'il daignoit me parler, que je n'osai pas lui confier ma foiblesse. J'ai honte, quand j'y pense, d'avoir donné si aisément dans un engagement pareil: mais j'étois jeune, & je n'avois personne pour me conseiller; car ma mere mourut, que j'étois encore au berceau. Cela pourra peut-être excuser ma facilité, mais je ne veux plus vous ennuyer de mes sottes remarques.

Mon frere amena un jour dîner avec lui un jeune marchand, qui s'prit si fort de moi, qu'il parla à mon frere de m'épouser. J'étois d'une assez jolie figure dans ce tems-là, & je suis à présent si changée qu'on ne pourroit me reconnoître pour celle que j'étois il y a cinq ans. Mon nouvel amant étoit fort bien dans ses affaires: vous pouvez juger par-là que mon frere ne fit point de difficulté de consentir à ce qu'on lui demandoit; il vint donc m'avertir du parti qui se présentoit, & il ne fut pas peu surpris de me trouver si peu disposée à l'accepter. Il me tourmenta si fort là-dessus, que je lui avouai enfin ce qui en étoit, & que j'étois engagée à un autre par honneur aussi-bien que par inclination. Dès que mon frere entendit cela, il s'emporta de la maniere du monde la plus violente. Il me demanda avec hauteur comment j'osois prendre un engagement sans son consentement; il me dit que celui de qui j'étois si fort entêtée, n'étoit qu'un gueux, & un

vaurien ; qu'il ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs, & négligeoit entiérement de s'inſtruire dans les affaires de ſa vocation. Enfin, il jura que ſi je ne renonçois à mon amant, il m'abandonnoit dès ce jour, & ne vouloit plus entendre parler de moi. Sa brutalité & ſes emportemens ne firent que m'attacher encore plus à mon amant qui me paroiſſoit tous les jours plus complaiſant & plus empreſſé à me plaire. Je me ſervis de la premiere occaſion pour l'informer de ce qui m'étoit arrivé. Cela fit qu'il me preſſa de l'épouſer auſſi-tôt, & ma ſotte tendreſſe m'arracha bientôt mon conſentement. Mon frere me tint parole, & ne voulut point me voir depuis. Je ne fus pas long-tems ſans m'appercevoir que ce qu'il m'avoit dit étoit vrai. Mon mari quitta ſon métier de procureur dès que le tems de ſon apprentiſſage fut fini, & jura qu'il ne s'en mêleroit plus. Son pere étoit un fort honnête homme, & je ſuis ſûre que j'aurois eu lieu de me louer de lui s'il avoit vécu, mais malheureuſement pour moi, il mourut peu de tems après notre mariage. Il avoit pluſieurs enfans, ainſi il ne put nous laiſſer grand'choſe ; il me donna cependant un contrat de trente livres ſterling par an, & cinq cent livres à ſon fils. Il les conſuma en peu de tems, & il m'obligea à vendre mon contrat. Hélas ! je n'ai jamais pu lui refuſer la moindre choſe depuis que nous ſommes mariés. Vous voyez, monſieur, comment nous

vivons: l'argent eſt bien rare chez nous, quoique je prenne ſoin moi-même de mon ménage & de mes enfans, & que je ne refuſe pas de travailler pour les autres lorſque j'en trouve l'occaſion, afin de pouvoir maintenir un mari que j'aime toujours avec paſſion, quoiqu'il réponde ſi mal à ma tendreſſe.

Il a un frere qui lui paſſe quelque choſe, & nous vivons là-deſſus, Dieu ſait comment. Encore ne me plaindrois-je pas de mon ſort, s'il en agiſſoit avec moi comme autrefois. Ce qui a donné lieu à ce changement, c'eſt ce que je ne ſaurois dire; car il ne fréquente point d'autre femme que je ſache, & je me ſuis toujours comportée avec lui de la maniere du monde la plus ſoumiſe; je ne lui ai jamais reproché la miſere où je me vois plongée par ſa faute, & je ne refuſe jamais de lui donner le peu que je gagne. Je n'avois une fois qu'autant d'argent qu'il m'en falloit pour notre dîner, & j'avois travaillé en eſclave toute la matinée; il me dit qu'il avoit envie d'aller hors de ville à une partie de plaiſir. Je lui donnai tout ce que j'avois d'argent, ſans lui dire que je n'en avois pas davantage, me doutant qu'il ne l'accepteroit pas s'il ſavoit ce qui en étoit. Je n'eus que du pain & de l'eau pendant ce jour-là. Il revint vers le ſoir, & je lui fis auſſi bonne mine que je pus; mais étant foible & abattue, je ne pus me montrer.

auſſi gaie & auſſi enjouée que je l'aurois été dans une autre occaſion. Il m'appela fantaſque & grogneuſe; il jura qu'il n'étoit pas poſſible de vivre avec une femme, & qu'elles étoient toutes d'une humeur inſupportable. C'eſt ainſi qu'on tourne ma tendreſſe même contre moi. De quelque façon que je m'y prenne, je ne fais qu'augmenter ſon dégoût & ſon averſion pour moi. Cependant mon amour pour lui eſt toujours le même, & il n'y a point de peine à laquelle je ne vouluſſe me ſoumettre, ſi je croyois pouvoir par-là l'engager à y répondre: mais hélas! cet amour même, qu'il ne ſauroit s'empêcher de remarquer, il l'attribue à la chaleur de mon tempéramment, ou il l'appelle un goût bizarre, que le hazard auroit pu me donner pour un autre auſſi-bien que pour lui.„

David, qui avoit écouté tout ce récit avec un ſilence profond, ne pouvoit revenir de l'étonnement qu'il lui cauſoit. Il aſſura cette pauvre femme qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour la ſervir: il la pria d'accepter quelque argent qu'il avoit envie de lui laiſſer, & qu'elle pourroit produire de tems en tems ſelon qu'elle le jugeroit à propos, & eſſayer ſi l'intérêt au moins ne pourroit pas lui rendre l'amitié de ſon mari. Il lui donna en même-tems cinq guinées, c'étoit tout l'argent qu'il avoit ſur lui; il lui promit de lui en envoyer davantage au pre-

mier jour, & il lui tint ponctuellement parole. «

Lorſque Simple réfléchiſſoit à ce qui venoit de lui arriver, il ne pouvoit comprendre comment il étoit poſſible qu'un homme pût s'applaudir tous les jours de ſa bonne fortune, & ſe vanter qu'il avoit la meilleure de toutes les femmes, quoiqu'elle lui dépenſât tout le produit de ſes peines, & qu'elle jettât ſur lui tout le fardeau du ménage; pendant qu'un autre fou ſe plaignoit ſans ceſſe de ſa femme, qui employoit tout ſon tems & ſes ſoins à le ſoulager dans ſa pauvreté, & à le maintenir lui & ſes enfans. Tout ordinaire que cela ſoit dans la vie, le bon cœur de David ne ceſſoit de s'étonner qu'on pût haïr celui qui met toute ſon étude à nous plaire, ou mépriſer ceux de qui nous tenons tout ce que nous avons dans ce monde.

## CHAPITRE IX.

*Tous les Hommes ne ſont pas à la lettre ce qu'ils voudroient paroître.*

QUELQUES jours après, notre héros alla ſe loger auprès de Covent-Garden (*). Il y avait dans la même maiſon où il logeoit un gentilhomme, François d'origine, nommé Zénon, avec qui David fit bien-tôt connoiſſance. Il étoit charmé des diſcours, & de toutes les manieres de ſon nouvel ami. C'étoit un homme dont l'air & le maintien annonçoient cette tranquillité d'ame, dont on jouit lorſqu'on eſt convaincu de ne rien faire qui s'écarte des loix de la vertu. La moindre bagatelle ſembloit lui inſpirer de la joie, parce qu'il n'avoit point de remords au dedans qui puſſent troubler ſon bonheur. Tous ſes ſentimens étoient ſi épurés, ſes penſées ſi délicates, que Simple s'imagina qu'un tel ami étoit le plus rare tréſor qu'il pût trouver dans la vie.

Monſieur Zénon n'étoit pas moins charmé du caractere de David; il paſſoit les journées entieres avec lui; Il avoit de fort bonnes connoiſſances; je veux dire, il con-

(*) Nom d'une rue de *Londres*.

verſoit avec toutes les perſonnes de mérite qu'il pouvoit rencontrer, dans quelque état que la fortune les eût placées, ne jugeant des hommes que par leurs manieres, & non pas par les richeſſes qu'ils poſſédoient. Rien ne s'accordoit mieux avec l'humeur de David que cette conduite, & il crut avoir atteint le but de ſes deſirs. Après l'avoir examiné avec l'attention la plus rigide, il ne lui trouva aucun vice, & il ne lui parut pas qu'il négligeât aucune occaſion de faire du bien. Le ſeul défaut qu'il lui croyoit, c'étoit la ſévérité outrée avec laquelle il condamnoit les actions des autres, car il ne paſſoit jamais rien à la fragilité de la nature humaine, & il exigeoit que chacun marchât d'un pas égal avec la raiſon & la plus ſcrupuleuſe vertu. Cependant David ne l'en eſtimoit pas moins pour cela, & il jugeoit que ſon ami n'étoit de cette humeur inflexible, que parce qu'il étoit poſſible d'éviter ces fragilités dans la conduite, ſi l'on s'y appliquoit avec toute l'attention néceſſaire. Zénon n'alloit dans aucun endroit qu'il ne menât ſon ami avec lui. Juſques-là David n'avoit vu les hommes que dans les plus bas dégrés de la vie. Son ami l'introduiſit à un nouveau ſpectacle : la compagnie qui étoit le plus du goût de Zénon, c'étoit des gens d'une profeſſion honorable, au ſecond étage de la fortune. Il mena un ſoir David au Caffé, où ils trouverent quatre perſonnes de ſa connoiſſance. Ils

avoient tous quatre beaucoup d'eſprit, mais du véritable, de cet eſprit, qui, comme dit un moderne, conſiſte dans l'aſſemblage de quelques idées, qu'il n'eſt pas commun de voir unies, mais qui ont aſſez de rapport l'une à l'autre, pour n'être pas ſurpriſes de ſe trouver enſemble, & ne pas former un tout monſtrueux qui choque la raiſon & la nature. Leur converſation étoit d'une autre eſpece; l'eſprit y étoit aiſé, & couloit de ſource; rien n'y étoit forcé par la vanité, ou par un deſſein prémédité de briller. Ils ne diſoient rien qui ne fut dans la vue d'amuſer la compagnie, ſans réfléchir aux applaudiſſemens qui en ſuivroient. Il n'y avoit que l'envie & le dépit de n'être pas l'auteur de ce qu'on y entendoit, qui eût pu empêcher qui que ce ſoit d'être charmé de leurs diſcours, & comme des mouvemens ſi indignes & ſi bas étoient inconnus à David, il goûtoit dans cette agréable compagnie un plaiſir pur & ſans mélange.

Il paſſa la matinée ſuivante à faire des remarques ſur la converſation du ſoir précédent, & il alla remercier ſon ami des aimables connoiſſances qu'il lui avoit procurées. „ Je ne doute pas, dit Zénon, qu'une perſonne de votre goût ne doive être fort ſatisfaite de tous ces meſſieurs avec qui nous étions hier au ſoir; mais votre bon cœur vous fera verſer des larmes, lorſque vous entendrez ce que je vais vous dire.

Chacun d'eux a des défauts ſi crians, qu'ils ſont indignes qu'un honnête-homme penſe à eux dans d'autres vues que celle de s'en divertir. On ne ſauroit raiſonnablement ſe fier à aucun d'eux ſur la moindre choſe; & quoiqu'ils ayent tous quatre tant d'eſprit & de bon ſens que je ne puis m'empêcher d'aimer leur compagnie, je me vois forcé, quand j'y penſe, à ne les regarder que comme je fais d'un bouffon qui me divertit ſans s'attirer mon amitié ou mon eſtime. Peut-être que lorſque je vous aurai fait leur portrait, vous me blâmerez de ce que je les fréquente encore : mais je conſidere que comme il ne tient pas à moi de faire les hommes à ma façon, il faut que je les prenne comme je les trouve, & je ſerois le plus miſérable de tous les hommes, ſi je ne pouvois me réduire à goûter tous les plaiſirs innocens qui ſe préſentent, ſans en examiner trop ſcrupuleuſement la délicateſſe.

Celui qui étoit aſſis auprès de vous, que vous écoutiez avec tant d'attention, malgré toutes ſes belles penſées ſur l'avarice, malgré ſon éloquence à faire ſentir la baſſeſſe & l'indignité d'un penchant ſi mépriſable, eſt lui-même avare fieffé, & il laiſſeroit languir le meilleur de ſes amis dans la plus affreuſe miſere, plutôt que de lui lâcher une piſtole. Et s'il étoit poſſible de le toucher de pitié juſqu'à lui arracher la moindre partie de ſon argent, celui qui auroit eu ce

bonheur deviendroit à jamais l'objet de ſa haine & de ſon averſion; car les gens de ſa trempe regardent tous ceux qui ont pu donner la moindre atteinte à leur coffre-fort, avec la même horreur que les enfans regardent le chirurgien qui leur a tiré du ſang.

Cet autre, qui choiſit la prodigalité pour le ſujet de ſes invectives, eſt lui même le plus prodigue de tous les mortels. Il n'y a point de moyen par où il ne voulut gagner de l'argent, pour le dépenſer; & malgré ſa profuſion, il eſt auſſi avare que le premier pour tout autre que pour ſoi-même. Il eſt vrai que parmi les gens ſuperficiels, il s'eſt acquis le nom de libéral; & comme il entend l'art de ſe flatter autant que perſonne au monde, il croit l'être lui-même : mais bien s'en faut qu'il ait raiſon de le croire, car quoique je ne penſe pas qu'il ſe fit aucun ſcrupule de jetter les dernieres vingt guinées qui lui reſteroient dans ce monde pour contenter un de ſes caprices, je ſuis ſûr en même-tems qu'il plaindroit un ſchelin, s'il devoit le dépenſer au ſervice d'un ami, ou à tout autre bon uſage.

Vous jugez bien que ces deux perſonnes, d'un caractere ſelon les apparences ſi oppoſé, ont le plus grand mépris l'un pour l'autre. Mais s'ils pouvoient s'examiner d'un œil impartial, & juger de leurs actions avec autant de diſcernement & de pénétration

qu'ils jugent de tout ce qu'ils voient, ils ſeroient bien ſurpris de trouver tant de rapport dans leurs caracteres. Le motif des actions de l'un & de l'autre, eſt un amour propre déréglé, qui ne voit rien au-delà de ſoi-même, & qui rapporte tout à ſa propre ſatisfaction. C'eſt le hazard qui les joignit hier au ſoir; car un avare évite un prodigue [à moins que ce dernier ne ſoit riche, & que l'autre en puiſſe faire ſa proie] auſſi naturellement qu'une prude laide & ſurannée évite une jeune & belle coquette, lorſqu'elle ne voit point d'apparence de lui plaire par ſa compagnie.

Celui qui étoit aſſis auprès de moi, & qui déclama avec tant de paſſion & de force contre la perfidie & l'ingratitude, qu'un pithagoricien auroit cru que c'étoit l'ame de Cicéron qui parloit par ſa bouche; je vais vous en dire quelques traits qui ne vous cauſeront pas moins de ſurpriſe que d'horreur.

Son pere étoit un de ces hommes, qui, ſans avoir du penchant pour le vice, ruinent pourtant leurs affaires par leur indolence, & par une trop grande confiance dans les autres. En mourant, il laiſſa ſon fils qui n'avoit que quinze ans, à la merci de la fortune, ſans bien & ſans appui. Un vieux gentilhomme du voiſinage en eut pitié, lui ayant remarqué des talens, il réſolut d'en prendre ſoin. Il le reçut chez lui comme ſon fils, & il employa

tout ce qu'il avoit d'amis pour lui procurer un brevet d'officier. Il l'obtint en effet, & comme c'étoit en tems de paix, notre jeune officier avoit ſouvent la permiſſion de venir paſſer quelques mois chez ſon ami. Le bon homme avoit une fille un peu plus jeune que l'officier, belle comme les amours, adorée de ſon pere, & l'admiration de tous ceux qui la connoiſſoient. Elle répondoit à la tendreſſe de ſon pere par le plus ſincere attachement, & par une attention ſans égale à lui plaire. L'amitié de ſon pere & la bonne opinion qu'il avoit d'elle, faiſoient tout ſon bonheur. Elle avoit naturellement les paſſions fort vives, & ſon panchant à la tendreſſe lui faiſoit aimer tous ceux qu'elle voyoit portés à l'obliger. Notre jeune officier en devint amoureux, c'eſt-à-dire, il jugea qu'elle ſeroit un inſtrument fort propre à ſes plaiſirs, ſans ſe mettre en peine de tous les malheurs qu'elle pouvoit s'attirer en le rendant heureux. Il mit en uſage tous les artifices dont il put s'aviſer pour la rendre ſenſible à ſa paſſion, & vous avez vu vous-même à quel point il ſait ſe rendre agréable. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir du progrès qu'il avoit fait ſur ton cœur, & à lui arracher l'aveu du panchant qu'elle avoit pour lui : alors il ne ſe fit point de ſcrupule de faire ſervir à la rendre la plus malheureuſe des femmes, cet amour même qu'elle témoignoit, cet amour qui auroit dû l'engager à aller au devant de toutes

les disgraces qui pouvaient la menacer, & toute la reconnoissance qu'il marqua à celui qui lui avoit servi de pere par bon cœur & par choix, fut de le priver du seul plaisir qu'il attendoit dans sa vieillesse, qui étoit de voir sa fille heureuse.

Il se lassa bientôt d'elle, & la laissa exposée aux plus cruels accidens, dans l'état le moins capable de résister à l'affliction. La pauvre fille, entre la douleur de se voir abandonnée de son amant, & la frayeur de voir sa foiblesse découverte par son pere, en perdit presque l'esprit. Ce n'est pas qu'elle eut peur de son pere; mais les tendres égards qu'elle avoit pour lui, la faisoient frémir quand elle pensoit au chagrin qu'elle alloit lui causer. Il étoit impossible de cacher longtems sa folie; & cependant elle ne pouvoit se resoudre à la découvrir. L'altération de son maintien, son enjouement & sa vivacité, d'où elle étoit passée à la plus vive mélancolie, son visage blême & abattu, firent croire à son pere qu'elle étoit pulmonique. Il lui demandoit à tous momens ce qu'elle avoit, & il remarquoit que toutes les fois qu'il lui parloit, elle avoit les yeux gros de larmes, & que la voix lui manquoit. Enfin, à force d'importunités, il lui arracha son secret. Mais qui pourroit exprimer l'angoisse & l'étonnement dont il fut saisi à ce coup accablant? Son cœur en fut si pénétré, qu'il resta quelque tems sans parole, & pres-

que ſans mouvement. De ſon côté, elle étoit pâle & tremblante, ſes ſanglots la ſuffoquoient, & enfin elle s'évanouit. Il la prit dans ſes bras, il cria au ſecours, & dès le moment qu'elle commença à revenir, il l'anima à reprendre courage par les plus tendres expreſſions, & les plus vives careſſes que ſon amour effrayé pût lui ſuggérer. Il lui promit de ne lui reprocher jamais ſon imprudence, & que tout ſon reſſentiment ne tomberoit que ſur l'objet qui le méritoit, ſur l'infâme, ſur le traître qui avoit trompé ſon innocente jeuneſſe pour cauſer ſa ruine & celle de ſon pere " Qu'eſt-ce donc, diſoit-il, qui peut avoir induit ce malheureux à une perfidie ſi criante, puiſque s'il me l'avoit demandée en mariage, il ſavoit bien qu'entêté de lui comme je l'étois, je n'aurois rien pu lui refuſer qui pût faire ſon bonheur, & celui de ma pauvre fille ?

Cet excès de bonté fut plus fatal à ſa fille, que s'il l'eût traitée comme font dans le même cas bien des peres, qui voyant leur vanité trompée, & déſeſpérant de voir leurs filles avantageuſement mariées, tournent toute leur rage contr'elles, & les chaſſent de la maiſon. Elle ne put réſiſter à ce traitement ſi touchant; elle tomboit à tous momens en défaillance, & elle ne vécut que trois jours. Pendant tout ce tems-là, elle ne put ſouffrir que ſon pere bougeât d'auprès d'elle: elle ne ceſſa de le prier de ſe con-

ſoler, & de tâcher, s'il étoit poſſible, de bannir de ſa mémoire qu'elle étoit la cauſe de ſon chagrin "; car cette idée, diſoit-elle, m'eſt mille fois plus cruelle que la mort. J'aurois pu ſouffrir patiemment tout le reſte, mais la conſidération des maux que j'ai attirés ſur le meilleur de tous les peres, ah! la nature n'eſt pas aſſez forte pour y réſiſter. „

Le pauvre homme étouffa ſes ſoupirs, tandis qu'elle put les entendre; mais lorſqu'elle fut expirée, il s'arracha les cheveux, il ſe frappa le viſage, & ſe livra à tous les tranſports d'une douleur qu'il ſeroit impoſſible d'exprimer. Ainſi, je ſuivrai l'exemple de ce peintre, qui devant répréſenter *Agamemnon* au ſacrifice de ſa fille, tira un voile ſur le viſage du pere, déſeſpérant par le plus grand effort de ſon art, de pouvoir donner une idée de ce que la nature ſouffre dans une épreuve ſi terrible. Je laiſſe à votre imagination le ſoin de ſe former un foible portrait du déſeſpoir de ce pere infortuné; & tout ce que je puis dire, c'eſt que ſa douleur finit bientôt avec ſa vie „.

Ici Zénon s'arrêta, voyant que David n'en pouvoit entendre davantage, n'ayant pas la force d'arrêter ſes ſanglots & ſes pleurs: il ne croyoit pas au deſſous d'un homme de pleurer de compaſſion, quoiqu'il eût regardé comme une foibleſſe de femme, de donner des larmes à un malheur qui l'auroit concerné uniquement.

Dès qu'il fut aſſez remis pour parler, il s'écria : „ Grand Dieu ! eſt-ce donc dans ce monde que je puis eſpérer de trouver de la félicité, lorſque ceux-là même à qui la nature a pris ſoin de prodiguer tout ce qui peut les rendre agréables, ſe livrent à des baſſeſſes qui les rendent l'opprobre de leur eſpece ? Qu'eſt-ce donc qui pouvoit donner lieu à une ingratitude ſi monſtrueuſe ? Il n'y a pas une ſeule circonſtance qui puiſſe adoucir l'énormité du crime de ce malheureux. La violence de ſa paſſion ne lui ſauroit ſervir de prétexte, car il ne tenoit qu'à lui d'épouſer ſa maîtreſſe. „ Oui, dit Zénon, „ mais ce n'étoient pas là ſes vues. Il étoit ambitieux, & il croyoit que de ſe marier ſi jeune, c'étoit mettre un obſtacle à ſa fortune. Il ne pouvoit attendre avant la mort du pere, que quinze cent livres ſterlings de cette pauvre fille : il ne ſavoit pas combien le pere pouvoit vivre ; & il ne doutoit pas qu'après s'être pouſſé encore quelque tems dans le monde, il ne pût trouver une femme tout auſſi agréable, & beaucoup plus riche. „ Eh bien, dit David, „ cet homme eſt reſpecté dans le monde ? Les hommes peuvent encore le ſouffrir ? On devroit le chaſſer honteuſement de la ſociété, & lui imprimer une marque qui pût le faire diſtinguer & mépriſer d'un chacun. C'eſt, je l'avoue, un des plus agréables eſprits, que j'aie jamais connu ; mais j'aimerois mieux paſſer ma vie avec

le

le plus ſtupide des mortels, s'il étoit honnête-homme, que de ſouffrir un moment la vue d'un monſtre de la ſorte «, Oh Monſieur, dit Zénon, » quand vous connoîtrez le monde autant que moi, vous ſaurez qu'un homme qui a de quoi ſe produire d'une certaine façon, & qui a aſſez d'eſprit pour contribuer à l'amuſement des autres, eſt recherché & chéri, où le pauvre vertueux ne ſauroit trouver d'entrée. Chacun ſait qui peut le divertir, mais peu de perſonnes ſavent diſtinguer le vrai mérite. En effet, cet homme que vous voudriez qu'on bannît du commerce des humains, cet homme même a réuſſi dans ſes deſſeins, & a épouſé une femme qui lui a apporté en dot des biens immenſes „.

A ces mots, David fut plus étonné que jamais. „ Quoi! dit-il, & ſa femme ſait-elle ce que vous venez de me raconter «? Oui, dit l'autre, „ je connois un gentilhomme de ſes amis, qui lui apprit le tout avant ſon mariage. Toute la réponſe qu'elle fit à cela, fut de dire que lorſqu'une femme eſt aſſez folle pour ſe livrer à la merci d'un homme, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même de tout ce qui lui en arrive. A quoi elle ajouta qu'elle étoit ſûre qu'on n'auroit pas traité ainſi une femme vertueuſe, & qu'elle ne doutoit pas par ſa bonne conduite, d'engager ſon époux à ſe comporter tout autrement qu'il n'avoit fait. Enfin, qu'elle le croyoit fort

aimable, & qu'elle étoit réſolue à le prendre. Elle lui a donné un équipage, & il eſt aimé de tous ceux qui le connoiſſent. Son hiſtoire n'eſt pas ſue de tout le monde, & ceux-là même qui en ſont inſtruits, ſont ſi portés à l'admirer, que pendant qu'ils ſont avec lui, ils ne peuvent rien croire qui faſſe contre lui. Eſt-il étonnant qu'il ait pu en impoſer à une jeune fille amoureuſe & ſans expérience, puiſqu'il éblouit tous les jours les perſonnes les plus ſenſées ?

Simple ne pouvoit digérer que l'eſprit & la politeſſe d'un homme puſſent faire oublier que c'eſt un coquin. » Quel malheur, diſoit-il, que la vertu n'accompagne pas toujours le talent de plaire. A dire vrai, reprit Zénon, dans l'étude que j'ai fait des hommes, j'ai remarqué qu'une bonne tête & un bon cœur vont le plus ſouvent enſemble ; mais auſſi l'un n'eſt pas inſéparable de l'autre. Je vous en ai déjà donné trois exemples ; En voici un autre, quoique fort au-deſſous du dernier, dans le caractère de l'autre gentilhomme qui étoit avec nous hier au ſoir.

Il vous ſemblera peut-être étrange que le bon ſens, & toutes les autres belles qualités qu'on voit en lui, ſoient totalement obſcurcies, & comme anéanties par une vanité inſupportable. Il eſt d'une figure fort aimable, vous l'avez vu, & c'eſt à cette belle figure qu'il doit tous ſes défauts. Je penſe quelquefois qu'il ménage les dons dont la

nature lui a été ſi libérale, comme un fermier qui donne tout ſon tems & ſa peine à la culture d'un petit parterre, qui ne lui rapporte que des couleurs & des odeurs, & qui néglige les vaſtes & riches campagnes, dont, ſans beaucoup de ſoins, il tireroit des avantages conſidérables. Si la perſonne dont je parle croyoit ſon eſprit digne d'être cultivé, il n'y a point de doute qu'il ne devînt un membre fort utile à la ſociété. Mais tout ſon plaiſir ſe borne à orner ſa petite perſonne, & à faire des conquêtes. Il ne s'eſt pas montré à vos yeux de ce côté, parce qu'il n'y avoit point de femmes parmi nous. S'il y en avoit eu, vous l'auriez vu s'abandonner aux contorſions les plus ridicules, à des airs affectés, & à des minauderies qui ſont à peine pardonnables dans une fille de quinze ans. On le laiſſa de bonne heure maître de ſes actions, & l'accueil qu'il reçut des belles à ſa premiere entrée dans le monde, les éloges que des dames même du plus haut rang firent de ſon bon air & de ſes graces, lui dérangerent entiérement la cervelle. Vous croirez peut-être, après ce que je vous ai dit des autres, que ce ſont ici des bagatelles, auxquelles il ne vaut pas la peine de s'arrêter : mais ſi vous y réfléchiſſez un moment, vous verrez que cette ſotte vanité produit d'auſſi grands maux, qu'une malice préméditée & les plus cruelles diſpoſitions. Il y a peu de familles où il ſoit intro-



700984

duit, où il n'y ait au moins une perſonne de malheureuſe à ſon ſujet. Comme le bonheur & la paix des familles dépend particuliérement des femmes, c'eſt prendre plaiſir aux malheurs de la ſociété, que de chercher à troubler la tranquillité de leur cœur, en leur inſpirant des paſſions qui les rendent incapables de contribuer à la joie & à la ſatisfaction de leurs amis & de leurs proches. Je connois pluſieurs jeunes demoiſelles qui faiſoient autrefois les délices de leurs parens & de tous ceux qui avoient le bonheur de les approcher, & qu'une ou deux viſites de cet Adonis ont rendues indolentes, diſtraites, capricieuſes, inſupportables. Chacune d'elles traîne des jours languiſſans, en ſe berçant de chimères, & du vain eſpoir que ſon propre mérite pourra un jour fixer le cœur de cet aimable mortel.

Je connois trois ſœurs, toutes trois amoureuſes de lui, qui, de l'amitié la plus tendre qu'elles avoient l'une pour l'autre, en ſont venues à une haine déclarée; & leur jalouſe rage va ſi loin, qu'elles ne peuvent s'empêcher d'en donner des marques évidentes, même devant le monde, par leurs reparties piquantes, & les diſcours injurieux dont elles ſe déchirent tous les jours. Il y a une dame de qualité, qui n'a d'autre défaut que celui d'être folle de ce fat; comme elle a trop d'honneur pour donner ſa main à qui que ce ſoit, tandis qu'un autre eſt en poſſeſſion de

ſon cœur, elle a refuſé pluſieurs partis fort avantageux : ſa jeuneſſe s'uſe à vue d'œil, & elle eſt la victime de la vanité de ſon amant. Cependant ce perturbateur du repos public en agit avec beaucoup de candeur & de droiture. Il me paroît fort étrange qu'une perſonne qui ne voudroit pas pour tout au monde commettre un meurtre, puiſſe de gaiété de cœur s'employer à priver une femme de la paix de ſon cœur, bien ſans contredit auſſi précieux que la vie.

Son caractere eſt connu de tout le monde, cependant les femmes ne l'aiment pas moins : que dis-je ! elles l'en aiment davantage. Car ſoit que la vanité & l'émulation les pouſſent à la conquête d'un cœur où tant d'autres aſpirent, ou qu'elles ſe croient excuſées de ſe rendre aux attraits d'un homme à qui d'un aveu général on ne ſauroit réſiſter, ou enfin pour toute autre raiſon que je ne ſais pas, j'ai remarqué que celui qui a fait le plus de malheureuſes, eſt toujours le mieux reçu des femmes. Il n'eſt pas néceſſaire, je penſe, de vous faire ſouvenir avec quels tours d'eſprit, & quelles expreſſions brillantes il tâcha hier au ſoir de rendre ridicule cette ſorte de vanité même, dont il paroît aſſez, par ce que je viens de vous dire, qu'il eſt lui-même atteint plus que qui que ce ſoit. »

C'étoit préciſément à cela que je penſois, dit David ; & par tout ce que je viens d'entendre, je trouve que chacun de ces

meſſieurs ſe pâroit de la plus grande averſion pour le vice même auquel il eſt le plus ſujet. Oui, dit Zénon ; depuis que j'ai quelque connoiſſance du monde, j'ai remarqué que la choſe alloit preſque toujours ainſi : de façon que lorſque je vois quelqu'un qui témoigne une horreur extraordinaire pour quelque foible, je ne manque gueres de ſoupçonner où le bât le bleſſe. J'ai réfléchi mille fois là-deſſus, & voici ce que j'en penſe. Les hommes, en ſe déchaînant contre leur vice favori, eſperent pouvoir aveugler le monde, & faire croire qu'ils ne ſauroient avoir un défaut qu'ils prennent pour but de tous les traits de leurs ſatires. Peut-être auſſi, que, comme la plupart des hommes ſont enclins à ſe flatter, ils s'efforcent, en donnant ſans ceſſe de faux noms à leurs défauts, d'en impoſer à leur propre diſcernement, juſqu'à ce qu'enfin ils obtiennent de leur amour propre d'appeler d'un nom différent le vice qu'ils décrient, & le vice dont ils ſont atteints, quoiqu'en effet ce ſoit toujours le même. Cependant, comme il ſe pourroit faire que quelque *eſprit groſſier, qui n'a pas le talent de diſcerner le vice d'avec ſes effets*, les jugeât réellement adonnés à des défauts dont leurs actions donnent de ſi forts indices, ils tâchent de ſe juſtifier aux yeux du monde de quelques diſcours qui ne leur coutent gueres, & qui ne laiſſent pas ſouvent d'avoir leur effet. Il y a peu d'abſurdités dont on ne

puiſſe ſe perſuader, à l'aide d'une imagination vive & d'une ferme réſolution.

« Il me ſouvient d'un certain gentilhomme, qui étoit amoureux à la folie d'une femme qui auroit été une beauté parfaite ſans une groſſe main rouge. Il commença par la louer par cet endroit, en vertu de la connoiſſance qu'il avoit que rien ne plaît davantage que de voir ſes défauts changés en beautés. Il continua ſi long-tems ſur le même ton, qu'à la fin il crut que ſa maîtreſſe avoit en effet la plus belle main qu'il eût jamais vue. Cependant un foible ſouvenir de ce qu'il en avoit autrefois penſé, lui laiſſoit quelque ſoupçon que d'autres pourroient bien n'être pas de ſon ſentiment : c'eſt pourquoi il ne voyoit perſonne, qu'il ne ſe récriât ſur la beauté de cette main. La dame, dont le jugement peſé dans une balance n'auroit pas tenu contre une plume, fut aſſez folle pour lui en ſavoir bon gré ; & au lieu de cacher, comme elle avoit fait autrefois, ce qui ne ſembloit pas de la même piece avec le reſte de ſa perſonne, elle oublia le ſoin de ſa beauté, & ſon plus grand plaiſir étoit de découvrir le plus qu'elle pouvoit cette main, qu'elle regardoit depuis quelque tems comme l'objet de l'admiration d'un chacun. La choſe alla ſi loin, qu'elle paſſa en proverbe, & on ne l'appela plus que la dame aux mains blanches. »

Monſieur Zénon s'étoit preſqu'épuiſé à

donner tant de différens caractères, il eſt tems de finir ce chapitre.

## CHAPITRE X.

*La véritable maniere d'obliger ſes amis.*

APRÈS dîner, Zénon propoſa à David d'aller à une nouvelle comédie, qu'on devoit repréſenter le même jour. Simple lui dit qu'il l'accompagneroit volontiers par-tout où il lui plairoit, mais qu'il avoit évité juſques-là d'aller aux ſpectacles, ayant ouï dire que ceux qui y vont pour approuver, y faiſoient ordinairement un vacarme ſi effroyable, qu'il étoit impoſſible de ne pas perdre une bonne partie de la piéce. » Cela eſt vrai, dit Zénon, auſſi y vais-je pour remarquer les auditeurs bien plus que les acteurs. Il en eſt de la comédie comme des caffés. C'eſt dans ces ſortes d'endroits que le cœur des hommes ſe montre à découvert, & ſans ces déguiſemens dont il ſe cache dans des lieux & des momens qui nous permettent plus de réflexion. »

Là-deſſus ils réſolurent d'y aller, & à quatre heures du ſoir ils avoient déjà pris place au Parterre. Le tintamarre avoit déjà commencé, & ils ſe trouverent entourés d'un ſi grand nombre de braillards,

qu'on auroit dit que c'étoit une gageure à qui feroit le plus de bruit. Simple demanda à ſon ami ce que vouloit dire tout ce fracas; » car, dit-il, cela ne peut pas être en vue d'approuver ou de condamner, puiſque la piéce n'eſt pas encore commencée. « Zénon lui répondit, que les amis & les ennemis de l'auteur montroient par-là la force de leurs partis, pour braver & intimider leurs adverſaires.

David ne put s'empêcher de demander ce qui pouvoit rendre tant de monde ſi empreſſé à décrier une piece, avant que de ſavoir ſi elle étoit bonne ou mauvaiſe. Zénon lui dit que c'étoit-là l'effet de l'envie & du dépit que quelques ſots avoient conçu du mérite ſupérieur de l'auteur; » car, dit-il, lorſqu'un auteur commence à faire du bruit par ſes talens, il ne manque jamais d'avoir un grand nombre d'ennemis, dont il ne ſe doute pas «. Simple, choqué au dernier point de cet excès de malice, déplora la miſérable condition des hommes, qui portent l'envie & la rancune juſques dans leurs divertiſſemens. Il avoit cru juſques-là, que lorſque les hommes s'aſſembloient pour donner quelque relâche à leur eſprit fatigué de ſoucis & de travail, tout étoit calme dans leur cœur, & que chacun tâchoit de s'exciter d'autant plus à la joie, qu'il voyoit les autres jouir des mêmes plaiſirs que lui. » J'aurai, dit-il à ſon ami,

une ſatisfaction de moins à l'avenir. J'ai aimé juſqu'ici les aſſemblées, parce que tout le monde y montre ordinairement un air ſatisfait, & qu'il m'a ſemblé que tous les eſprits y étoient exemts d'inquiétude & de malice : mais ſi ce que vous venez de me dire eſt vrai, je n'y verrai plus les hommes que comme de ſpécieux dehors, qui cachent à la vue un poiſon dangereux.

« Il y a encore, dit Zénon, une autre eſpece de gens qui contribuent au mauvais ſuccès d'une comédie : je veux dire une troupe de jeunes fainéans, qui ne vont aux ſpectacles que pour faire du bruit, non pas par dépit contre l'auteur, qu'ils ne connoiſſent pas le plus ſouvent, ni par dégoût pour la piece, à laquelle ils ne font point d'attention, mais parce qu'il leur eſt arrivé de dire par caprice, qu'on ne la joueroit pas une ſeconde fois ; & comme les ſots ſont preſque toujours opiniâtres, ils ſe font un point d'honneur de ne point céder. » A peine eut-il fini ces mots, qu'on leva la toile, & la comédie commença.

Le premier acte paſſa ſans oppoſition. Simple en témoigna de la ſatisfaction, eſpérant d'entendre toute la piece ſans être interrompue. Son ami, qui ſavoit le contraire, lui apprit que plus les ſifleurs ſe tenoient tranquilles au commencement, plus ils feroient de bruit à la fin ; & que cette modération apparente n'étoit qu'un effet de

leur fineſſe, & pour ne pas paroître être venus dans le deſſein de fronder la piece. Le ſecond Acte finit auſſi aſſez tranquillement. Il y eut quelques applaudiſſemens, auxquels on daigna à peine repartir de quelques coups de ſiflets. Mais ce fut au troiſieme acte que l'allarme ſe donna : le bruit augmentoit à chaque ſcène, & enfin les ſiflets, les ſonnettes, les batons, les huées, les hurlemens, & les claquemens de mains firent un charivari ſi épouvantable, que qui ne l'a pas entendu, ne ſauroit s'en former une idée qui en approche. Les acteurs eurent à peine le courage de pourſuivre. Mais ce fut bien pis au quatrieme acte. Le carillon recommença de plus belle, & continua longtems avec une réſolution héroïque des deux côtés : mais comme d'ordinaire nos ennemis ne nous quittent pas ſitôt que nos amis, ces derniers ſe laſſerent les premiers, & céderent enfin la journée à leurs adverſaires. On n'entendit pendant quelque tems que ces mots : la maudite piece ! l'horrible galimatias ! quel tiſſu de ſottiſes ! quel nœud, quels caracteres ! & la piece fut ainſi condamnée à un oubli éternel, ſans qu'on lui fît la grace de l'entendre ; & l'auteur fut obligé de faire retraite ſans ſes émolumens [*], dont il

[*] A *Londres*, l'Auteur d'une nouvelle Piéce a tout le profit du Théatre à la troiſiéme, fixiéme, & neuviéme repréſentation. Si la Piéce ne ſe joue qu'une fois, il n'a rien.

avoit grand beſoin ſelon toutes les apparences, auſſi-bien que pluſieurs honnêtes perſonnes qui n'avoient pas manqué depuis quelque tems de lui rendre viſite réguliérement une fois par ſemaine.

Dès que le tumulte fut appaiſé, & qu'on put s'entendre, un bel-eſprit (apparemment) qui étoit aſſis auprès de David & de ſon ami, entra en diſcours avec eux au ſujet de la comédie. « Je ſuis fâché, dit-il, qu'il ſoit impoſſible de faire paſſer un tel amas d'impertinences devant le public : je ſuis des amis de l'auteur, & j'aurois été ravi que cette piéce lui eût rapporté quelque choſe ; car je ſais qu'il n'eſt pas à préſent trop bien dans ſes affaires. » David ne put s'empêcher de répondre. « vraiment, monſieur, je vous aurois plutôt cru ſon ennemi, car j'ai remarqué que vous faiſiez tous vos efforts pour empêcher qu'on entendît ſa piece. » Oui monſieur, répondit l'autre, « mais c'eſt que je ſuis véritablement ſon ami ; & ſachant que ſa piece étoit déteſtable, j'étois fâché de voir qu'il tâchât de ſe rendre ridicule : j'eſpérois d'ailleurs que la mortification qu'il recevroit à cette occaſion, l'empêcheroit une autre fois de s'expoſer à paroître en public. C'eſt un bon garçon, d'un excellent caractere, mais entre vous & moi il eſt mauvais auteur.

Dès que ce nouveau modèle d'amitié les eut quittés, Zénon dit à David : « Ce que

vous venez d'entendre, eſt une forte preuve de la vérité de ce que je vous diſois tout-à-l'heure, que l'envie eſt ſouvent le ſeul motif qui pouſſe bien des gens à fronder une piece. Quoique je ne me remette pas bien celui qui ſort de vous parler, j'ai été témoin d'une ſcène qui a donné lieu à ſa jalouſie contre l'auteur. Il entreprit un jour de railler le poëte devant toute une aſſemblée, mais il en fut bourré de la belle maniere, & les rieurs furent toujours contre lui. Voilà ce qu'il ne peut lui pardonner, & le ſujet de ſa rage & de ſon envie. » David & Zénon diſcoururent encore ſur le même ſujet en s'en retournant au logis, où ils arriverent ſi fatigués du bruit & du chaos d'où ils ſortoient, qu'ils allerent ſe coucher un moment après.

## CHAPITRE XI.

*Où l'on voit que l'orgueil n'eſt pas un vice inconnu parmi les hommes.*

LE jour ſuivant ſe paſſa ſans aucun accident qu'il vaille la peine de rapporter. Vers le ſoir, Zénon voyant ſon ami triſte & rêveur, fit tout ce qu'il put pour l'empêcher de ſe livrer à ſes réflexions affligeantes. Il lui dit qu'il étoit inutile de ſoupirer pour un mal auquel il n'y avoit point de remede, & qu'il valoit mieux imiter Démocrite qu'Héraclite; que, pour lui, les folies & les vices des hommes ne faiſoient que le divertir, & lui fourniſſoient des idées ſi ridicules, qu'il en tiroit tous les jours des nouveaux ſujets d'amuſement. David répondit qu'il ne croyoit pas qu'on eût grand ſujet de rire, lorſqu'on ſe voyoit environné de tous côtés de bêtes féroces, toutes également portées à nous dévorer. «Si la beauté, ajouta-t-il, l'eſprit, la vertu, & tout ce qui peut être l'objet de l'amour & de l'eſtime, expoſent ceux qui les poſſédent à l'envie & par conſéquent à la haine des hommes, il n'y a donc que la difformité, la folie & le vice, qu'on puiſſe aimer; ou tout au moins il n'y a que ceux qui ſont remarquables par quelqu'une de ces qualités

qui puiſſent ſe montrer dans le monde, ſans que perſonne tâche de leur nuire, & cela, parce qu'on les croit déjà réduits aſſez bas. Ce que vous me dites hier, & les ſcènes dont j'ai été témoin moi-même, ont fait une telle impreſſion ſur moi, que je n'en reviendrai pas aiſément. Je fus fort ſurpris de vous voir raconter l'hiſtoire de ce vieux gentilhomme & de ſa famille avec des yeux ſecs, & ſans paroître en être touché.

Zénon ſourit, & lui dit : « Sachez, monſieur, que je regarde la compaſſion comme une très-grande foibleſſe. Je ne reconnois point de ſuperſtition, qui m'engage par la crainte à faire mon devoir; je fais ce que je crois juſte à l'égard d'un chacun, & l'amour de la droiture eſt le ſeul motif de toutes mes actions. Si je me laiſſois mouvoir par la pitié à ſoulager les autres, je ſatisferois ma paſſion en cela, & je perdrois conſéquemment le mérite d'une bonne action : mais lorſque je fais pour un autre ce qu'il a droit d'exiger de moi par les loix de la Société & de la droite raiſon, alors mon action devient l'effet d'une vertu réelle, & d'une ſolide ſageſſe ». David fut ſurpris de ce diſcours, il ne ſavoit qu'y répondre; mais comme il étoit tard il prit congé de ſon ami, & alla ſe coucher, dans la réſolution de réfléchir à loiſir ſur une doctrine qui lui paroiſſoit des plus abſurdes :

cependant, comme il n'avoit jamais examiné ce ſujet, il ne voulut pas condamner ce qu'il n'étoit pas en état de réfuter.

Il ne dormit gueres cette nuit. Une foule d'idées dont ſa tête étoit remplie, venoit à tous momens l'arracher au ſommeil. Il commençoit à craindre que lorſqu'il connoîtroit à fond l'eſprit de Zénon, il n'auroit pas lieu de l'eſtimer plus que ceux dont il lui avoit fait de ſi odieux portraits. Le lendemain matin il s'en fut à la chambre de Zénon, dans l'intention de tourner la converſation ſur un ſujet qui pût le mettre au fait des véritables ſentimens de ſon ami. Il le trouva à déjeuner avec un gentilhomme de ſes amis. Dès que Zénon l'apperçut : « Il vient de me ſurvenir une affaire, lui dit-il, qui ne me permet pas d'être avec vous aujourd'hui : mais voilà monſieur qui m'a promis de ne pas vous quitter, & ſa compagnie vous dédommagera aſſez de tout ce que vous pourriez ſouhaiter ailleurs ». Dès qu'on eut déjeuné, Zénon alla s'habiller, & ſortit.

David étoit ſi plein de ce qui lui étoit arrivé le ſoir précédent, qu'il ne put s'empêcher de communiquer ſes penſées à ſon nouveau compagnon. Il le pria de lui apprendre le véritable ſens de ce que Zénon lui avoit dit touchant la droiture & la pitié. « Je connois monſieur Zénon, répondit l'autre, depuis pluſieurs années. J'eus

d'abord la plus parfaite eſtime pour lui ; mais par des remarques continuelles je découvris enfin ſon véritable caractere, & je vous en inſtruirai ſi vous le ſouhaitez ». David lui ayant aſſuré qu'il ne ſauroit lui faire un plus grand plaiſir, il commença ainſi.

« Il y a dans le monde une claſſe d'hommes qui achèvent la carriere de la vie avec honneur, dont les actions méritent en général d'être applaudies, mais dont les principes ſont cependant tous mauvais, & qui ont le cœur endurci à toutes ſortes de mouvemens de tendreſſe. Monſieur Zénon eſt préciſément un de ces hommes. Les plus grandes ſouffrances dont on puiſſe être accablé, n'ont rien qui le touche ; & cependant il ſoulage bien ſouvent les malheureux ; c'eſt-à-dire, il en fait aſſez en cette occaſion pour avoir de nouvelles raiſons de flatter ſon orgueil. L'orgueil eſt le ſeul reſſort qui le fait agir, ou pour mieux dire il ne ſe repaît que d'orgueil, ſon ame en regorge. Il ſe regarde comme un Dieu, & il tâche d'acquérir tous les attributs qu'il croit néceſſaires à un être divin. Il appelle toutes les religions du nom de ſuperſtition, parce qu'il croit inutile de reconnoître aucune autre divinité. Il croit qu'une humble ſoumiſſion au divin vouloir, n'eſt pas un motif aſſez noble pour ſervir de regle à ſes actions. Il fuit la vertu, parce que cela con-

vient à la dignité de ſa nature ; & il fuit le vice, parce qu'il ne voudroit pas s'avilir au point d'imiter quelques miſérables qu'il voit ramper ſur la terre. S'il apprend que quelqu'un a commis une action indigne, il eſt au comble de ſa joie, par la comparaiſon qu'il fait de ſoi-même à cette créature. Il s'adore en lui-même, la contemplation de ſon mérite le ravit en extaſe. S'il vivoit dans un monde où l'on regardât comme un prodige un homme ſans vertu, je crois que le même orgueil qui lui fait trouver du plaiſir à faire le bien, le pouſſeroit à s'abandonner à toutes ſortes de vices : car ſi la peine qu'il prend à tenir en bride ſes paſſions ne lui donnoit aucun droit de s'élever au deſſus du vulgaire, ſon amour chimérique de la droiture tomberoit à terre avec ſon orgueil : deſorte qu'il en eſt de ſes bonnes actions, comme de certains fruits qui ſont produits par l'ordure qui les environne. Il a arrêté en lui-même ce qu'il doit faire en tel & tel cas, & rien ne ſauroit l'induire à paſſer les bornes qu'il s'eſt preſcrites. Il n'y a rien de plus triſte que de dépendre de lui. Il ne vous paſſe pas la moindre foibleſſe, & dès le moment que vous vous écartez d'un ſeul point du chemin qu'il a marqué, c'en eſt fait, il vous abandonne, & croit que vous n'avez plus aucun droit d'exiger de lui la moindre choſe. Si vous marchiez avec lui ſur le bord d'un précipice, & que vous

avançâſſiez un pas plus avant que cet oracle ne vous auroit conſeillé ; ſi en même tems vous aviez le malheur de tomber, & de vous caſſer bras & jambes, Zénon vous quitteroit tranquillement ſans ſonger à vous, en diſant que puiſque les hommes veulent ſe laiſſer conduire à leur tête, il eſt juſte qu'ils ſentent les effets de leur folie. Je ne ſais même s'il n'auroit pas une ſecrette ſatisfaction à penſer, que par ſa prudence il pouvoit marcher en ſureté dans les pas les plus dangereux où d'autres ne pouvoient éviter de tomber. Tout poli qu'il eſt quand il a envie de l'être, s'il parle à quelqu'un qu'il croie fort au-deſſous de lui, ou qui ſoit forcé par le mauvais état de ſes affaires à lui devoir quelque ſoumiſſion, il penſe qu'un homme de la ſorte ne doit pas s'attendre à des politeſſes ; & dans ce cas il eſt auſſi incivil, auſſi brutal, quoiqu'en termes différens, que le peuple. Enfin, toutes ſes actions n'ont que l'orgueil pour centre ; & la ſeule raiſon qui l'empêche d'être abſolument ridicule, c'eſt qu'il a aſſez d'eſprit pour affecter de paroître tout le contraire de ce qu'il eſt. Ses avantages perſonnels, & les manieres engageantes que vous lui avez vues, font que peu de perſonnes connoiſſent au vrai ſon caractere ».

« Quoi donc ! dit David, ai-je pu me tromper ſi groſſiérement dans le jugement que j'ai fait de lui juſqu'ici ? Oui monſieur,

répondit ſon ami ; je vous aſſure que ce que je viens de vous dire eſt vrai à la lettre, & ſi vous voulez vous donner la peine de l'obſerver de près, vous en ſerez bientôt convaincu.

» Je n'ai pas beſoin d'autres preuves, dit David en ſoupirant ; ce qu'il me dit hier au ſoir, joint à ce que je viens d'entendre, ſuffit pour me convaincre. Jamais de ma vie je ne fus ſi ſurpris, que lorſque je lui entendis dire que la pitié n'étoit qu'une foibleſſe. Se peut-il qu'un homme de bon ſens puiſſe parler avec ce mépris de la plus aimable qualité que nous ayons reçu de la nature ? Ou, me ſerois-je abuſé dans l'idée que je me ſuis formée de ſon bon ſens, comme dans celle que j'avois de ſa vertu ? Car il n'y a certainement que la plus grande folie, qui pût perſuader à une foible créature, qui doit s'appercevoir tous les jours de ſes défauts & de ſes infirmités, à ſe regarder comme une divinité, & à contempler ſes perfections. Pour ce qui eſt de cela, dit l'autre, quand vous connoîtrez un peu mieux le monde, vous verrez que ce que généralement on appelle bon ſens, n'a rien de commun avec ce qu'on penſe par rapport à ſoi-même. Lorſqu'il s'agit de nous-mêmes, l'amour propre ſe met de la partie, & ne donne pas beau jeu à la raiſon, mais il la force au contraire à interpréter tout ſelon ſes vûes intéreſſées.

« Il y a deux ſortes d'hommes directement oppoſés les uns aux autres. Les uns ſoutiennent une guerre continuelle contre leurs paſſions, domtent leurs appétits, & ne font que ce qu'ils croient juſte & raiſonnable. Ils ne ceſſent de vanter devant le monde la nobleſſe de la nature humaine; c'eſt-à-dire, ils tâchent de prouver que l'homme eſt capable d'approcher de la perfection; & ils voudroient bien en même-tems ſe donner pour exemple de ce qu'ils avancent. Les autres ſuccombent à toutes les tentations, ne cherchent qu'à ſe ſatisfaire, ſans ſe mettre en peine des ſuites, & de ce que d'autres pourront en ſouffrir : & comme ils ont réſolu de mettre les autres auſſi bas qu'ils le ſont eux-mêmes, ils s'efforcent de décrier toute l'eſpece, & de faire croire que la nature humaine eſt l'égoût de toutes les iniquités. Dès qu'ils entendent parler d'une bonne action, ils ne manquent pas de l'imputer à un mauvais motif; & la ſeule différence entre les hommes dont ils veulent convenir, c'eſt que quelques-uns ont de plus que les autres aſſez d'artifice pour cacher aux yeux du vulgaire la noirceur de leur ame. Ils ſavent enfin qu'on ne les eſtimera pas, & ils ne peuvent ſouffrir par conſéquent qu'un autre jouiſſe d'un nom qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas acquérir.

Ainſi les argumens ſont ſans fin de part

& d'autre, quoiqu'il fût facile de les réduire à peu de choſe. Les uns prétendent qu'on doit convenir qu'ils ſont arrivés à la perfection, & que par conſéquent la choſe eſt poſſible; & les autres, ſachant le peu qu'ils valent, vous prient modeſtement de croire que le reſte des hommes ne vaut pas mieux, & qu'ils ne doivent leurs défauts qu'à la force irréſiſtible de la nature. Ils ont à la vérité quelque ſorte de plaiſir à réfléchir, que, pendant que leurs adverſaires tâchent d'en impoſer au monde, & de ſe tromper eux-mêmes par une vertu imaginaire, ils ont eux au moins la ſincérité de s'avouer auſſi mauvais qu'ils le ſont en effet; c'eſt-à-dire, entièrement privés de vertus, & abandonnés à toutes ſortes de vices ».

David fut frappé d'étonnement à ce diſcours. « Il n'y a plus d'eſpérance pour moi, s'écria-t-il. Si les hommes ne ſe ſoucient pas de ſe rendre véritablement dignes d'eſtime, & s'ils ne tâchent qu'à ſe flatter ſur leurs vices & à tromper les autres par leur hypocriſie, où pourrai-je trouver ce que je cherche? Oſerai-je vous demander ce que vous cherchez? dit ſon ami. Une perſonne à laquelle je puiſſe me fier, reprit David; un véritable ami, dont toutes les actions ſoient l'effet de ſon obéiſſance à la loi divine, ou du plaiſir qu'il prend à bien faire; un homme qui ne puiſſe voir les

ſouffrances ou les plaiſirs d'un autre ſans les partager; une perſonne enfin agréable & vertueuſe, qui mette ma raiſon d'accord avec mon cœur dans le choix que j'en ferai ».

Criton, c'étoit le nom de ſon ami, ſourit à ces mots. « Apparemment, monſieur, lui dit-il, que vous eſpérez auſſi de trouver la pierre philoſophale, au moins eſt-elle auſſi aiſée à trouver que ce que vous cherchez. » David crut qu'il étoit fou de rire ſur un ſujet qui lui paroiſſoit ſi ſérieux. « Malgré ce que vous en pouvez penſer, lui dit-il, je ne déſeſpere pas de trouver ce que je ſouhaite; & ſi je réuſſis, je ſerai certainement le plus heureux de tous les hommes. Il eſt vrai que les apparences ne ſont pas favorables; j'ai cependant réſolu de ne pas me rebuter ſitôt; & ſi enfin les effets ne répondent pas à mon attente, je ſerai toujours à tems de dire adieu au monde, & de me ſéparer du reſte des hommes. J'ai eu le malheur de me tromper dans monſieur Zénon; & je ſuis réſolu de le quitter, & de me chercher un autre logement ».

Criton le voyant ferme dans ſa réſolution, crut qu'il ne feroit pas mal de l'accompagner pendant quelque tems, quand ce ne ſeroit que pour ſe divertir: c'eſt pourquoi il dit à David, que, s'il le jugeoit à propos, il pourroit trouver des chambres

dans Palmall (*) & dans la maiſon où il logeoit lui-même. David y conſentit, & n'attendit pour s'en aller que l'arrivée de Zénon, dont il prit congé en peu de mots. Il ſortit enſuite avec Criton pour ſe donner un nouveau ſpectacle; car les habitans des différens quartiers de cette capitale varient autant dans leurs manieres, que les habitans des différentes régions de la terre.

(*) Nom d'une rue de *Londres* auprès de la Cour.

# LIVRE SECOND.

## CHAPITRE PREMIER.

*Où l'on n'apprend autre chose, sinon que le* Whist (*) *est un jeu fort à la mode.*

SIMPLE se voyant au milieu du grand monde, résolut de pousser ses recherches parmi les gens de la premiere volée, & de s'éclaircir si leurs esprits étoient aussi cultivés que leur éducation, & que les occasions continuelles qu'ils ont de s'instruire le lui faisoient espérer. Cependant, comme il n'avoit jamais logé dans ce quartier de la ville, qu'il n'avoit point d'équipage, & qu'il étoit outre cela fort modeste, il ne savoit pas bien de quelle façon il pourroit s'introduire chez les personnes de qualité. Criton le tira d'embarras, en lui apprenant qu'il fréquentoit les meilleures compagnies de la ville, & qu'il le mèneroit par-tout où il alloit lui-même. » Il ne vous faut, ajouta-t-il,

(*) Ceux qui ne savent ce qu'est le *Whist*, n'ont qu'à lire *Hombre*, *Quadrille*, & ils ne perdront rien de ce Chapitre.

qu'un habit propre, une perruque bien poudrée, & un livre de Whist, avec cela on vous invitera à plus d'assemblées que vous ne voudrez. Mais monsieur, repartit David, que voulez-vous donc dire par votre livre de Whist ? C'est un jeu auquel j'ai souvent joué pour passer les soirées d'hiver, mais je ne trouve pas qu'il soit nécessaire d'avoir un livre pour l'apprendre. Ma foi, monsieur, reprit Criton, je ne saurois dire que ce livre soit d'aucun usage ! Tout ce que j'en sais, c'est que c'est la mode d'en avoir un, & que c'est une des conditions requises pour être admis aux conversations d'aujourd'huix. Il est vrai que j'ai vu plusieurs personnes, sur-tout parmi les dames, qui entendoient autrefois passablement bien ce jeu, & qui le jouent tout de travers depuis qu'elles se sont avisées de lire ce livre. Ce n'est pas que le livre ne soit bon au fond, & qu'il ne contienne toutes les régles nécessaires pour apprendre le Whist : mais de même qu'un voyageur qui n'est pas au fait du pays où il passe, est le plus embarrassé quand il trouve plusieurs chemins, ainsi un esprit foible n'est jamais si étourdi, ni plus éloigné de ce qu'il tâche de comprendre, que lorsqu'il s'efforce d'y parvenir par une multiplicité de régles.

Pour ce qui est des assemblées, tout ce qu'on en peut dire, c'est que ce sont des rendez-vous chez des particuliers, où l'on va pour gagner ou pour perdre de l'argent

Voici la méthode ordinaire dont on ſe ſert pour aſſembler ces compagnies. Environ deux ou trois ſemaines avant le jour arrêté pour une aſſemblée, la dame chez qui elle ſe doit tenir, dépêche un exprès vers tous ceux qui doivent être de la partie, avec quelques caracteres magiques proprement tracés ſur une carte, qui ne manquent pas d'amener chacun préciſément à l'heure donnée. Que s'il arrivoit par hazard, que, malgré le ſoin que l'on prend d'envoyer ſi long-tems d'avance, on reçut deux cartes pour le même jour, & que la même perſonne ſe vît dans la néceſſité de ſe trouver dans deux endroits, alors le meilleur expédient, c'eſt de jouer partie & revanche, & le tout dans une maiſon, & de courir enſuite vers l'autre à bride abattue, au riſque de tuer ſes chevaux, afin d'arriver aſſez tôt, & de ne pas manquer à ſes amis dans une occaſion ſi importante. Car il faut que vous ſachiez qu'une dame qui ſe voit une table de moins que ſes amies, regarde cet accident comme le plus terrible revers dont le ſort puiſſe l'affliger. Paſſe pour cela, dit David, mais je ne vois pas que ces endroits peuvent être propres au deſſein que j'ai conçu; car comment peut-on pénétrer le caractère & les ſentimens de ces perſonnes, dont le jeu occupe toutes les penſées, & parmi leſquelles il n'y a point de converſation? Ah! que dites-vous-là, Monſieur? reprit Criton; le cœur & les in-

clinations des hommes ne paroiſſent jamais plus à découvert qu'au jeu. Dans la converſation leurs véritables penſées ſont le plus ſouvent déguiſées ; mais lorſque les paſſions ſont miſes en mouvement par l'intérêt, le maſque tombe, & le naturel ſe montre tel qu'il eſt. Je pourrois vous mener dans pluſieurs compagnies où vous verriez de jolies femmes, dont tous les traits ſemblent annoncer, par une exacte proportion, & un rapport admirable, la paix de leur cœur, la douceur & la bonté. Mais ſuivez-les à une de ces aſſemblées, & en moins d'une demi-heure, vous verrez obſcurcir leur beauté ; les traits dont vous étiez ſi charmé peu auparavant, ſont tous dérangés & en confuſion ; & cet air doux & poſé qui regnoit dans toute leur contenance, s'eſt changé en des regards avides, farouches & égarés, qui nous indiquent une ame inquiéte & troublée, tantôt livrée à une folle joie, & tantôt à une rage lâche & honteuſe ; & tout cela par l'envie de ſe voir des pierreries un peu plus belles qu'elles ne ſont en état de s'en procurer, & par l'ambition de ſurpaſſer une de leurs amies qui vient d'acheter une nouvelle garniture. Je pourrai d'ailleurs vous donner le caractere de la plupart des perſonnes que nous verrons, & cela nous amuſera à notre retour au logis. ,,

David le remercia de ſon offre, & ils convinrent entr'eux d'aller tous les jours

dans des maiſons différentes, pour y faire leurs remarques. A la premiere aſſemblée où ils entrerent, il y avoit dix tables de Whiſt, à chacune deſquelles on voyoit des compétiteurs qui paroiſſoient prendre autant de part à leur victoire & à leur défaite, que ſi le bonheur de leur vie y eut été attaché.

Simple s'arrêtoit tantôt à une table, tantôt à l'autre, pour voir ce qu'il pourroit découvrir. Mais c'étoit par-tout le même ſpectacle. La joie brilloit dans les yeux de tous les vainqueurs, & un affreux deſeſpoir ſembloit environner tous les vaincus. Ces mêmes hommes qui avant le jeu s'entretenoient ſur un ton poli & ſi affable, qu'une perſonne ſans expérience auroit cru que leur plus grand plaiſir étoit de s'obliger les uns les autres; ces mêmes hommes, dis-je, étoient devenus tout-à-coup ennemis impitoyables; & la ſeule idée qui rempliſſoit les eſprits de toute une aſſemblée, étoit le gain d'une guinée, ou peut-être de cinq dont pas un n'avoit beſoin.

Cette vue ne donnoit pas de grandes eſpérances à David: rien ne pouvoit lui montrer ſi clairement l'humeur intéreſſée & mercenaire des hommes, que de voir des gens que la fortune avoit mis dans l'abondance, auſſi avides de gain que s'ils n'euſſent pû ſans cela ſe pourvoir du néceſſaire.

Simple & Criton demeurerent à l'aſſemblée, juſqu'à ce qu'ils en furent ſi las qu'ils

n'y purent plus tenir. Ils allerent enſuite paſſer le reſte de la ſoirée dans une auberge. Tout leur entretien n'y roula que ſur la ſcène qu'ils venoient de quitter. „ Sont-ce donc-là, dit David, les amuſemens de ces perſonnes qui peuvent paſſer leur tems comme bon leur ſemble. Oui, monſieur, dit Criton, j'ai dans ces quartiers peu de connoiſſances qui ſemblent nées pour autre choſe que pour jouer au Whiſt, ou qui faſſent uſage de plus d'eſprit qu'il n'en faut pour cela. „ Là-deſſus, il repaſſa en revue tous les caractères des perſonnes qui compoſoient l'aſſemblée. Il concluoit toujours par une ſentence, & le nom de ſot ou de coquin, prononcé avec véhémence, étoit toujours le dernier trait dont il achevoit ſes portraits. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, il donnoit un tour ſi amuſant à tout ce qu'il diſoit, que David ne pouvoit quelquefois s'empêcher de rire, mais ce n'étoit pas ſans ſe le reprocher en ſecret: les défauts & les folies des hommes ne lui paroiſſoient pas des railleries.

Le lendemain, Criton mena Simple à la toilette d'une dame, qu'ils avoient vue le ſoir précédent, & chez qui ils trouverent une bonne partie des joueurs de la veille. On n'y parla que de cartes, toute la ſcène de la ſoirée y fut répétée d'un bout juſqu'à l'autre: le gain & la perte, les grands coups juſqu'aux levées, tout y fut compté: en peu de mots

on n'y entendit rien dont il ſoit poſſible de ſe ſouvenir, ou qu'il vaille la peine de raconter.

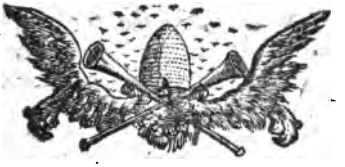
Tel étoit le nouveau genre de vie de David. Le matin à la toilette de quelque dame, le ſoir au jeu, & enſuite avec Criton, qui railloit & déchiroit conſtamment tous ceux qu'il avoit vus pendant le jour. Il fit à David l'hiſtoire de pluſieurs dames qui avoient épouſé des hommes infiniment au-deſſus d'elles, de qui elles tenoient tout ce qu'elles avoient, dont elles étoient obéies, adorées ; mais qu'elles négligeoient malgré cela pour le jeu, & qu'elles auroient abandonnés avec tout ce qu'elles poſſédoient au monde, plutôt que de perdre une partie de Whiſt.

Simple ſe laſſa bientôt d'une vie où il ne voyoit point d'apparence de trouver ce qu'il cherchoit, où il n'y avoit point de variété, & où le gain étoit le ſeul but où chacun dirigeoit ſes penſées. Cependant il fit remarquer à Criton quelques joueurs par-ci par-là qui jouoient d'un grand ſang froid, ſans qu'ils paruſſent ſe ſoucier de gagner ou de perdre. « Ces gens-là, lui dit Criton, ſont de ces foux qui n'ont d'autre plaiſir que celui d'être auprès des gens de qualité, & de dire à leurs connoiſſances, je fus hier chez la ducheſſe..... Ce ſoir je fais la partie de la comteſſe ; demain je ſerai chez le Marquis.... Ils n'aiment pas le jeu ;

mais voyant que c'eſt-là le chemin le plus aiſé pour s'introduire où tout leur bonheur eſt concentré, ils croient que c'eſt l'obtenir à trop bon marché, que d'en être quitte pour quelques piſtoles. Le meilleur eſt qu'il y en a qui ne ſauroient jouer ſans s'incommoder, & qui ſacrifient à la vanité de figurer parmi les grands, un bien qui leur fourniroit de quoi vivre à leur aiſe dans l'état où le ſort les a placés ».

Ainſi Simple ſe trouva encore trompé dans l'eſpérance qu'il avoit conçue de trouver, dans ce petit nombre de joueurs indifférens, ce déſintéreſſement qu'il croyoit néceſſaire à former un bon caractere. Lorſqu'il ſut que leur indifférence apparente étoit l'effet d'une ſotte vanité, il ne les regarda plus que comme les plus mépriſables de tous les mortels. « J'ai vu bien des gens, reprit Criton, s'abaiſſer aux plus lâches complaiſances, ſouffrir les indignités les plus humiliantes, & cela, pour avoir ſouvent à la bouche les noms de Milord un tel, & de Milady une telle: des foux, qui chaque ſoir meſuroient leurs plaiſirs ou leurs chagrins au nombre des perſonnes de qualité qu'ils avoient vues pendant le jour. Au reſte, comme vous me paroiſſez ſaoul des joueurs de Whiſt, je vous mènerai demain parmi des gens qui ont le plus grand mépris pour le jeu, & qui placent tout leur plaiſir dans la converſation ».

David y consentit avec joie, & ils se séparèrent dans la résolution de changer de spectacle le jour suivant. Je crois que mes lecteurs ne seront pas fâchés, non plus que moi, de quitter un sujet aussi stérile que le jeu, & dont je n'aurois pas même entrepris de parler, si je n'eusse cru nécessaire d'introduire mon héros à l'un des principaux exercices des habitans de cette grande ville.



## CHAPITRE II.

### *Critique à la mode.*

SIMPLE s'étant retiré dans sa chambre, se mit à réfléchir sur le caractere de Criton. « D'où vient, disoit-il, qu'il prend tant de plaisir à railler? & avec cela personne n'est si porté à obliger que lui. Il faut, ajoutoit-il, que ce soit un fort galant-homme dans le fond. C'est sans doute l'amitié qu'il a pour les hommes, qui lui rend leurs vices odieux, & qui le pousse à les leur reprocher avec tant de chaleur ». Là-dessus il se détermina à continuer avec Criton, jusqu'à ce qu'il pût mieux démêler ses inclinations.

Le jour suivant ils allèrent rendre visite à une dame qui avoit la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, & qui étoit assez généreuse pour en faire part à tous ses amis, en embrassant toutes les occasions de l'étaler devant eux. Là ils trouvèrent une assemblée nombreuse de dames entrelardées de deux ou trois petits-maîtres. La conversation étoit déjà fort animée: cependant, à l'arrivée de Simple & de Criton, on se leva, & après les complimens ordinaires on continua ainsi:

Premiere dame. » En vérité, madame,

il n'y a rien de plus juſte que votre ſentiment ſur Zaïre ; & cela eſt déteſtable, de voir une troupe de ſots plaindre un méchant, qui a bien le cœur de poignarder ſa maîtreſſe. Pour moi je ne ſaurois m'empêcher d'avoir un peu de pitié pour Zaïre, quoiqu'elle ne le mérite pas dans le fond, puiſqu'elle eſt aſſez folle pour s'amouracher d'un vilain Turc. De grace avez-vous jamais rien ouï de ſemblable à ce que Milady Truwit diſoit l'autre jour, que ce qui la touchoit le plus dans cette tragédie, étoit l'idée des remords que ce monſtre odieux d'Oſman doit ſentir, lorſqu'il découvre que Zaïre eſt innocente ; comme s'il pouvoit trop ſouffrir après avoir commis une action ſi barbare.

Seconde dame. »Je ne m'étonne plus de ce que Milady Truwit peut avancer. Je lui ai ouï dire les plus grandes incongruités. Elle a bien pu ſoutenir qu'un homme peut être fort amoureux de ſa femme pendant qu'il en eſt jaloux, & qu'il oſe ſoupçonner ſa vertu «.

Troiſieme dame. »Cette dame dit un jour à Paris, que ce qu'elle admiroit le plus dans la mort de Céſar, c'étoit les différens effets que les harangues de Caſſius & d'Antoine faiſoient tout-à-coup ſur les eſprits mobiles de la populace. Après cela faut-il s'étonner de tout ce qu'elle peut dire ? Car il eſt certain que l'auteur, en nous donnant

le caractère d'un Caſſius, & d'un Antoine, n'eſt pas pardonnable d'y mêler les ſentimens de la canaille, dont perſonne ne s'embarraſſe. Mais il y a des gens qui s'entêtent à changer en beautés les plus grandes fautes, pour ſe donner un air ſavant, & pour avoir le plaiſir de décider ».

« D'ailleurs, ils s'imaginent que pour prouver leur bon goût & leur diſcernement, ils doivent admirer tout ce qui part de la plume de Voltaire (*). Pour moi, je ne crains point de dire mon ſentiment du plus grand homme qui ait jamais écrit ».

Quatrieme dame. « Il faut avouer qu'on n'a jamais pouſſé l'extravagance & le mauvais goût ſi loin qu'aujourd'hui. On ne ſait plus ni rire ni pleurer, quand il le faut. Croiriez-vous meſdames, que j'ai vu moi-même hier au ſoir des gens qui écoutèrent d'un grand ſang froid toute la tragédie de Caton (†), & dont le cœur ne donna pas le moindre ſigne de vie, pas une larme, pas la moindre

(*) On n'a échangé le nom de *Shakespear* pour celui de *Voltaire*, & la critique d'*Othello* & du Roi *Léar* pour celle de *Zaïre* & de *la mort de Céſar*, que pour ſe mettre à la portée de ceux qui n'entendent pas l'*Anglois*.

(†) Le *Caton* de M. *Addiſon*. Il eſt traduit en proſe *Françoiſe* par M. *Boyer*, Auteur du *Dictionnaire François & Anglois*.

émotion, lorſque ce grand-homme ſe plongea l'épée dans le ſein ? & n'allez pas croire que ce fut par fermeté d'eſprit qu'ils ne pleuroient pas : je les en louerois, ſi cela étoit ; mais j'ai vu ces perſonnes même verſer des larmes à la repréſentation du Barnweld [*].

Pluſieurs dames à la fois. « Oh ſi ! cela ſe peut-il ſouffrir ? Pleurer un petit courtaut de boutique, un ſcélerat qui aſſaſſine ſon oncle, & cela à l'inſtigation d'une femme de mauvaiſe vie, & n'être pas touché à la vue de Caton même mourant pour ſa patrie ! »

Une vieille dame. » Il ne faut pas s'étonner de cela, meſdames ; car j'ai ouï Milady Knowall aſſurer poſitivement, que le Barnweld étoit une des meilleures pieces qu'on ait jamais écrit ; que la nature étoit toujours la même dans quelque condition qu'elle ſe trouve ; & qu'elle étoit autant touchée des afflictions d'une perſonne du commun que de celles d'un prince ou d'un roi. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que l'endroit où elle pleure le plus,

[*] Le *Barnweld* de M. *Lillo*, Piéce des plus touchantes. Il m'a été impoſſible de trouver rien de ſemblable à cette Piéce en *François*. Au reſte le ſujet en eſt aſſez expliqué par la critique même de nos Savantes.

eſt juſtement celui où Barnweld ayant attaqué & bleſſé ſon oncle, celui-ci implore le ciel en faveur de ſon aſſaſſin dans les tranſes de la mort. Et parce que ce miſérable fait alors quelque grimace, & ſemble connoître l'énormité de ſon crime, elle oſe plaindre un monſtre odieux que tous les gens de bien voudroient écraſer, & rendre mille fois plus malheureux qu'il n'eſt «.

Alors une dame qui avoit gardé le ſilence juſques-là, qui étoit intime amie de Milady Knowall, prit la parole & dit. Il faut que j'avoue que cette dame eſt un prodige d'affectation. Milady Truwit & elle s'imaginent que perſonne ne ſauroit les égaler. Elles ſe ſont mis dans la tête de donner un nom à l'auteur du Barnweld, quoique ſans contredit il y a encore une petite piece de ſa façon, qu'il appelle la *curioſité fatale*. [*] Pour moi je

[*] Autre Tragédie de *Lillo*, dont voici le ſujet. Un riche Marchand ayant donné à ſon fils le commandement d'un vaiſſeau chargé pour les *Indes*, tombe après ſon départ dans une pauvreté extrême. Son fils ne retournant pas au tems où il l'attendoit, & n'en recevant de nouvelles d'aucun côté, il s'abandonne à ſon déſeſpoir. Pendant qu'il penſe finir ſa miſere par une mort volontaire, ſon fils en s'en retournant eſt jetté par la tempête au rivage même de ſa Patrie. Il ſauve de ſon naufrage une caſſette de bijoux ſuffiſante à

ne sais comment on doit l'appeler, vous savez ce que c'est. Or elles vous vantent ce galimatias, comme si cela étoit digne de la plume de Shakespear. Assurément il faut que ce soit quelque grigou que ce monsieur l'auteur; car il n'y a rien de si bas, de si bourgeois que toutes ses pieces. Les détresses de ses personnages naissent toujours de la pauvreté; & ils sont toujours prêts à commettre pour de l'argent des actions monstrueuses, qu'il voudroit que nous crussions dignes de notre pitié.«

Elle n'auroit pas fini si-tôt ce beau raisonnement, si elle n'eût été interrompue par une

---

enrichir son Pere une autre fois. En arrivant il rencontre un domestique de son Pere, qui lui apprend l'état déplorable de sa famille. Là-dessus il forme le dessein de surprendre agréablement son Pere, sa Mere, sa Maîtresse, & toutes ses Connoissances en même-tems. Pour cela il se fait recommander auprès de son Pere, qui le méconnoît, & le reçoit dans sa maison comme un étranger. En entrant il remet sa cassette à sa Mere, qui, tentée par la vue du trésor qu'elle y trouve en l'ouvrant, & par la facilité de s'en emparer, autant que par la misere où elle se voit, séduit son mari, & lui persuade de tuer leur hôte pendant qu'il dort. L'arrivée du domestique à qui le fils avoit confié son dessein, découvre au Pere sa fatale terreur. Dans le transport de sa rage, il poignarde sa femme, & se perce du même poignard.

autre dame, qui assura la compagnie qu'elle avoit quelque chose de bien risible à leur raconter touchant les deux dames en question. » Je fus une fois, ajouta-t-elle, avec ces deux dames à la représentation de la Mérope de Voltaire. (*) C'est une de leurs pieces favorites, & elles donnent des louanges excessives à la I. Scene du IV. acte. J'observai tous leurs mouvemens bien plus que la piece, & vous allez juger de leur bon goût. Pendant tout le tems que Mérope reproche à Egiste d'avoir tué son fils, & qu'elle est sur le point de le percer, elles demeurerent immobiles, & les yeux fixés sur les acteurs avec une attention stupide, mais sans la moindre marque de douleur. Mais au moment que Mérope, après avoir reconnu son fils, courut l'embrasser, elles se mirent toutes deux à pleurer à l'envi, & de façon qu'on auroit dit qu'elles ne pouvoient retenir leurs larmes. Il faut qu'elles ayent l'esprit bien de travers. L'auteur leur a de grandes obligations vraiment, de pleurer lorsque son Héroïne a le plus de raison de se réjouir, en retrouvant un fils dans la

[*] Je ne sais pas si cette Piece a jamais été jouée. Mais j'ai mieux aimé faire rouler la critique de ma Savante sur cette Tragédie, que sur le D. *Sébastien* de *Dryden*, que peu de *François* connoissent.

perſonne qu'elle croyoit ſon plus grand ennemi ».

Ici toute l'aſſemblée fit un grand éclat de rire, & les mots de *ridicules* & d'*extravagantes* furent les ſeuls qu'on entendit pendant quelque tems. De-là on retomba ſur les auteurs, & cela avec tant de chaleur & d'empreſſement, qu'on entendoit rarement parler moins de trois perſonnes à la fois.

Avez-vous jamais ouï, mon cher lecteur, dans la baſſe-cour de quelque riche curé de la campagne, un tas de poules, de canards, d'oies & de dindons qui criaillent tous à la fois, lorſque Catau ou gros Jean leur porte à manger ? Il n'y a que cela qui puiſſe vous donner une idée approchante du bruit confus & des ſons diſcordans qui ſe faiſoient entendre dans ce cercle de critiques. Les noms d'Addiſon, d'Otway, de Congreve, de Shakeſpear, de Racine, de Voltaire, de Pope &c., y raiſonnoient par repriſes, ſans qu'on pût diſtinguer qui les prononçoit, ou s'ils étoient proférés avec approbation ou avec mépris. Les mots, *génie*, *petit génie*, *invention*, *poëſie*, *beaux traits*, *rime*, *galimatias*, *ſtile*, *diction*, *portraits*, *caracteres*, & mille autres expreſſions qui flottent ſur la ſurface de la critique, quoique mal appliquées, donnoient un air de diſcours au bruit que faiſoient ces critiques prétendus. Mais Simple ayant apperçu que la confuſion augmentoit, & que l'envie de

briller occupoit toutes les penſées des diſputes, il fit ſigne à Criton, avec qui il gagna tout doucement la porte & ſe retira. De retour au logis, il fut pendant quelque tems dans l'état d'un homme qui vient de ſe ſauver du naufrage. Quoique certain de ſe voir hors de danger, il eſt encore ſi étourdi des mugiſſemens des vagues & des vents, des juremens des matelots & des lamentations des paſſagers, qu'il ne forme d'abord que des penſées confuſes, & ne reprend que peu après toute ſa préſence d'eſprit. Auſſitôt que David fut revenu du trouble où il étoit, il dit à Criton : » Vous m'avez fait voir aujourd'hui quelque choſe de plus ſurprenant, que tout ce que j'avois vu auparavant. Je puis aiſément comprendre le but de ceux qui paſſent leur vie à jouer. Mais quel peut être le deſſein de ces derniers, & d'où vient cette ardeur & cet empreſſement qui n'aboutit à rien ? Que leur importe de ſavoir qui écrit le mieux ou le plus mal ? Peut-on même former des diſputes là-deſſus ? Cela eſt-il donc ſi difficile à juger dans un ouvrage ? Ne ſent-on pas s'il nous touche, ou non ? S'il nous touche, il eſt naturel ; & qu'y cherche-t-on davantage ? Il n'y a qu'une ſeule méthode de bien écrire, qui eſt de copier ſes caracteres d'après nature, & de remuer par-là les paſſions, enſorte que les détreſſes des bons excitent notre pitié, & que la beauté aimable de leurs actions nous

invite à les imiter, pendant que les vices des méchans produiſent notre indignation, & nous font fuir leur exemple. Ce n'eſt que par-là qu'un ouvrage d'eſprit peut être utile aux hommes. Tous les brillans ornemens que l'imagination peut y ajouter, ne ſervent qu'à divertir le lecteur. » Criton s'impatientoit d'entendre que David rapportoit tout au même point, & ne parloit que de morale, de vertu, & de bien public. Enfin, avec un rire qui marquoit plus de malignité que de joie. » Je me trompe fort dit-il, s'il y a une ſeule de ces Dames qui ſe mette en peine des auteurs qu'elles citent à tous propos, ou qui prenne même le moindre plaiſir à les lire. Tant s'en faut, que la plupart de ces critiques n'ont jamais lu les auteurs dont ils parlent : leur manie c'eſt de ſe figurer toute leur félicité placée dans le nom de bel-eſprit : tous leurs entretiens par conſéquent ne roulent que ſur ce qui peut leur procurer ce caractere, & ils ſont ennemis jurés de tous ceux qui ont acquis plus de réputation qu'eux de ce côté-là «.

Simple perdit patience à ces mots, & s'écria : » Où trouverai-je donc une perſonne qui mérite mon eſtime, ſi les hommes ſont ſi furieux les uns contre les autres, pour un vain avantage qui n'a de prix que ſelon l'uſage qu'on en fait, pendant qu'ils mépriſent ce qu'il ne tient qu'à eux d'acquérir, la ſatisfaction de n'agir que ſelon les régles de

l'honneur & de l'équité ? Cependant, je remarquai dans le cercle une jeune demoiſelle, qui marquoit aſſez par ſon ſilence le mépris qu'elle avoit pour cette ſorte d'entretien. La connoiſſez-vous, monſieur ? Tout ce que je puis vous en apprendre, dit Criton, c'eſt que c'eſt la fille d'une des dames que vous avez vues. Pour ce qui eſt de ſon ſilence, cela prouve ſeulement qu'elle n'eſt pas mariée; car ſelon les uſages du beau-monde, une fille qui ſait vivre ne doit jamais parler que pour répondre aux queſtions qu'on lui fait. Je n'en puis deviner la raiſon, à moins que ce ne ſoit un ſtratagême des parens, afin que, quelque parti qu'ils propoſent à leurs filles, elles ſoient obligées de l'accepter pour obtenir le privilege de parler. Au reſte, ſi vous n'êtes pas las de Critiques, je vous mènerai demain dans un endroit où l'on vous en donnera d'une autre eſpece. Car il y a trois claſſes de critiques. La premiere eſt de ceux que je viens de vous faire voir; de ces gens qui décident effrontément de tout ſans rien ſavoir, & qui ſeroient honteux d'emprunter la moindre choſe d'un autre. Comme ils ne peuvent engager notre attention par la ſolidité de leurs raiſonnemens, ils tâchent de ſe l'attirer par le ton de leur voix, & ils étourdiſſent ceux qu'ils ne ſauroient convaincre. La ſeconde claſſe eſt un degré au-deſſus de la premiere. Elle eſt compoſée de ces gens, qui s'imaginent qu'ils

doivent tout ſavoir. Cependant, comme ils ont un grain de jugement de plus que les premiers, ils s'apperçoivent bientôt qu'ils n'ont point d'opinions de leur crû : c'eſt pourquoi ils tâchent de ſe fourrer dans toutes les compagnies où il y a de véritables perſonnes d'eſprit, & d'y attraper tout ce qu'ils y entendent dire. Lorſqu'ils ont fait leur petite proviſion d'eſprit, ils s'en vont le débiter à tort & à travers dans toutes les compagnies. Par-là ils s'en font accroire auprès des ignorans, qui admirent bonnement leur ſavoir & leur diſcernement. Cependant ils s'acquittent ſi mal adroitement de cet office, qu'ils ne ſauroient en impoſer aux clairvoyans. L'eſprit emprunté ſied auſſi mal qu'un habit de friperie ; & qui n'a pas naturellement une maniere de penſer fine & délicate, fait une auſſi ſotte figure en répétant les belles penſées d'autrui, que M. Pourceaugnac avec ſon habit de cour. Je connois un certain bel-eſprit de cette trempe, qui aſſurément ſait par cœur la moitié de nos bons auteurs. Il en crache de longs paſſages à tout propos ſans jamais ſe méprendre, mais cela d'un air & d'un ton ſi *écolier*, ſi *perroquet*, j'oſe bien le dire, qu'il n'y a pas moyen de garder ſon ſérieux en l'écoutant. Il s'eſt collé à un ſavant, & il prend tant de peine à l'obliger, que ce dernier, qui eſt fort poli, ne ſait plus comment s'en débarraſſer. Je n'en dis pas davantage. Nous le verrons

demain dans l'endroit où je me propoſe de vous mener, je ſuis ſûr qu'il vous divertira. Vous n'avez qu'à parler d'auteurs, & auſſitôt il vous étalera ſon érudition. » David dit qu'il ſeroit bien aiſe de l'accompagner, & ſe retira.

## CHAPITRE III.

*Une heureuſe mémoire ſuffit pour faire bien des critiques.*

LE lendemain au ſoir ils ſe rendirent au Caffé de.... où ils trouverent trois gentilshommes, à qui Criton avoit donné rendez-vous. Comme les hommes n'obſervent pas tant de cérémonies que les femmes en s'introduiſant, la converſation ne languit pas long-tems, & chacun ſe mit à parler librement de ce qu'il jugea à propos. David ſe ſouvint de ſon rôle, il dit ſon ſentiment ſur quelques auteurs, & à l'inſtant le perſonnage dont Criton lui avoit parlé commença ainſi.

[*] Homére eſt ſans contredit le plus grand génie qui ait jamais écrit. Il paroît dans ſes ouvrages une fécondité d'imagination, & une ſi parfaite connoiſſance de la nature, & des plus ſecrets replis du cœur humain, que perſonne n'a jamais pu l'égaler, & peu oſent l'imiter. Virgile eſt certainement l'écrivain le plus correct de l'antiquité, mais auſſi faut-il avouer qu'il n'a pas l'heureuſe

[*] Preſque tout le diſcours ſuivant eſt copié mot à mot de quelques fameux Critiques Anglois.

invention d'Homére : il eſt trop long dan
ſa narration, & ſes caractères n'ont pas tan
de vivacité que ceux de ſon grand maître
Milton, qui imite les deux autres, ſurpaſſ
ce dernier ſelon moi, & n'atteint pas l
premier. Il eſt certain qu'il n'y a point d
poëme qui fourniſſe tant de ſujets d
plaiſir & d'admiration que ſon *paradis* perdu
Shakeſpear, dont le nom eſt immortel, eu
un eſprit créateur, une imagination qui pou
voit former de nouveaux êtres, & faire u
langage exprès pour eux. Ben-Johnſon étoi
le rival & le contemporain de Shakeſpear
Il y a un fond de bonne plaiſanterie dan
ſes pieces comiques, & de grandes beauté
dans les tragédies : mais on ne ſauroit nie
en même-tems que ce ne ſoit un écrivai
géné : ſon eſprit ne coule pas de ſource, l
plupart de ſes beaux paſſages dans Catilina
& dans Séjan ſont traduits des Grecs & de
Latins, & enfin, l'on ne peut ſans injuſtice
l'égaler à Shakeſpear. Au reſte, toute com
paraiſon entre ces deux auteurs eſt ridicule
& on peut leur appliquer ce que M. Addiſon
dit d'Homére & de Virgile. Il en eſt de l'I
liade, dit cet illuſtre auteur, *comme d'une
terre inhabitée, qui préſente à la vue du voya
geur mille ſcènes ſauvages ; une vaſte éten
due de déſerts ſablonneux ou de marais incul
tes, des forets affreuſes, des rochers eſcarpés,
& des précipices : l'*Eneïde *au contraire eſt
comme un jardin bien ordonné, dont l'art*

*a embelli toutes les parties, & où l'on ne ſauroit diſtinguer un ſeul coin de terre qui ne produiſe une belle fleur ou quelque plante délicieuſe.* Il en eſt de même de Shakeſpear & de Ben-Johnſon; & lorſqu'on aſſure que l'un ou l'autre écrit le mieux, c'eſt tout comme ſi l'on diſoit d'un déſert, que ce n'eſt pas un jardin régulier, ou des jardins de Marli; qu'ils n'ont pas cet air ſauvage qui ſaiſit & élève l'imagination, & qu'on ne trouve que dans les endroits formés par la main de la nature. On peut, à mon avis, dire la même choſe de Corneille & de Racine. Corneille eſt le Shakeſpear des François, & Racine leur Ben-Johnſon. Le génie de Corneille eſt comme un courſier fougueux qu'on peut à peine arrêter, pendant que Racine marche d'un pas égal & majeſtueux ſans jamais ſe détourner de ſon chemin. La douceur des vers de Waller eſt comme celle d'une fontaine, dont l'eau claire coulant paiſiblement parmi les fleurs excite notre plaiſir ſans interrompre le calme & la tranquillité de notre ame; au lieu que le génie de Dryden eſt comme une riviere rapide prête à franchir ſes bornes. On ne le voit qu'avec étonnement, & nous ſentons en le liſant entraîner notre imagination dans tous les labyrinthes du cœur humain. C'eſt dommage que Dryden ait été obligé d'écrire pour ſe maintenir; car qui pourroit croire, après avoir lu ſa Guiſcarde & Sigiſmonda,

qu'il ait pu être l'auteur de quelques ouvrages qui ſe débitent ſous ſon nom ! Le talent de Prior eſt de bien faire un conte. Couley a bien de l'eſprit, il fait boiter Pégaſe dans ſes vers inégaux & rabotteux. Ses *Pindariques* renferment de belles penſées, qu'on ne doit cependant vanter qu'avec beaucoup de précaution. Il n'appartient qu'à Pindare d'écrire de la ſorte, & lorſque je vois bien des auteurs qui s'efforcent de l'imiter, il me ſemble de voir un nain qui s'en va ſauter une montagne, ou paſſer un bras de mer d'une enjambée, parce qu'il l'a vu faire à un géant.

Ici l'haleine manqua à notre critique. Il ayoit débité toute ſa harangue avec une rapidité inconcevable, & comme s'il eût craint de perdre le fil de ſon diſcours, & de demeurer court au milieu de ſon rôle. Lorſqu'il eut achevé, ſes yeux roulant avec une viteſſe extraordinaire, ſembloient prêts à dévorer l'approbation ſur laquelle il comptoit, & qu'il croyoit mériter avec beaucoup de raiſon : il paroiſſoit enivré de ſon éloquence.

Les deux autres, qui étoient auſſi critiques de profeſſion, parurent frappés d'étonnement. Au travers de leur admiration on voyoit un mélange d'inquiétude, qui prouvoit clairement qu'ils étoient au déſeſpoir de n'avoir pas prononcé eux-mêmes tout le diſcours qu'ils venoient d'entendre. David étoit ſurpris de voir tant d'eſprit gâté,

en paſſant par un canal que la nature n'avoit pas fait à ce deſſein; & Criton ſe divertiſſoit à voir la ſotte figure que faiſoit notre critique, pendant qu'il ſe figuroit être l'objet de l'admiration d'un chacun. Ils ne reſterent pas long-tems au caffé, & ils paſſerent le reſte de la ſoirée à l'accoutumée, à faire des remarques ſur ceux qu'ils venoient de quitter. David dit qu'il ne voyoit pas grand mal dans cette nouvelle ſorte de vanité; que ſi un homme trouvoit de la ſatisfaction à ſe croire ſix pieds de haut, il y avoit de la cruauté à le priver de ce plaiſir, en le déſabuſant. » Que dites-vous là, répondit Criton en ſourjant? vous n'y penſez pas: il n'y a rien qui nous faſſe plus de tort à nous & à nos amis, que de nous croire ce que nous ne ſommes pas. A la vérité, ſi un petit homme vouloit ſimplement ſe croire grand ſans mettre ſa folie en pratique, il n'y auroit pas un grand inconvénient, mais ſi ce caprice le pouſſe ſans-ceſſe à s'éprouver pour attraper quelque choſe qui eſt au-deſſus de ſa portée, il eſt à craindre qu'il ne ſe la faſſe tomber ſur la tête à lui & à ſes voiſins. Mais ſi avec cela, il ſe fâche de ce qu'on ne le croit pas auſſi grand qu'il voudroit l'être, ſi ce que ſes amis peuvent lui dire là-deſſus le rend leur ennemi irréconciliable, alors ſa folie devient dangereuſe & nuiſible à la ſociété. Or je n'ai jamais connu d'homme qui ne haïſſe ceux qui ſemblent n'avoir

pas auſſi bonne opinion de lui qu'il croit l
mériter ; & comme il arrive rarement qu
d'autres nous regardent avec les mêmes yeu
que nous nous regardons, c'eſt de-là aſſuré
ment que vient en partie la rancune que le
hommes couvent les uns contre les autres.
un fou qui s'imagine d'être roi veut ſe cor
tenter d'une couronne de paille & d'un
couverture de laine pour manteau royal
les uns en riront, & d'autres en auron
pitié, ſelon le tour d'eſprit des ſpectateur
Mais s'il ſe formaliſe de ce qu'on ne lu
rend pas tous les hommages qu'il ſe croi
dûs, s'il s'aviſe de vouloir punir ſes ſujet
prétendus, en caſſant la tête à l'un, & le
bras à l'autre, alors il devient la peſte d
la ſociété, & l'on eſt obligé de l'enferme
pour aſſurer le repos public. Ces trois fou
que vous vîtes hier au ſoir, ont une hain
mortelle contre tous ceux qui oſent les en
tendre ſans ſe récrier, & ſans les admirer
& comme cela n'arrive pas ſouvent, il y
peu de perſonnes qu'ils ne haïſſent, & à qu
ils ne vouluſſent nuire s'ils le pouvoient
au-lieu que ſi chacun d'eux vouloit ſe con
tenter de ce que la nature l'a fait, ils pour
roient être ignorans à leur aiſe, & ſans êtr
incommodes à qui que ce ſoit. Bien plus
comme ils ne manquent pas d'argent, il ne
ſeroit pas impoſſible qu'ils ne fiſſent quelque
fois une bonne action. »

David, qui avoit toujours plus de hont

de perſiſter dans l'erreur que d'avouer qu'il y avoit été, dit à Criton qu'il ſe rendoit, & que ſes raiſons l'avoient convaincu.

## CHAPITRE IV.

### *Ce que c'eſt qu'un* Rien. SIMPLE *fait une nouvelle connoiſſance.*

LE lendemain, Criton propoſa à David de prendre quelque relâche, & de paſſer la journée à des riens. Simple lui demanda d'un air ſurpris ce qu'il vouloit dire par ſes riens. J'entends, dit Criton, quelques figures humaines, des ombres d'hommes, que je ne ſaurois appeler d'aucun nom, & deſquels on ne ſauroit donner qu'une deſcription négative. Cependant ſi vous voulez m'accompagner de caffé en caffé, & au parc de St. James, lieux qu'ils hantent ordinairement, je vous en ferai appercevoir un grand nombre. N'allez pas vous effrayer de ce que je vous dis là. Quoiqu'ils n'aient aucune bonne qualité, il eſt certain qu'ils n'en ont point d'offenſante. Rien de moins à craindre qu'eux. Ce ne ſont pas des eſprits, tant s'en faut, ils n'ont pas même la moindre marque d'eſprit; & comme ils n'ont point de paſſion, ils ſont rarement auſſi à craindre que de véritables hommes. Ils parlent

toujours ſans rien dire, ils ſont ſans ceſſe en mouvement ſans rien faire. La ſeule choſe qu'on puiſſe leur attribuer, c'eſt de la vanité ; encore ne le connoît-t-on qu'à leur démarche, ſemblable à celle du Pâon. Ils ſe quarrent, ils ſe panadent ; il ſemble par-là qu'ils penſent être quelque choſe, s'il eſt vrai qu'ils ſoient capables de penſer. Comme le Pâon, leur vanité n'a d'autre fondement que leur plumage, & ils ſont parés avec tout l'art imaginable. En un mot,

**De loin c'eſt quelque choſe, & de près ce n'eſt rien.**

» Allons, voici à peu près le tems de les voir, car c'eſt toujours autour de midi qu'ils ſortent ».

Ils employerent la plus grande partie du jour à roder avec ces *demi-êtres*. Comme Criton ſavoit tous leurs rendez-vous ordinaires, ils en trouvérent bientôt des eſſaims. Simple les trouva préciſément tels que ſon compagnon les lui avoit dépeints. En retournant au logis, il dit à Criton : Il y a long-tems que je n'ai paſſé une journée auſſi agréablement que celle-ci, il n'y a qu'à perdre à converſer avec des animaux malfaiſans ; mais cette nouvelle eſpece de créatures n'eſt rien moins que dangereuſe, & il faut aſſurément qu'elle ait été créée pour quelque ſage fin. Peut-être que comme les zéro dans l'arithmétique, ils ſont d'un grand uſage dans

le tout, quoique les foibles yeux des mortels n'en puiſſent pénétrer l'utilité. » Pauvres ſots, dit Criton avec un ris amer, & il ſouhaita en même tems le bon ſoir à David.

Le lendemain ils trouverent au caffé un jeune homme de la connoiſſance de Criton. Simple fut frappé de l'air de politeſſe de ce cavalier, & de ſa complaiſance envers tous ceux qui lui parloient. Il ſe ſentit d'abord un penchant pour une ſi aimable perſonne, & réſolut de paſſer la journée avec lui. Ils allerent donc tous trois dîner chez un traiteur, où Criton ne tarda pas à mettre ſur le tapis le caractere des perſonnes les plus connues de la ville, & cela devint enfin le ſujet principal de leur entretien. Damis [c'étoit le nom du cavalier] trouvoit quelque choſe de louable en tous ceux dont on parloit : il paſſoit légérement ſur leurs fautes, ne s'arrêtoit qu'à leurs bonnes qualités, & s'efforçoit de trouver de la raiſon à tout ce qui avoit l'apparence du mauvais. Dans ſes mains la prodigalité devenoit généroſité, l'avarice étoit prudence, & ainſi de tout le catalogue des vices & des vertus ; & lorſqu'il ſe voyait ſerrer de ſi près ſur les défauts des perſonnes en queſtion, qu'il ne ſavoit comment les juſtifier, il ſe contentoit de dire, qu'à la vérité elles n'étoient pas auſſi parfaites qu'il les auroit ſouhaitées, mais qu'elles ne laiſſoient pas d'avoir quelques bonnes qualités. Criton, de l'autre côté,

se jetoit sans pitié sur le caractere de tous ceux qu'on mettoit sur le tapis : il les chargeoit de défauts, se taisoit sur leurs avantages, imputoit tout à de mauvais motifs : il étaloit toutes leurs imperfections, & tiroit le voile sur tout ce qu'ils pouvoient avoir d'estimable. S'il condamnoit, c'étoit toujours d'un ton affirmatif ; & il ne sembloit douter, que lorsqu'il se voyoit forcé malgré lui à passer quelque bonne qualité au mortel infortuné qu'il étoit occupé à déchirer.

Pour se former une vive idée de cette scène, qu'on s'imagine un débat entre un peintre appliqué à achever un portrait, & un envieux qui s'efforce de barbouiller le tableau, à mesure que le premier s'étudie à l'embellir. Pour David, il est dans l'état d'une personne qui doit juger de cette piece, si souvent barbouillée & retouchée, qu'il est impossible de deviner l'original au travers de cela.

Ce contraste de Criton & de Damis, & la chaleur avec laquelle chacun d'eux louoit & blâmoit, auroit fourni bien de l'amusement aux amateurs du ridicule. Mais Simple regardoit les choses dans un point de vue tout différent. Il considéroit en lui-même par quels motifs ils pouvoient agir l'un & l'autre. Il ne pouvoit s'empêcher d'applaudir Damis en secret, mais il craignoit en même tems de donner trop facilement dans ses sentimens. Il avoit facilement été trompé dans la bonne opinion

qu'il avoit eue de pluſieurs perſonnes, & celles dont on parloit ne lui étoient pas connues. Tout cela l'engagea à ſuſpendre ſon jugement ſur Damis, & ſur ceux dont il vantoit ſi hautement le mérite. Il parla fort peu; mais dès qu'il fut de retour au logis, il ne put s'empêcher de demander à Criton, quelle raiſon il avoit de donner toujours le tour le moins favorable aux actions d'autrui. » Je hais la médiſance, repartit Criton, autant que perſonne au monde, & j'aime à reſpecter le mérite par-tout où je le trouve; mais je ne puis voir un fat qui en impoſe à tout le monde par une bonté apparente, & à qui l'on donne par-tout le nom de bon cœur, ſeulement parce que la nature n'a point mêlé dans la compoſition de ſes humeurs un peu de ce ſang noir qu'on appelle *mélancolie*; ce qui fait que pour ſuivre ſon penchant, il regarde tout du bon côté. Je ne dis pas, ajouta-t-il, que Damis ſoit malin; mais je ſuis ſûr qu'il ne ſent aucun des mouvemens d'un véritable bon cœur. Si le meilleur de ſes amis ſe trouvoit dans l'état du monde le plus déplorable, je ne dis pas qu'il lui refuſât du ſecours, mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il continueroit dans ſa bonne humeur accoutumée, & qu'il iroit ſon train ſans être touché le moins du monde des ſouffrances de ſon ami. Ce que je vous dis-là, c'eſt pour vous convaincre que je regarde les choſes dans le point de vue le

plus avantageux ; car je crois dans le fond que Damis n'eſt qu'un lâche hipocrite, qui n'affecte cette complaiſance que pour tromper continuellement les hommes. Il n'eſt pas ſot, peut avoir aſſez de pénétration pour ſavoir que le moyen le plus ſûr de rendre les gens ridicules, & d'aider le monde à découvrir leurs défauts, c'eſt de leur donner des louanges qu'ils ne méritent pas. Car pour cette amitié univerſelle qui embraſſe tous les hommes, je ne la trouve chez lui qu'en paroles, & je n'ai jamais ouï dire qu'il ait rien fait pour en donner des preuves. Quelle que ſoit la cauſe de ſa bonté apparente, dit David, ſi ſes actions ne ſont pas conformes à ſes paroles, je ne ſaurois avoir de l'eſtime pour Damis, quoique je ne puiſſe m'empêcher de prendre plaiſir à ſa converſation.

Ils continuerent à s'entretenir ainſi d'un ſujet à l'autre, juſqu'à ce que le diſcours tomba ſur la vengeance. » Je ne haïrois rien tant, dit David, qu'une perſonne d'un eſprit vindicatif : je ne comprends pas comment on peut garder de la rancune contre qui que ce ſoit, & pour moi, ſi j'étois ſûr qu'une perſonne eût deſſein de me nuire, ſans que je lui en euſſe donné aucun ſujet, ce que je pourrois faire ſeroit de l'éviter. Ma foi ! monſieur, dit Criton, je ne ſuis pas de votre ſentiment en cela, & je crois qu'il n'y a rien au monde de ſi doux que

la vengeance. Je voudrois poursuivre jusqu'aux portes de la mort une personne qui m'auroit offensé. Je sens bien qu'il me seroit impossible de lui pardonner, & je ne souhaiterois qu'il vécut que pour avoir le plaisir de le voir misérable. » Simple pensa tomber de son haut à ces paroles : de graces, monsieur, dit-il, considérez que la religion vous défend de penser de la sorte. » Je suis fâché, reprit Criton, que mes sentimens ne s'accordent pas en cela avec les préceptes du christianisme ; mais je ne saurois reformer mon humeur, je regarde le pardon des injures comme la plus grande des bassesses, & jamais je ne m'avilirai jusqu'à ce point-là. La-dessus ils se séparerent sans la moindre replique de la part de David.

## CHAPITRE III.

*Ingratitude monstrueuse des Pauvres envers les Riches.*

L'ENTRETIEN que David venoit d'avoir le troubla si fort, qu'il ne put presque fermer l'œil de toute la nuit. Il n'avoit jusques-là trouvé d'autre défaut dans Criton, que son penchant à la raillerie; & comme il tâchoit toujours de justifier ses amis, jusqu'à ce qu'il eut découvert en eux quelque chose de fort mauvais, il avoit imputé la mauvaise humeur de Criton à son amour pour la vertu, & à sa haine pour le vice. Mais le dernier discours qu'il lui avoit ouï tenir, l'avoit rempli d'horreur; il ne le regardoit plus que comme un esprit dépravé, dont les principes étoient exécrables. La-dessus il résolut de rompre tout commerce avec lui, & de s'en éloigner au plutôt. Il se leva de bon matin, & sortit sans prendre congé de Criton, pour se chercher un autre logement.

En chemin faisant il rencontra Damis, qui l'ayant abordé d'un air poli, l'emmena faire un tour de parc avec lui. Le discours tomba naturellement sur Criton, & Damis demanda à Simple, avec une espece de surprise, comment il pouvoit être si intime avec un homme qui ne cessoit de se mocquer de lui

& de le tourner en ridicule en son absence. David parut confus à ces paroles, & Damis l'ayant apperçu, continua à l'assurer que Criton tâchoit par-tout de le faire passer pour un fou, qui s'étoit entêté d'une idée chimérique, & du projet du monde le plus extravagant; en un mot, de courir après un véritable Ami. » Il en fait, ajouta Damis, mille plaisanteries, dit à tout le monde que vous êtes aussi Simple de fait que de nom. Tout difficile qu'il étoit d'exciter le ressentiment de David, il ne put cacher l'indignation qu'il sentoit d'entendre qu'on traitât de folie son projet favori. Un ami aimable & vertueux étoit pour lui ce que Dulcinée étoit pour Don Quichotte; & il étoit aussi choqué d'entendre qu'il étoit impossible de trouver un véritable ami, que l'avoit été le chevalier Errant, lorsque Sancho vint lui dire qu'il avoit trouvé sa princesse à vanner dans une grange. » Y a-t-il un homme sur la terre, s'écria-t-il, qui se sente assez méchant pour juger lui-même qu'il n'y a point de vertu réelle dans le monde? Quoiqu'à dire vrai, je ne devrois m'étonner de rien dans un homme qui regarde le pardon des injures comme une lâcheté, & qui se pique d'être inexorable. » Damis sourit, & dit à David, que s'il vouloit se donner la peine de l'écouter, il lui dépeindroit le véritable caractere de Criton. » Car je vois bien, ajouta-t-il, par ce que vous venez de me dire, que vous

ne le connoiſſez pas à fond. C'eſt un eſprit bizarre, dont on ne démêle pas aiſément les reſſorts, à moins que de l'avoir pratiqué long-tems. Pour ce qui eſt de moi, je ſais bien que je ne l'aurois jamais connu, ſi je n'euſſe été inſtruit de ce qu'il eſt, par une perſonne qui a été long-tems ſon intime ami, & qui eſt au fait de toute l'hiſtoire de ſa vie.

La malignité de Criton ne va pas plus loin que ſa langue. Il n'y a rien qu'il ne fît pour rendre ſervice à ces perſonnes mêmes qu'il prend tant de plaiſir à déchirer. On l'a ſouvent vu obliger de la maniere du monde la plus ſenſible des perſonnes dont il faiſoit en même-tems les railleries les plus piquantes. Il eſt très libéral envers ſes amis des noms de *ſot* & de *coquin* en leur abſence; & lorſqu'ils ſont préſens il a un ſi grand fond d'épithètes & de métaphores pour leur faire comprendre qu'ils méritent ces noms, qu'il ſe fait tous les jours de nouveaux ennemis. Il n'y a que lui qui ne s'en doute pas, car il oublie auſſitôt ce qu'il a dit; il ne ſe ſent point de mauvaiſe volonté, & voilà qui eſt fait, il n'y penſe plus. Mais ceux qui apprennent qu'il les a déchirés ouvertement lorſqu'ils ſont abſens, ou qui démêlent les inſultes à mots couverts qu'il leur fait à leur barbe, lui gardent une haine envénimée, & ne lui pardonnent de leur vie. J'ai été témoin d'un ſervice important qu'il rendit à une perſonne, qui ne nous eut pas plutôt quittés,

que Criton ſe mit à en dire tout le mal qu'il auroit dit du plus grand de ſes ennemis. Je ne vois pas le motif qui le fait agir de la ſorte : ſi c'eſt qu'il ait ſimplement envie de briller & de déployer ſon eſprit ſatirique, ou ſi ſon naturel ſombre & bilieux le porte à la médiſance, c'eſt ce que je n'oſerois décider : mais pour ce qui eſt d'être vindicatif, je puis vous aſſurer qu'il eſt tout le contraire, & je l'ai vu rendre de très bons offices à des gens qui l'avoient ſenſiblement offenſé. Mais il eſt fait ainſi, & tel eſt ſon amour pour la médiſance, que lorſqu'on ne met perſonne ſur le tapis pour lui fournir l'occaſion d'exercer ſon talent principal, il tourne ſa ſatire contre lui-même, & il ſe dépeint cent fois plus mauvais qu'il n'eſt en effet. Il avance quelquefois des principes qui pourroient le faire paſſer pour le plus méchant des hommes, & un moment après il fait tout le contraire de ce qu'il prêche. Si on le mettoit tout ſeul dans une iſle inhabitée, je crois poſitivement qu'il iroit compter ſes défauts aux arbres & aux rochers. Auſſi mourroit-il de chagrin & de bile, s'il ne ſe ſoulageoit un peu par-là. En un mot, c'eſt un frénétique qui ne trouvant rien à tailler en pieces à ſa portée, tourne enfin ſes armes contre lui-même.

Simple ne ſentoit déjà plus de reſſentiment contre Criton, car ſa colére ne le tenoit jamais qu'un inſtant. Il fut bien aiſe d'appren-

dre par la description de Damis, que Criton n'étoit pas si noir qu'il l'avoit soupçonné. D'un autre côté il étoit ravi de penser, que ceux dont Criton lui avoit donné les caractéres, n'étoient pas si mauvais qu'on avoit voulu les lui représenter. Il résolut cependant de le quitter : il n'y avoit rien de si désagréable pour lui que d'entendre des invectives continuelles : d'ailleurs il aimoit si fort la compagnie de Damis, qu'il ne put résister aux instances qu'il lui fit de loger dans la même maison où il étoit.

Le lendemain Damis s'offrit de mener Simple chez Milédy..... qui ne faisoit que d'arriver de France, & chez qui, disoit-il, il y avoit fort bonne compagnie. Simple ne demandoit pas mieux, & il y accompagna avec plaisir. Ils n'y trouverent que trois Dames, qui paroissoient fort familieres dans la maison, outre la dame du logis, & une jeune Demoiselle nommée Cinthie qui demeuroit avec elle. Simple, dont le cœur tendre recevoit d'abord de l'impression de la moindre apparence de douleur qu'il entrevoyoit dans les autres, remarqua bientôt sur le visage de cette fille une mélancolie sombre qui lui fit de la peine.

Peu après qu'ils furent entrés, Milédy envoya Cinthie chercher quelque bagatelle, en lui disant d'un air moqueur : « vos grandes espérances ne vous ont pas tout-à-fait tourné la tête, mademoiselle, & j'espere que vous

vous ſouviendrez encore du chemin de ma chambre ». Cinthie lui jetta un regard qui exprimoit ſon indignation, & la honte de ſe voir traiter de la ſorte, mais où il entroit en même-tems un air de douceur, qui diſoit qu'elle étoit fâchée d'avoir tant de raiſon de mépriſer une perſonne qu'elle auroit voulu aimer.

Dès qu'elle fut ſortie, Milédy déclara ouvertement que Cinthie étoit un monſtre d'ingratitude; qu'elle l'avoit priſe chez elle par pitié, & qu'elle l'avoit traitée avec autant d'égards que ſi elle eût été ſa parente. « Et à préſent, ajouta-t-elle, pour tout retour de mes bontés, elle tâche de ſéduire mon neveu, qui eſt un jeune morveux de dix-ſept ans, & de l'engager à l'épouſer ». David, qui déteſtoit l'ingratitude, commençoit à être du parti de Milédy: cependant il réfléchiſſoit que ce n'étoit pas par des inſultes qu'on devoit montrer ſon reſſentiment; & ſi Cinthie avoit le cœur ſi bas que de trahir ainſi ſa bienfaitrice, il valoit mieux l'abandonner, que de la garder pour la tourmenter.

Les autres dames alléguerent pluſieurs exemples de l'ingratitude de ces petites ames, que la fortune oblige à vivre dans la dépendance; ajoutant qu'elles avoient eu tant de preuves du mauvais cœur des hommes, qu'elles étoient preſque tentées de jurer qu'elles ne feroient jamais rien en faveur

de qui que ce fût ; non ſans faire entendre en même tems la violence qu'elles feroient par-là à leurs inclinations, qui étoient naturellement bienfaiſantes.

L'une de ces dames donna, entr'autres, l'exemple ſuivant de l'ingratitude des pauvres envers les riches. « J'avois dernièrement chez moi, dit-elle, une petite fille, que j'avois élevée dès ſon enfance. Il eſt vrai qu'elle étoit fille d'un homme de condition, qui m'avoit rendu bien des petits ſervices : c'eſt pourquoi je la pris par pure charité, & dieu ſait ce qu'elle ſeroit devenue ſans cela. Dès qu'elle fut aſſez âgée pour pouvoir m'être utile, je ne lui commandai autre choſe que de prendre ſoin de ma maiſon, d'habiller mes enfans, d'avoir l'œil ſur mes domeſtiques, & de ſe tenir prête à me ſuivre lorſque je l'appellerois, & mille autres bagatelles de cette nature. Croiriez-vous bien, meſdames, qu'elle ne trouva pas cela de ſon goût ? Cette impertinente oſa bien m'en faire la mine. Cependant je ne la mis jamais ſur le pié de domeſtique, je ne lui payois point de gages, & je ne la regardois en tout que comme une amie. Je me laſſai bientôt d'elle ; car je ne pouvois ſouffrir de voir ſans ceſſe autour de moi ce viſage triſte, qui ne faiſoit que bouder & pleurer du matin au ſoir. Je n'oſois preſque pas lui parler ; & lorſque je le faiſois, c'étoit toujours avec toute la douceur poſſible. Je me contentois

de lui repréſenter ſa miſérable ſituation, qu'il lui convenoit mal de vouloir ſe mettre de pair avec ceux qui la maintenoient; que ſon pere ne lui avoit rien laiſſé, qu'elle étoit ſans reſſource, & qu'elle me devoit tout ce qu'elle avoit dans ce monde, voilà tout. Cependant je puis vous aſſurer que je ne lui parlois jamais de la ſorte, qu'elle n'en eût les larmes aux yeux une ſemaine après».

Tout le reſte de la compagnie, excepté David, ſe joignit à la dame qui venoit de parler, & ſe recria ſur l'ingratitude de cette pauvre fille. Pour David, il ne put s'empêcher de dire, qu'il lui ſembloit qu'il y avoit un peu de cruauté à reprocher à un infortuné les ſervices qu'on lui avoit rendus. Là-deſſus les quatre dames ſe mirent à raiſonner ſur l'ingratitude & les obligations, & il y eut à ce ſujet un long diſcours, dont je ne ſaurois me rappeler un ſeul mot.

Dès que Simple & Damis ſe furent retirés, le premier dit à celui-ci qu'il lui tardoit de connoître mieux Cinthie; qu'il avoit remarqué je ne ſais quoi de ſi doux & de ſi noble ſur le viſage de cette demoiſelle, qu'il ſe ſentoit porté à croire que Milédy... ne lui avoit pas rendu juſtice. J'ai remarqué, ajouta-t-il, par le diſcours de milédy, qu'elle devoit aller hors de ville demain matin, & qu'elle laiſſeroit Cinthie au logis; je vous ſerai obligé de me faire parler à

cette demoiſelle, ſi cela ſe peut. Damis, qui qui étoit tout complaiſance, le lui promit à l'inſtant, & le lendemain il l'introduiſit auprès de Cinthie, où il le laiſſa pour aller dans pluſieurs endroits où il avoit promis de ſe rendre, ce matin-là. Cela donna à Simple l'occaſion qu'il ſouhaitoit de ſe trouver ſeul avec Cinthie, & dont il ne tarda guéres à profiter. Après quelques complimens pour la préparer à ce qu'il alloit dire, il lui parla ainſi : « Il m'a été aiſé d'appercevoir à votre air, Mademoiſelle, que vous aviez du chagrin. Je me ſuis flatté qu'il ſeroit peut-être en mon pouvoir de vous rendre ſervice, & je ſuis venu vous prier de m'en apprendre les moyens. Au reſte je ſerois au déſeſpoir que vous me refuſaſſiez ce plaiſir ; car c'en eſt un pour moi, mademoiſelle, de partager les peines des infortunés, & le plus grand même que je puiſſe ſentir de ma vie ». Cinthie lui répondit d'abord qu'elle n'oſoit plus accepter des faveurs ; que celles qu'elle avoit reçues lui avoient couté tant de chagrin, qu'elle auroit voulu paſſer par toutes les peines de la pauvreté, plutôt que de ſouffrir ce qu'elle avoit ſouffert pour vivre dans l'abondance aux dépens d'un autre. Mais enfin, l'innocence qui étoit peinte dans les regards de David, & la ſincérité viſible de ſes diſcours, la déterminèrent à lui apprendre le ſujet de ſa triſteſſe.

## CHAPITRE VI.

*C'eſt ſouvent un malheur que d'avoir de l'eſprit & des ſentimens.*

JE ne ſaurois dire (c'eſt Cinthie qui parle) que j'aie jamais été heureuſe. Pendant mon enfance même, mon pere & ma mere, ſans me vouloir aucun mal, ne faiſoient que me tourmenter. J'aimois la lecture, & je ne deſirois rien tant que de m'inſtruire : mais lorſque je m'aviſois de faire des queſtions ſur la moindre choſe, toute la réponſe qu'on me faiſoit, c'étoit qu'une fille de mon âge ne devoit pas ſavoir ces choſes-là. Si je prenois un livre qui fût tant ſoit peu au-deſſus d'un roman frivole, où des contes de ma mere l'Oye, on me l'arrachoit des mains. « Mademoiſelle, diſoit-on, ne doit pas ſe remplir la tête de tant de choſes, cela lui gâteroit l'eſprit. Elle feroit mieux de s'appliquer à ſon ouvrage, qu'à ce qui n'eſt bon que pour les hommes. A quoi ſert tout ce fatras de livres ? on n'y trouve point de mari ». C'eſt ainſi que je fus condamnée à paſſer ma jeuneſſe (tems où l'imagination a le plus de feu, & où l'on eſt le plus ſenſible au plaiſir) ſans qu'on me permît aucun amuſement qui fût de mon goût. Je m'occupois uniquement de ce que mes pa-

rens croyoient contribuer le plus à mon éducation, aux exercices ordinaires des filles, qu'on peut apprendre en un an ou deux auſſi bien qu'en quarante, avec une capacité d'un degré au-deſſus de la bête. Ce qui me piquoit le plus, c'étoit de voir qu'on en agiſſoit d'une toute autre façon avec mon frere, qui haïſſoit l'étude, & qui ne pouvoit ſouffrir la vue d'un livre. On le careſſoit & on le fouettoit tour à tour pour le faire étudier, pendant qu'on m'en empêchoit, moi qui le ſouhaitois avec toute l'ardeur imaginable. Toute enfant que j'étois, & ſans expérience, je ne laiſſois pas de m'appercevoir de l'erreur de cette conduite, & qu'il étoit impoſſible de m'ôter l'attachement que j'avois pour l'étude, auſſi-bien que d'en donner à mon frere.

J'avois deux ſœurs, dont les manieres me choquoient bien plus que celles de mon pere & de ma mere. Comme j'étois plus ſouvent avec elles, j'en ſouffrois davantage. Je les aurois aimées tendrement, ſi elles en euſſent agi avec moi de façon qu'il m'eût été poſſible de les ſupporter. On ne ſauroit dire qu'elles fuſſent des plus petits génies. Elles avoient toutes deux quelque teinture d'eſprit & de bon-ſens, & c'eſt à cela même qu'elles devoient tous leurs défauts. L'amour-propre leur faiſoit prendre ce petit rayon de lumiere pour le ſoleil en ſon midi, & en s'efforçant d'attraper ce qui étoit au-delà de

leur portée, elles perdoient l'uſage du peu de jugement qu'elles avoient en effet. Elles prirent une haine envenimée contre moi, parce que la plupart de nos connoiſſances me donnoient plus d'eſprit qu'à elles, & qu'on m'écoutoit ordinairement avec plus d'attention. Je ne dis pas cela par vanité; j'ai été tant perſécutée & tourmentée au ſujet de l'eſprit, qu'il ſeroit à ſouhaiter pour moi qu'il n'y eût jamais eu rien de ſemblable parmi les hommes. A moins qu'une femme n'ait le rare bonheur de n'avoir autour d'elle que des gens inſenſibles à l'envie, l'eſprit lui eſt bien ſouvent à charge. Perſonne n'a ſi bien repréſenté le ſort des gens d'eſprit que M. Pope dans ſon eſſai ſur la critique. Ces vers ſont ſi bien à mon ſujet, que je ne puis m'empêcher de vous les répéter.

Ceſſe de me flater, ô dangereux eſprit!
Hélas! tu ne vaux pas l'envie qui te ſuit!
Tendre fleur, au printems de nos ans admirée,
Que ton éclat frivole eſt de peu de durée!
Trompée d'un beau jour à l'appas ſéduiſant
Tu te preſſes de naître, & tu meurs en naiſſant.
Qu'eſt-ce donc que l'eſprit? Un ornement fragile?
Agréable au Public, à ſon Maître inutile:
Plus il eſt recherché, plus il coûte d'ennui;
Plus il tâche à donner, plus on attend de lui.
On le perd aiſément, avec peine on le trouve.
Quelqu'un s'en plaint toujours, quelquefois on l'approuve.
Enfin le ſot le craint, le ſcélérat lui nuit,
Le vice le déteſte, & la vertu le fuit.

Jamais je n'ouvrois la bouche qu'on ne m'appelât le bel-esprit : si je me taisois, c'étoit par mépris : je ne voulois pas m'abaisser, disoient mes sœurs, à converser avec des personnes comme elles. Ainsi, quoique je fisse, j'étois sûre de les désobliger ; & à dire vrai, cela ne pouvoit être autrement, puisque leur déplaisir venoit d'une cause qu'il m'étoit impossible d'éloigner. Je me serois bien accommodée de leur conversation, si elles eussent voulu se contenter d'être ce que la nature les avoit faites. De la douceur avec un certain desir de plaire, voilà tout ce qu'on peut souhaiter dans la conversation ; &, à mon avis, quand on n'offense personne, on n'est pas loin de se rendre agréable. Mais mes sœurs prenoient un chemin tout différent. Je ne proférois pas une parole qu'elles ne l'entendissent de travers, & qu'elles ne l'interprétassent à mon desavantage. Il me souvient que je dis une fois que je voulois suivre mes inclinations tandis qu'elles étoient innocentes, & que je n'en appréhendois point de mauvaises suites. Ma sœur aînée me fit là-dessus une réponse si ridicule, que je ne puis m'empêcher de vous la rapporter « Ah ! vous êtes donc d'humeur à suivre vos inclinations, mademoiselle ? vous croyez donc que c'est une marque d'esprit, que de donner dans le libertinage ? » & ce mot de libertinage elles me le faisoient à tous momens sonner aux oreilles, parce qu'elles

qu'elles m'avoient ouï exprimer une averſion particuliere pour toutes les femmes qui donnoient raiſon de les en ſoupçonner. Auſſi leur plus grand plaiſir étoit-il de m'inſulter. S'il m'échappoit une parole ou une expreſſion qui parut donner la moindre priſe à leurs froides railleries, elles étoient au comble de leur joie. Si j'ouvrois un livre qu'elles ne pouvoient pas entendre, auſſitôt elles prenoient un air modeſte, en diſant qu'elles ne ſe piquoient pas de ſavoir ce qui n'étoit propre qu'aux Gens-de-Lettres. Cela eſt divertiſſant de voir l'adreſſe avec laquelle certaines gens tâchent de ſe cacher leur peu de capacité. Quiconque a du diſcernement peut certainement entendre, à l'exception de quelques termes d'art, tout ce qui eſt écrit dans ſa langue, quoiqu'il ignore entièrement toutes les autres. J'ai connu un homme d'un âge fort avancé, qui ſe doutant du peu de cas qu'on faiſoit dans le monde de ſon eſprit, ne faiſoit que rêver comment il pourroit prouver qu'il n'étoit pas ſot faute de capacité. Il lui vint enfin dans la tête, que le peu de ſoin que ſon pere avoit pris de ſon éducation, pouvoit bien être la cauſe de ſon peu de jugement; &, après bien des réflexions, il s'arrêta à cette raiſon, & ne douta plus qu'il n'eût eu autant d'eſprit qu'un autre ſi on lui eût fait apprendre le Grec & le Latin; comme s'il y avoit dans les langues un charme ſecret,

qui pût éloigner la ſtupidité & la bêtiſe de ceux qui les entendent. Mais revenons à mon hiſtoire.

Si ma vivacité & ma jeuneſſe me faiſoient commettre la moindre inadvertance, que le jugement plus mûr de mes ſœurs (car la plus jeune des deux avoit cinq ans plus que moi) leur faiſoit regarder comme une indiſcrétion, auſſitôt *elles rendoient graces au ciel de ce qu'elles avoient du bonſens au moins : ſi elles n'avoient pas tant d'eſprit, elles ſavoient ſe conduire dans la vie, & c'étoit-là le principal, au-lieu que ces beaux eſprits étoient toujours des étourdis.* C'eſt une opinion reçue de bien des gens, que ceux qui ont beaucoup d'eſprit ont d'ordinaire peu de jugement ; & c'eſt, à mon avis, la vanité des hommes qui a donné lieu à cette erreur. Chacun voudroit avoir de l'eſprit, & lorſqu'on trouve la choſe impoſſible, on voudroit paroître mépriſer ce qu'on ne ſauroit atteindre ; & peut-être même ſe flatte-t-on au point de ſe perſuader qu'on le mépriſe en effet. Le diſcernement des hommes eſt ſouvent ſi fort la dupe de leur vanité, qu'ils oſent s'applaudir de ces défauts mêmes, dont ils rougiroient ſi leur amour-propre leur permettoit pendant un inſtant de voir les choſes telles qu'elles ſont. Ils enchériſſent ſur le geai de la fable, qui, content de ſe pavaner ſous le plumage d'un paon, ne cherchoit qu'à en

imposer aux autres : ils font tant d'efforts pour aveugler les autres, qu'enfin ils s'aveuglent eux-mêmes ; & quoique naturellement gens, ils se croient paons à l'aide de leur vanité. Si l'esprit consiste, comme dit Locke, à assembler proprement les idées & le jugement, à savoir les séparer, il me semble assez clair que celui qui les sait ranger ensemble avec ordre, saura les séparer de même. Un exemple tiré des méchaniques, éclaircira ma pensée sur ce sujet. Qu'un ouvrier ingénieux mette ensemble toutes les pieces d'une horloge, ou de telle machine qu'il vous plaira, j'ose assurer que personne ne saura mieux que lui la véritable méthode de la faire. Un ignorant pourra peut-être en détacher les pieces, au hasard de les rompre, mais il n'appartient qu'à celui qui les a jointes, de les séparer avec ordre, & de les ranger à leur propre place. Cependant, comme une imagination vive, jointe à des passions violentes, peut entraîner dans des erreurs le jugement le plus sain, lorsqu'une personne qui passe pour avoir de l'esprit a le malheur de tomber dans quelque faute, tous les envieux (& je crains fort qu'ils ne composent la plus grande partie du genre humain) se soulevent contre eux, & c'est à qui leur ôtera le plus de leur réputation.

David, qui n'avoit jamais senti les traits de l'envie, comprenoit aisément qu'on

pouvoit avoir de l'esprit & du jugement tout ensemble, quoiqu'il ne pût comprendre la conduite des hommes à l'égard de ceux qui possédoient ces qualités. Cependant il prenoit trop de plaisir au discours de Cinthie pour l'interrompre. Elle continua ainsi » :

Nous avions chez nous une petite cousine, dont le caractère étoit assez singulier. Quoiqu'on ne puisse dire qu'elle eût de l'esprit, elle en avoit cependant une des plus fortes marques. C'est qu'elle connoissoit si bien son foible, qu'elle osoit à peine parler, de peur de se rendre ridicule. Cette pauvre enfant auroit été sans moi une parfaite hébétée. C'est la seule personne que j'ai jamais pu me résoudre à flatter. J'approuvois tout ce qu'elle disoit, & ne manquois jamais de lui demander son sentiment lorsque je pouvois le faire sans qu'il parût que je vouluſſe me moquer d'elle. Cela donnoit un plaisir sensible à mes sœurs, qui s'imaginoient qu'à tout le moins en cette occasion elles pouvoient prouver mon mauvais discernement & leur supériorité. Elles s'étoient fait un jouet de cette pauvre fille, & ne cessoient de la tourmenter par mille tours grossiers, & par des railleries piquantes qu'elles appeloient des badinages.

« Comment peut-on être si cruel, dit David, que de charger de mépris, & d'insulter une personne qui n'est déjà que trop

à plaindre par ſes défauts naturels, & cela ſans en avoir reçu la moindre offenſe ? » Bien plus, monſieur, reprit Cinthie, c'eſt que ces traitemens inhumains tombent preſque toujours ſur les plus modeſtes & les innocens; & lorſque ces railleurs ont injuſtement couvert de honte & de confuſion une pauvre créature, c'eſt alors qu'ils triomphent, & qu'ils s'applaudiſſent de la force de leur eſprit. Avoir de l'eſprit ſans impiété, ſans malice, & ſans dire des ſaletés, c'eſt à quoi peu de gens ſavent atteindre parmi le grand nombre de ceux qui viſent au bel-eſprit. Au reſte j'ai toujours remarqué, que lorſqu'il y a dans quelque famille une perſonne remarquable parmi les autres par ſa ſimplicité, ceux qui viennent immédiatement après elle ſont toujours les plus portés à la mépriſer. Ils ſont auſſi aiſes de trouver quelqu'un au deſſous d'eux dont ils puiſſent triompher, qu'ils ſont fâchés d'en voir d'autres qui les ſurpaſſent. C'eſt ainſi que les poltrons battent & maltraitent ceux qu'ils connoiſſent plus timides qu'eux, pendant qu'ils tâchent de diminuer la réputation des véritables braves; & c'eſt ainſi que mes ſœurs ſe jouoient de ma couſine, comme d'une imbécille, pendant qu'elles croyoient me railler en m'appelant le bel-eſprit. Elles ne ſavoient pas que ce nom, lorſqu'on s'en ſert par mépris, leur convenoit bien plus qu'à moi, & qu'on l'applique dans ce

reprit mon pere, vous le verrez assez tôt; mais il suffit que je croie le parti avantageux pour vous, pour obéir sans replique. Vous savez que votre mere m'a toujours obéi, & je veux être le maître chez moi «. Je vous avoue que j'eus de la peine à garder mon sérieux : le respect que j'avois pour mon pere me retint, & je changeai de discours au plutôt. Mes sœurs se mirent toutes deux à rire. » Oh vraiment, s'écria l'aînée, nous allons avoir bien du plaisir ! Cinthie se marie, ce sera une charmante mere de famille. Oui vraiment, dit la seconde, & son mari n'aura pas peu de satisfaction lorsqu'à l'heure de midi il trouvera que madame aura oublié de songer à son dîner, & qu'elle se sera amusée à lire toute la matinée, ce qui arrivera assez souvent, j'en suis sûre «. J'étois si accoutumée à leurs sottises qu'elles ne me touchoient plus, & je me donnois rarement la peine de leur répondre.

Le lendemain mon pere amena dîner avec lui un gentilhomme de campagne, que je ne connoissois pas même de vue. C'étoit un homme qui n'avoit rien qui pût le faire remarquer, aussi ne fis-je pas grande attention à sa personne. Il n'étoit ni beau ni laid, ni grand, ni petit, ni jeune, ni vieux. Il est vrai qu'on voyoit je ne sais quoi de rustique dans tout son air. Ses discours n'avoient rien d'engageant, ni dans l'enjoué, ni dans le sérieux; & cependant il n'étoit ni sot,

discernement qu'elles m'ayent jamais donnée, ce fut de paroître plus irritées que de coutume, de l'amitié que me temoignoit cette jeune demoiselle dont je viens de parler : car puisqu'elles ne pouvoient s'empêcher de me porter envie, il y avoit plus de bon sens à m'envier la connoissance d'une personne véritablement estimable, que celle d'un nombre de gens avec qui je n'avois d'autre plaisir que celui de voir que je leur en faisois.

Je perdis ma mere à l'âge de dix-sept ans. Après sa mort je me vis plus en liberté d'entretenir mon amie. Mon pere ne s'embarrassoit pas beaucoup de ce que je faisois. S'il ne s'étoit pas opposé à ma mere dans sa méthode de m'élever, ce n'est pas qu'il eût un attachement extraordinaire pour elle ; mais c'est que ma mere étoit une de ces femmes, qui, dès qu'elles se sont mis quelque chose en tête, n'en démordent jamais jusqu'à ce qu'elles en soient venues à bout. Comme mon pere haïssoit naturellement le bruit, il aimoit mieux consentir à tout ce qu'on vouloit de lui, que d'être obéi aux dépens de sa tranquillité.

Un jour mon pere me dit à dîner, que si j'étois sage je serois bientôt mariée. Je me mis à rire, & je répondis que j'espérois qu'on me feroit voir mon mari au moins une heure avant la cérémonie. » Oui, oui,

n'avoient qu'à tomber d'accord, que j'y conſentois de bon cœur, & que je ne m'entremettois jamais dans les affaires de mon pere. Je continuai longtems ſur le même ton, juſqu'à ce qu'il fût au bout de ſon rolet & ne ſût plus que dire. Cependant il reprit contenance peu après, car il avoit toute l'aſſurance d'un homme riche, & qui penſe faire honneur à une femme ſur qui il daigne jetter les yeux: » Il faut bien, mademoiſelle, dit-il enfin, que vous vous entremettiez dans cette affaire, puiſqu'elle vous concerne plus que perſonne. En un mot, mademoiſelle, je vous ai vu deux ou trois fois quoiqu'à votre inſçu, je vous trouve à mon goût: On m'a dit que vous avez été bien élevée; je crois qu'il eſt tems de me procurer un héritier, & j'ai deſſein enfin de vous faire mon épouſe ſi vous y conſentez, quoique votre pere m'ait dit qu'il ne peut vous donner plus de deux mille pieces en mariage. Je ne ſuis pas un de ſes amans tranſis, qui vont faire les langoureux, & filer le parfait amour auprès d'une fille: je laiſſe cela aux cadets de famille, que mon bien parle pour moi. Je ne vous demande autre choſe, ſinon que vous veniez demeurer avec moi à ma campagne, & que vous y preniez ſoin de ma famille. Je vous avertis d'avance que je veux voir tout en bon ordre. J'aime la bonne chere, & ſur-tout j'ai été accoutumé dès ma jeuneſſe à avoir toutes mes volontés. Si cela

vous accommode, je ne manquerai pas d'amitié pour vous ; de mon côté, je prendrai soin de faire venir l'eau au moulin, & je vous pourvoirai vous & vos enfans d'une façon dont vous aurez lieu d'être contente. » Je lui fis une profonde révérence, & le remerciai de l'honneur qu'il vouloit me faire ; & en même tems je lui dis que je ne me sentois pas l'ambition de devenir sa premiere servante, quelque peine que j'eusse à défendre mon cœur contre une déclaration aussi galante que la sienne. Je lui demandai ensuite à combien d'emplois il me destinoit pour me rendre digne des grands avantages qu'il venoit de m'offrir ; de la grace d'être logée & nourrie chez lui, sur-tout de ce qu'il vouloit bien m'assujettir à toutes ses humeurs, apparemment de peur que je ne m'écartasse de mon devoir, en me conduisant par des conseils moins sages que les siens : que j'espérois cependant qu'il auroit la bonté de me donner des gages, afin que je pusse avoir quelque argent pour me divertir de tems en tems avec les autres domestiques. En un mot, je me laissai aller à toutes les plaisanteries que ma vivacité put me suggérer, & je m'en repens bien à l'heure qu'il est. Mes railleries le démonterent : il me quitta brusquement, en disant qu'il informeroit mon pere de l'accueil que je lui avois fait, & que je me mordrois un jour les doigts d'avoir refusé un homme comme lui.

Je ne pus m'empêcher de réfléchir à la folie de ces filles qui ſe proſtituent, (car c'eſt ſe proſtituer que d'épouſer par intérêt un ruſtre & un ſtupide qu'on n'aime pas) & qui renoncent à leur liberté, & aux plaiſirs que chacun peut ſe procurer, même dans la ſolitude, pour peu qu'on ait de goût & d'eſprit, & cela uniquement pour qu'il ſoit dit que leurs maris poſſedent de grandes richeſſes : car le plus ſouvent elles n'en joüiſſent pas elles mêmes de ces richeſſes, par l'avarice, ou par la tirannie de leurs ruſtiques époux, qui croient leur honneur engagé à tenir leurs femmes dans l'eſclavage. Il eſt vrai qu'il y en a parmi eux qui aiment à voir leurs femmes plus braves que celles de leurs voiſins, & cela peut être une eſpece de ſatisfaction pour ces femmes, dont tout le bonheur eſt renfermé dans une belle robe, ou dans une garniture à la mode : pour ce qui eſt de moi, je regarde une femme dans cet état, comme un cheval avec un harnois ſuperbe, qu'il ne porte que pour ſatisfaire la vanité de ſon maître. Je ne doutois pas que je ne puſſe me maintenir avec plus d'agrément par l'intérêt de ma légitime, qu'en me rendant eſclave des caprices d'un homme qui ne m'inſpiroit que du mépris & du dégoût.

Je ne ſais comment la choſe arriva : mais mon amant campagnard épouſa peu après ma ſœur la ſeconde, & elle emmena mon

aînée avec elle, de façon que je me vis heureuſement délivrée de toutes les deux. Mon pere étoit fort irrité contre moi ; mais j'eſpérois que cela ne dureroit pas longtems, & que je me remettrois bientôt dans ſes bonnes graces. Je commençois déjà à me flatter qu'il ne tiendroit qu'à moi de mener telle vie qu'il me plairoit. Ma couſine n'avoit de tendreſſe que pour moi ; car j'étois la ſeule perſonne qui ne l'eût jamais traitée avec mépris. Je la menois par-tout où j'allois, & j'avois le plaiſir de remarquer que j'étois la cauſe de ſa ſatisfaction. Je converſois quand je voulois avec la demoiſelle dont je vous ai parlé, & l'amitié & la lecture partageoient mes heures de loiſir. Mais je ne jouis que peu de tems de mon bonheur. Mon pere, dans le ſort de ſa colere, avoit fait un teſtament, par lequel il ne me laiſſoit rien, & avant qu'il eût changé de ſentiment il mourut d'une apoplexie. Dès que mes ſœurs eurent appris ſa mort, elles ſe hâterent de venir en ville. On ouvrit le teſtament, & lorſqu'elles virent que j'étois exclue de l'héritage, elles inſulterent à ma diſgrace avec toute l'inſolence imaginable. Elles renouvellerent tous leurs anciens reproches, & me dirent d'un air de triomphe, qu'un bel eſprit comme moi ne devoit pas manquer de reſſources, & qu'elles ne doutoient pas que je ne puſſe me paſſer d'argent. C'eſt ainſi que le crime énorme d'avoir plus d'eſprit

qu'elles ne devoit jamais trouver de grace. Elles ne s'arrêterent en ville qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour arranger leurs affaires, & elles me laisserent avec cinq guinées, que j'avois épargnées de l'argent qu'on me donnoit pour mes menus plaisirs. La demoiselle dont je vous ai parlé si souvent, me donna aussi tout le peu d'argent dont elle pouvoit disposer. Je ne souhaite rien tant que de la revoir; mais j'ai appris pendant que j'étois en France, que son frere & elle s'étoient séparés de leur pere, au sujet d'un différent qu'ils ont eu avec leur belle-mere; & je ne puis savoir ce qu'ils sont devenus.

Pendant que j'étois dans cette situation, Milédy;... qui me connoissoit depuis quelque tems, prit du goût pour moi, & m'invita à aller demeurer avec elle. Elle avoit beaucoup d'égards pour moi, & j'avois trop peu d'expérience pour douter qu'elle m'aimât sincerement. Elle étoit sur le point de partir pour Paris. & comme j'avois toujours souhaité de voir d'autres pays que le mien, j'acceptai son offre sans hésiter, & sans autre regret que celui de quitter ma cousine & mon amie.

Me voici arrivée à l'endroit de ma vie où je finis de souffrir sous le nom de bel esprit, & je suis lasse de parler. Si vous avez la curiosité de savoir le reste, je vous l'apprendrai dès que j'aurai l'honneur de vous revoir.

Là-dessus, David lui promit de retourner le lendemain, & prit congé d'elle pour ce jour-là.

## CHAPITRE VII.

### *Suite de l'Histoire de* CINTHIE.

SIMPLE ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de Cinthie, & après quelques momens d'entretien elle reprit ainsi la suite de son histoire.

Je pense que j'en étois à mon départ d'Angleterre avec Milédy..... Ma cousine se retira chez sa mere, pour y vivre avec elle de leur petit revenu. J'avois aussi oublié de vous dire que mon frere étoit mort au collége, à l'âge de quinze ans. Il étoit naturellement foible & délicat, & à force de le battre & de le tourmenter pour le faire étudier, on acheva de ruiner le peu de santé qu'il avoit; il mourut pulmonique. Je n'entreprendrai pas de vous décrire les endroits par où nous passâmes. Comme nous ne fîmes que le tour de la France & d'Italie, je ne doute pas que vous n'ayiez vu plus de cent descriptions de ces pays.

Milédy me traita d'abord avec toute la bonté & la politesse imaginables. Elle avoit pour moi des manieres si engageantes, que

je l'aimai bientôt ſincèrement. Je conſidérois avec joie les obligations que je lui avois, m'imaginant qu'elle étoit aſſez généreuſe pour prendre plaiſir à m'obliger, & j'étois bien éloignée de cette ſorte d'orgueil que les ſots prennent pour grandeur d'ame, & qui leur fait dédaigner les faveurs qu'on voudroit leur faire. Je ne voyois de la baſſeſſe qu'à n'en point ſentir de reconnoiſſance après les avoir acceptées. J'avois appris le François; je veux dire que j'avois lu quelques livres en cette langue avec l'aide d'un dictionnaire & pour ſatisfaire ma curioſité; car on ne m'avoit jamais enſeigné la moindre choſe. Cependant le peu que j'en avois appris m'aida à le parler paſſablement lorſque je fus dans le pays. Milédy ne parloit pas du tout; & comme elle ne s'appliqua gueres à l'apprendre pendant que nous fûmes à Paris, nous ne fréquentions preſque que des Anglois.

Je me trouvois donc dans l'endroit où j'avois toujours ſouhaité le plus d'aller; je nageois dans l'abondance, & cependant jamais je n'avois été plus malheureuſe. Vous ne pouvez deviner ſans doute ce qui pouvoit cauſer mon malheur. C'eſt que j'étois deſtinée à l'occupation du monde la plus pénible & la plus inſupportable, au plus terrible de tous les eſclavages, en un mot à être le *ſouffre-douleur* de *Milédy*.

David lui demanda avec ſurpriſe ce qu'elle vouloit dire par *ſouffre-douleur*, ajoutant

que c'étoit un poſte dont il n'avoit jamais ouï parler. Je ne m'étonne pas, reprit Cinthie, que cet emploi vous ſoit inconnu, & plût à Dieu que j'en euſſe ignoré les fonctions toute ma vie ! C'eſt un emploi inventé dans la ſuppoſition (qui n'eſt en effet que trop général) que ces pauvres infortunées, que leur mauvaiſe fortune a réduites à vivre dans la dépendance, ſont obligées de ſe ſoumettre aux occupations les plus humiliantes pour complaire à leurs bienfaitrices. Dans cette condition il n'y a point de mauvais procédés qu'il ne faille eſſuyer de leurs caprices. Elles ſont leurs délices de tranniſer notre repos. Les diſcours les plus durs & les plus déſobligeans, les mortifications, les reproches, les inſultes ne leur coutent rien. C'eſt ſur nous qu'elles ſe déchargent de leur mauvaiſe humeur, de leurs chagrins, de leurs pertes, & de tous les contretems qui leur arrivent ; & lorſque quelque agréable avanture les ramene au logis avec un viſage plus riant que de coutume, elles ne vous témoignent leur belle humeur que par des railleries groſſiéres, encore plus piquantes que leurs injures. Plus vous paroiſſez ſenſible, plus leur malignité s'anime ; & elles ne lâchent jamais priſe, que lorſqu'elles ſont laſſes de vous tourmenter, ou qu'elles commencent à craindre que le déſeſpoir ne vous pouſſe à les quitter. Alors elles s'adouciſſent, elles vous laiſſent

reprendre haleine pour avoir occaſion de retourner à la charge, & de vous perſécuter avec plus de fureur que jamais. C'eſt à ces malheureuſes, que la tyrannie des riches a condamnées à ce ſupplice, qu'on donne généralement le nom de ſouffre douleur, par dériſion, quoiqu'à le bien prendre, la ſatire de l'expreſſion regarde ſeulement la perſonne qui a le cœur aſſez bas pour traiter ſi indignement ceux qui dépendent d'elle. Mais il arrive ſouvent qu'on ſe ſert de termes qu'on n'entend pas; & d'ailleurs il ſuffit d'être miſérable pour être ridicule auprès des beaux-eſprits du tems.

J'accompagnai une fois Milédy dans une viſite, qu'elle rendit à quelques dames Angloiſes, chez qui nous trouvâmes une nombreuſe compagnie. En reſſortant de la chambre; j'entendis le mot de *ſouffre-douleur*; je me doutai que c'étoit de moi qu'on parloit, & je laiſſai tomber mon éventail pour avoir le prétexte de m'arrêter à la porte. Là j'entendis une dame qui diſoit à une autre, » que cette fille eſt ſtupide! Je crois qu'elle eſt muette, elle n'a pas dit le mot depuis qu'elle eſt entrée. Je ſuis cependant bien aiſe de la voir, car rien ne me divertit tant que les ridicules. » Je ne pus en entendre davantage, je mépriſois trop ces deux dames pour me mettre en peine de ce qu'elles pouvoient dire: je connus à leur ton que c'étoient des dames du bel air, & de tous

les caractères, il n'y en a point qui me paroisse plus mépriſable que celui-là.

Ici Simple interrompit Cinthie, pour lui demander ce que c'étoit que ces Dames du *bel air*. En vérité, Monſieur, reprit-elle, il n'eſt pas facile de vous ſatisfaire ſur la queſtion que vous me faites. Je connois ces Dames quand je les vois; mais comme elles n'ont aucun caractère fixe, je ne ſaurois par où commencer leur portrait. Elles ſont pétries de caprices & de boutades, elles haïſſent, elles ſe fâchent, elles s'appaiſent, elles ſont triſtes & gaies tour à tour, ſans ſavoir comment ni pourquoi. S'il y a en elles quelque choſe qui les diſtingue, c'eſt leur vanité, c'eſt elle qui dirige toutes leurs actions. Elles affectent une bonté de cœur ſans égale; elles frémiſſent, elles ſe pâment à la vue de quelque mal corporel, pendant qu'elles ſe font un amuſement des inquiétudes & du déſeſpoir qu'elles cauſent par leurs procédés envers tous ceux qui ont le malheur de les approcher. Il faut cependant avouer que la cruauté n'eſt pas tant un effet de leur malice, que de leur ignorance. Comme elles ne penſent jamais, elles ne ſauroient ſe former une idée des peines d'eſprit que les autres peuvent ſouffrir. Je doute qu'elles ſoient compriſes dans la malédiction prononcée ſur Eve, puiſqu'elles ne jouïſſent pas de l'unique avantage qu'Eve acquit par ſa tranſgreſſion, je veux dire la

connoiſſance du bien & du mal : leur diſcernement eſt ſi borné, qu'elles croient que c'eſt un ſigne évident de ſtupidité, que d'ignorer des choſes dont on n'a jamais ouï parler. Perſonne ne les a jamais mieux connues que Congrève ; il nous en donne un portrait au naturel dans *Miledy Wishfort à ſa toilette*, où elle inſulte & raille une pauvre ſervante, parce qu'elle ne fait pas ce qu'elle n'a jamais vu auparavant (*). Elles n'appellent jamais perſonne par ſon nom. Les noms de *ſotte*, *groſſe bête*, d'*étourdie*, ont un ſon bien agréable à leurs oreilles. Cette maniere de maltraiter ſes inférieurs eſt ſouvent contagieuſe, & elle ſe communique des Maîtreſſes aux domeſtiques. J'ai remarqué pluſieurs fois que pendant que Milédy faiſoit enrager ſa femme de chambre dans ſon cabinet, une autre femme de chambre jouoit à-peu-près le même rôle dans la cuiſine à l'égard de quelque domeſtique qu'elle croyoit ſon inférieur.

Milédy eſt exactement une de ces femmes que je viens de vous décrire. Je n'eus pas été quatre mois avec elle, qu'elle commença à me traiter comme une créature née pour être ſon eſclave. Si je parlois, je l'offenſois ; ſi je me taiſois, je boudois ; ſi je me plaignois dans les termes les plus

(*) Dans ſa Comédie appelée *the Way of the World* ou *la Mode du Tems*.

jeune gentilhomme, qui étoit à la ſuite de Milord.... qui venoit de tems en tems chez Milédy. Il y a deux ſortes de ces gentilshommes ſuivans. L'un eſt un Paraſite, favori de Milord, ſon Mercure, ſon Bouffon, & ſon Factotum. Il flatte, il rampe, il applaudit à tous les vices de ſon bienfaiteur, qui l'emploie dans tous les ſervices honteux qu'il n'oſeroit exiger d'un honnête domeſtique. En récompenſe il s'aſſied à la table de ſon maître, il eſt de toutes ſes parties, & il ſe tient heureux d'être admis dans des compagnies où ſa naiſſance & ſon peu de mérite n'auroient pu l'introduire. L'autre eſt une eſpece de ſouffre douleur mâle, qui ayant été jetté par la fortune au-deſſous de la condition où il étoit né, trouve un protecteur qui prétend avoir de l'inclination pour lui, & qui s'en fait un ami ſincère. Tel étoit le cas de mon Gentilhomme. Il y avoit tant de rapport entre ſon état & le mien, que nous nous faiſions ſouvent un plaiſir d'en faire la comparaiſon. J'étois bien plus étonnée du procédé de ſon bienfaiteur, que je ne l'étois de celui de Milédy. Quoiqu'elle ne manquât pas d'eſprit, elle n'en avoit pas aſſez pour qu'on s'étonnât des fautes où elle pouvoit tomber ; au lieu que Milord... étoit remarquable par ſon eſprit, & par la ſolidité de ſon jugement. Cela ne l'empêchoit pas de faire ſentir à ce pauvre gentilhomme tout le poids de ſa

dépendance. Il étoit même encore plus fantasque que Milédy. Comme il auroit voulu s'attirer l'estime d'un chacun, il étoit fâché que son esclave s'apperçût de sa erauté, ne considérant pas que le supplice de ce malheureux auroit été plus léger, s'il n'avoit connu à fond le cœur de son tyran... Voyant donc qu'il ne pouvoit persécuter & être aimé en même tems, il prit une aversion totale pour celui dont le cœur s'opposoit si opiniâtrément à son humeur extravagante. J'ai ouï parler d'un certain esprit bisarre, qui n'alloit jamais chez personne dans un autre équipage que le sien : disant que le seul moyen d'être bien reçu des hommes, c'est de les convaincre qu'on est en état de se passer d'eux. Il avoit raison dans le fond, & une triste expérience m'a appris ce que c'est que de se livrer à la merci des autres. Cependant admirez l'inégalité du cœur humain : ce même gentilhomme qui avoit ainsi gémi sous le joug de Milord.... ayant hérité d'un bien considérable, qui lui revint à la mort d'un de ses cousins, qui n'avoit point laissé d'enfans; ce même gentilhomme, dis-je, devint peu après le plus cruel de tous les tyrans. Il prit chez lui un pauvre gentilhomme, qu'il traita encore plus mal qu'il n'avoit été traité lui-même, comme s'il eût voulu se venger sur un innocent des insultes qu'il avoit essuyées autrefois des caprices d'un autre.

Il

Il eſt ſurprenant de voir la peine que les hommes prennent à ſe rendre malheureux les uns les autres. J'ai remarqué, preſque dans toutes les maiſons où j'ai mis le pié, qu'une partie de ceux qui les compoſent ſe font un devoir de faire enrager l'autre partie, & cela uniquement parce qu'ils oſent le faire, & de peur qu'on n'ignore leur pouvoir; pendant que ceux qu'ils oppriment, paſſent leurs jours languiſſans à déplorer le ſort qui les a ſoumis aux fantaiſies de quelques extravagans, qui font tous leurs efforts pour ſe priver de l'amitié de ceux-là mêmes à qui ils ont le plus d'obligation.

» Ici Cinthie s'arrêta, autant parce qu'il ſe faiſoit nuit, que parce qu'elle étoit laſſe de parler. Simple, qui évitoit ſoigneuſement de ſe rendre incommode, ſe retira un moment après.

» Le lendemain il revint à l'heure accoutumée, &, après les complimens ordinaires, Cinthie continua ſon hiſtoire, comme on va le voir au chapitre ſuivant.

## CHAPITRE VIII.

*Suite de l'hiſtoire de* CINTHIE, *& autres choſes dont il n'eſt pas néceſſaire de prévenir le lecteur.*

JE paſſai tout le tems que je fus hors d'Angleterre à déplorer mon malheur & la cruauté de Milédy.... qui aimoit mieux entendre mes gémiſſemens, que de voir la gaieté de mon viſage exprimer ma ſatisfaction, & lui témoigner la reconnoiſſance de mon cœur.

» Simple, qui n'avoit d'autre plaiſir que celui d'en faire, étoit plus étonné du procédé de Milédy... qu'il ne l'eût été du phénomène le plus étrange. Cependant il étoit ſi curieux d'apprendre la fin de l'hiſtoire de Cinthie, qu'il n'oſa l'interrompre.

Depuis notre arrivée à Londres, (c'eſt toujours Cinthie qui parle) il m'eſt arrivé un accident, auquel je m'attendois auſſi peu que je le ſouhaitois. Milédy a un neveu âgé d'environ dix-ſept ans, qui, après la mort de ſon pere, ſera comte de.... & poſſeſſeur d'un bien très-conſidérable. Ce jeune ſeigneur prit du goût pour moi il y a quelque tems, juſques-là qu'il me propoſa de m'épouſer, la premiere fois qu'il eut occaſion de m'entretenir en particulier. Cette maniere d'agir me parut fort étrange, toute

ordinaire qu'elle ſoit parmi certaines gens, qui ſe tiennent ſi fort au-deſſus de nous, qu'ils croient pouvoir paſſer ſans façon par-deſſus les formalités du vulgaire, ſans courir le riſque d'un refus. Je fus ſi fort ſurpriſe de ſon compliment que je ne ſus d'abord que lui répondre. Cependant, après m'être un peu raſſurée, & avoir repaſſé dans mon eſprit la ſituation où je me trouvois, je lui dis que je lui étois fort obligée de l'eſtime qu'il me témoignoit, mais qu'étant chez Milédy ſur le pié que j'y étois, je me ſerois crue coupable de la plus grande perfidie, en épouſant un de ſes parens ſans ſon conſentement, & que, comme il n'y avoit point d'apparence que je puſſe jamais l'obtenir, je le priois d'abandonner ce deſſein. Mais plus je m'obſtinois à rejetter ſes offres, plus il me preſſoit de les accepter. Milédy entra dans ces entrefaites, je rougis, je parus embarraſſée. Milord... l'étoit encore plus que moi. Milédy a des yeux fort perçans, elle vit d'abord qu'il venoit de ſe paſſer quelque choſe d'extraordinaire entre nous, cependant elle cacha ſes ſoupçons tant que Milord demeura. Dès qu'il fut ſorti, elle voulut à toute force ſavoir de quoi il s'agiſſoit, & elle me preſſa tant qu'enfin je lui avouai le tout. Comme je n'avois rien fait dont je duſſe avoir honte, & qu'au contraire j'en avois agi avec honneur à l'égard de Milédy, je ne ſongeai

pas que mon aveu pût m'être désavantageux en aucune façon. Cependant je ne lui eus pas plutôt appris la cause de l'embarras où elle m'avoit trouvée, qu'elle s'emporta de la maniere du monde la plus violente, & comme si j'eusse commis le plus énorme de tous les crimes. Elle me reprocha mon ingratitude dans son stile ordinaire : *Je táchois de séduire son neveu, c'étoit-là la reconnoissance que je lui marquois de ses bienfaits.* Quoique je lui pusse dire, il ne me fut pas possible de l'appaiser. Elle envoya à l'instant avertir de ce qui s'étoit passé le comte de.... qui emmena aussi-tôt son fils à la campagne, d'où il va l'envoyer en France pour l'empêcher de me revoir.

Pour ce qui est de moi, j'en dois être traitée plus mal que jamais. Mais ma patience est poussée à bout. Quoiqu'il puisse m'arriver, je ne saurois être plus malheureuse que je le suis. Je suis persuadée que Milédy ne s'embarrasseroit gueres que Milord épousât toute autre fille que moi, fût-elle sans bien, sans honneur & sans naissance : mais de penser qu'une personne qu'elle a regardé si long-tems comme son esclave, puisse un jour devenir son égale, voilà ce qu'elle ne sauroit endurer. Ainsi, monsieur, me voilà à la fin de mon histoire. J'aurois souhaité qu'elle eût été plus divertissante : votre envie de l'entendre m'a paru

mêlée de tant de bonté d'ame & de compaſſion, que je n'ai pu m'empêcher de la ſatisfaire.

David l'aſſura de nouveau qu'il étoit prêt à tout faire pour lui rendre ſervice : il dit que ſi elle avoit deſſein de quitter Milédy, & de s'aller loger en ville, elle pouvoit diſpoſer de ſa bourſe, & de tout ce qui dépendoit de lui. » Vous n'avez que faire, ajouta-t-il, de craindre que je vous reproche jamais les petits ſervices que j'ai l'honneur de vous offrir. Je me croirai au contraire fort heureux de pouvoir faire quelque choſe pour une perſonne qui le mérite tant. Le monde m'a paru juſqu'ici ſi mercenaire, que je ſuis auſſi ravi qu'étonné de trouver une perſonne de votre âge, & dans la ſituation où vous êtes, capable de ſacrifier les plus grands avantages aux intérêts de ſon honneur «.

Pendant que Simple & Cinthie s'entretenoient ainſi, Milédy entra dans la chambre. Elle avoit changé de ſentiment, & étoit revenue de la campagne plutôt qu'elle n'avoit dit. David, qui crut que ſa préſence pourroit être incommode dans ce moment, ſortit peu après. Dès qu'il fut retiré, Milédy fit à Cinthie tous les reproches dont elle put s'aviſer. » Ma maiſon, dit-elle, va ſans doute devenir le réfuge de tous les jeunes fainéans de la ville ; il faut que vous aiez de grandes bontés pour eux, mademoiſelle,

car assurément ce n'est pas votre beauté qui les attire ici «. En un mot, elle lui dit toutes les duretés dont elle auroit pu charger la plus grande effrontée ; & cela devant tous les domestiques. Outre son amour naturel pour la tyrannie, elle étoit sans doute une de ces femmes, qui, comme Vénus dans Télémaque, ne comptent pour rien le grand nombre de leurs adorateurs, si un seul mortel leur refuse ses hommages. Elle trouvoit d'ailleurs ridicule qu'on trouvât des charmes à une petite fille, qu'elle croyoit si fort au-dessous d'elle.

David se rendit le jour suivant auprès de Cinthie, qu'il trouva seule, Milédy étant allée en visite : elle étoit toute baignée de pleurs & ses soupirs sembloient prets à l'étouffer. Elle lui apprit d'une voix entrecoupée comment Milédy l'avoit traitée le jour précédent. David la conjura de ne plus souffrir un procédé si barbare, & d'accepter la petite offre qu'il avoit pris la liberté de lui faire ; ajoutant qu'il lui auroit déjà cherché un appartement, si elle eût voulu le lui permettre. Cinthie fut touchée de cette générosité, mais elle dit que son malheur étoit tel, qu'il ne lui permettoit pas même d'accepter ses bontés, & que si Milédy venoit à savoir de qui elle avoit reçu les moyens de la quitter, elle ne manqueroit pas de la deshonorer dans le monde. Mais David lui ayant assuré qu'il se soumettroit aux con-

ditions qu'elle voudroit, & qu'après lui avoir fourni tout ce qui lui étoit néceſſaire, il ſe refuſeroit même le plaiſir de la voir, ſi elle le jugeoit à propos, elle ſe rendit enfin à cette généroſité ingénieuſe, & ils conſulterent enſemble comment ils devoient ſe conduire. Ils convinrent que Cinthie quitteroit auſſi-tôt l'endroit déteſté où elle étoit, mais qu'auparavant elle informeroit Milédy de ſon deſſein, de peur que ſon départ n'eût l'air d'une fuite. Elle prévoyoit bien les reproches & les invectives qu'elle s'attireroit par-là; mais comme c'étoit le dernier orage qu'elle devoit eſſuyer, elle ſe ſentit aſſez de réſolution pour y réſiſter.

Simple devoit lui louer un logement, & l'envoyer avertir par une femme, afin qu'il ne parût avoir aucune part à cette démarche. Lorſque tout fut arrêté entr'eux, il ſortit, de peur que Milédy ne le trouvât encore chez elle à ſon retour.

Dans tous nos malheurs, l'incertitude où l'on eſt touchant le parti qu'on doit prendre, eſt toujours le plus grand tourment. Cinthie ayant fait ce petit plan d'arrangement, ſe trouva à ſon aiſe, ſes eſprits agités ſe calmèrent, & ſon viſage prit un air de gaieté qu'il n'avoit pas eu depuis longtems. Milédy avoit réſolu d'avoir de bonnes manieres pour Cinthie ce jour-là, ce qui arrivoit ordinairement une fois dans quinze jours, comme ſi elle eût arrêté qu'elle

lui donneroit de tems en tems un goût paſſager du plaiſir, pour lui faire ſentir après plus vivement l'amertume de ſa diſgrace. Cependant, lorſqu'elle apprit que Simple avoit été chez elle, & qu'elle eut remarqué l'air ſatisfait de Cinthie, elle ne put réſiſter à la démangeaiſon de la quereller. Au moment qu'elle commença, Cinthie, au lieu de garder le ſilence comme à l'ordinaire, la pria de lui donner un moment d'attention. » Ah! ah! voyons, dit Milédy; voici ſans doute quelque nouvelle folie, que ſon dernier galant vient de lui mettre dans la tête «.

» J'avoue, Madame, dit Cinthie, que vous m'avez tiré de la miſere pour me mettre dans l'abondance. Je déclare ouvertement les obligations que je vous ai, & je n'ai même jamais tâché de les diminuer dans ma penſée: dès le moment que notre orgueil s'efforce d'effacer le ſouvenir des bienfaits que nous avons reçus, en nous les repréſentant ſous de fauſſes couleurs, il nous fait tomber dans une lâche ingratitude, que j'ai toujours déteſtée. Si vous en aviez uſé avec moi, comme je m'étois une fois flattée que vous en uſeriez, vous auriez trouvé en moi, madame, une eſclave volontaire. J'aurois cru ma vie un petit ſacrifice à vous offrir, lorſque votre avantage me l'auroit demandée. Mais j'ai fait encore plus, j'ai ſacrifié ma jeuneſſe, le tems le

plus précieux de la vie, à contenter vos humeurs, & à complaire à tous vos caprices. C'eſt vous qui avez voulu, madame, qu'au-lieu de vous regarder comme une bienfaitrice généreuſe, je vous craignisse comme le tyran de mon repos. Le moindre de vos domeſtiques n'a pas eſſuyé la moitié des inſultes & des duretés dont vous m'avez chargée. En un mot, madame, votre autorité eſt finie, & démain je prends congé de vous : je vous ſouhaite toute ſorte de bonheur, mais j'eſpere en même-tems que perſonne n'aura jamais le malheur d'être à votre merci, comme je l'ai été.

Milédy, qui étoit accoutumée à ſe voir traiter de tout ce qu'il y avoit dans ſa maiſon, ſans en excepter ſon mari, avec toute la ſoumiſſion imaginable, fit une grimace terrible à ces mots : ſes yeux ſe troublerent, & ſa rage qui l'étouffoit ne pouvant s'exhaler par la voix, ouvrit enfin le paſſage à un torrent de larmes. Cinthie qui étoit la bonté même, croyant que cette douleur étoit un effet du ſentiment ſecret que Milédy avoit de ſa cruauté, ſe ſentit pénétrée par cette vue, elle ne put réſiſter au mouvement tendre qui l'entraînoit, & ſe jetta aux pieds de Milédy, lui demanda mille pardons, & dit que ſi elle avoit pu prévoir l'effet que ſes paroles avoient eu, elle auroit mieux aimé mourir que d'ouvrir la bouche pour l'offenſer. Mais hélas ! la pauvre Cinthie étoit bien

éloignée de ſon compte. Dès que les pleurs de Milédy eurent frayé le chemin à ſes paroles, elle éclata en invectives & en injures. Elle perdit de vue toutes les régles de la bienſéance, elle rugit, fit un tintamarre de commere, & ſe ſervit des termes les plus bas & les plus groſſiers pour inſulter Cinthie. En un mot, elle ſe montra toute auſſi petite qu'elle l'étoit en effet, & que l'affectation & l'orgueil l'empêchoient de paroître. Cinthie, qui avoit une averſion extrême pour les criailleries, vit bien l'inégalité de la partie, & la laiſſa peſter & railler juſqu'à ce qu'il fût tems de s'aller coucher.

Le lendemain matin, Cinthie, conſidérant qu'elle s'étoit acquittée de ſon devoir en inſtruiſant Milédy de ſon deſſein de la quitter, réſolut de ne plus s'expoſer à ſa furie, & dès qu'elle eut reçu le meſſage que David avoit promis de lui envoyer, elle ſortit, & s'en alla au logement qu'on lui avoit préparé. Ici quelques prudes, qui pourront lire cette hiſtoire, ſeront ſans doute prêtes à condamner Cinthie d'avoir fait cette démarche, & de s'être confiée ſi légérement à la foi d'un homme qu'à peine elle connoiſſoit. Je ne prétends pas juſtifier entiérement cette conduite, quoiqu'il ſoit certain qu'il y a des cas dans la vie, où l'affliction eſt ſi grande, & l'eſprit ſi fort agité par ſes ſouffrances, qu'on eſt bien excuſable de ſe laiſſer entraîner à des actions

qui paroîtroient dignes de cenſure dans une autre occaſion.

Auſſi Cinthie, lorſqu'elle vint à refléchir ſur la hardieſſe qu'elle venoit de prendre, commença-t-elle à s'allarmer, & fut ſur le point de regretter les mauvais traitemens de Milédy... Elle avoit trop d'expérience pour croire aiſément que Simple n'en agiſſoit que par un principe de pure généroſité. Simple lui-même ne la laiſſa pas long-tems en doute, & quoiqu'il lui témoignât tout le reſpect imaginable, elle s'apperçut bientôt qu'elle en étoit aimée. Cela la jeta dans de plus grands embarras que jamais; c'étoit une petite conſolation pour elle, de voir que l'amour de David n'avoit que des vues honorables, puiſqu'elle ſe trouvoit dans un état à ne pouvoir y répondre. Outre le motif de l'honneur, qui l'avoit engagée à refuſer la main du neveu de Milédy.... & qui auroit ſans doute été ſuffiſant à la déterminer, elle en avoit encore un autre qui l'empêchoit d'entrer dans les vues de David. Elle aimoit en ſecret un jeune gentilhomme, qu'elle avoit connu dès ſon enfance. Enfin, après avoir long-tems réfléchi au parti qu'elle devoit prendre, elle ſe détermina à aller en province chez cette couſine dont on l'a ſouvent ouï parler au commencement de ſon hiſtoire.

Quoique David ne put voir ce départ qu'à regret, il n'eſſaya pas de la diſſuader

d'un deſſein pour lequel elle marquoit tant d'inclination. Il la preſſa ſeulement d'accepter l'argent qu'il lui falloit pour payer ſa dépenſe en chemin, & elle y conſentit après bien des diſputes, & de peur de le fâcher. Prenons ici congé d'elle, & laiſſons la partir pour la province, peut-être la reverrons-nous dans la ſuite.

La liaiſon de Simple avec Damis ne dura pas long-tems. Quoique rien ne flattât davantage la paſſion de notre Héros, que d'entendre les louanges de tous ceux avec qui il faiſoit connoiſſance, il s'apperçut bientôt, que malgré toutes les apparences de bonté qui brilloient en Damis, il n'étoit point touché des maux d'autrui. Damis demeuroit avec ſa mere, & lui marquoit tant de reſpect, il la traitoit avec tant de complaiſance, que tout autre moins crédule que Simple auroit cru qu'il avoit pour elle l'amitié la plus tendre. Mais comme cette pauvre Dame étoit ſujette à la Pierre & à la goute, qui la jetoient ſouvent dans de terribles angoiſſes, David remarqua qu'au milieu des cris douloureux qu'elle pouſſoit, & dont il ſe ſentoit lui-même percer le cœur, Damis ne perdoit rien de ſon calme & de ſa gaiété ordinaire. Cela lui rappela le portrait que Criton lui avoit fait de Damis, & le détermina à abandonner une perſonne qu'il ne pouvoit eſtimer. Mais quoiqu'il eût été ſi ſouvent trompé dans ſon attente, il réſolut de pourſuivre ſon premier deſſein,

& de tenter de nouveaux moyens pour réuſſir.

## CHAPITRE IX.

### *Nouvelle preuve de la généroſité de* SIMPLE.

L'ARTIFICE & la diſſimulation que Simple avoit remarqués dans le grand monde, lui avoient preſque ôté l'eſpérance d'y trouver ce qu'il cherchoit. Il étoit las de voir qu'après tous les mouvemens qu'il falloit ſe donner pour découvrir les véritables caracteres des perſonnes qui le compoſent, on ne trouvoit ſouvent que de nouvelles raiſons de les mépriſer. Il réſolut donc de pouſſer ſes recherches parmi des gens plus faciles à ſonder, & qui n'ont pas reçu par l'éducation l'art ingénieux de déguiſer leurs penchans. En un mot, il vouloit ſavoir ſi ces vertus qu'il cherchoit, & qui paroiſſoient inconnues dans les plus hautes conditions, ne ſe ſeroient pas réfugiées parmi les pauvres & le menu peuple.

Dans ce deſſein il ſe fournit d'un habit de drap groſſier, & s'alla loger chez de petites-gens. Il changea pluſieurs fois de maiſon, ſans y trouver la moindre choſe d'eſtimable. Le coup d'œil qu'il eut de cette

claſſe d'hommes, lui parut plus décourageant que tout ce qu'il avoit encore vu juſques-là. Il étoit difficile de ſe méprendre à leur caractere, & ce qu'il en voyoit lui faiſoit tirer de triſtes conſéquences contre le reſte du genre humain. Leurs eſprits envieux, leurs vues mercenaires, leurs baſſeſſes, leurs rancunes, lui ſautoient aux yeux, & à peine entrevoyoit-il par-ci par-là des veſtiges de quelque vertu. » Si c'eſt-là l'homme, diſoit-il, dans ſes véritables couleurs, ſi les riches ne paroiſſent dans un jour plus avantageux qu'à l'aide de leurs artifices & de leurs fourberies, plus de ſociété, c'en eſt fait, & je vais m'enſevelir dans un déſert.

Un jour qu'il étoit plongé dans ces réflexions, il ouït tout-à-coup au-deſſus de lui la voix d'une femme, dont le ton aigu & querelleur lui donna la curioſité d'en ſavoir le ſujet. Il courut en ſuivant cette voix vers un galetas, où un ſpectacle des plus touchans ſe préſenta à ſes regards. Sur un tas de chiffons joints enſemble, auquel la maîtreſſe du logis avoit donné le nom de lit, on voyoit un jeune homme d'une pâleur effrayante, avec des yeux enfoncés dans la tête, & à demi couvert d'un pan de couverture ſâle & trouée. Il ne reſpiroit qu'avec peine, & ſembloit attendre que la mort vînt le délivrer de ſes ſouffrances. Une jeune fille, avec une vieille robe de damas toute

déchirée, étoit assise au chevet du malade, & lui tenoit une main entre les siennes. Un chagrin sombre étoit peint sur son visage maigre & exténué, & ses yeux étoient gros de larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir, comme de peur d'augmenter l'affliction du malade par la sienne. On ne voyoit aucun meuble dans la chambre, les murailles en étoient percées en plusieurs endroits, & ne suffisoient pas à défendre le dedans des injures du tems. A l'autre côté du lit paroissoit une furie, que David reconnut pour la maîtresse du logis, & dont les yeux effrayans & rouges de colere sembloient vouloir dévorer ce couple malheureux. C'étoit elle dont la voix mugissante avoit attiré David, & il entendit, en approchant, ces paroles au travers de ses hurlemens. » Je veux qu'on sorte mardi! ou qu'on me paye. De quoi diable s'avise-t-on de venir se fourrer chez moi quand on n'a point d'argent! Vous m'avez mené assez long-tems par le nez, gueusaille, & je ne veux plus attendre.

David fut frappé d'étonnement à ce spectacle. Tantôt il ouvroit de grands yeux sur le malade, & tantôt sur la jeune fille, puis il tournoit des regards pleins d'indignation sur l'hôtesse, qu'il étoit sur le point de jeter en bas des degrés. Son saisissement l'empêcha pendant quelque tems de parler. La jeune fille, d'une voix foible & interrompue de sanglots, supplioit l'hôtesse de prendre pa-

tience, & de ne pas tourmenter ſon frere dans l'état où il étoit. » S'il doit mourir ſans reſſource, dit-elle, au moins qu'on le laiſſe mourir en paix. Au nom de Dieu ſouffrez-nous encore quelque tems. Si jamais je puis toucher quelqu'argent, je vous promets de vous payer le double de ce que je vous dois. Mon cher frere..... « Ses ſoupirs l'empêcherent de continuer. David ſanglottoit tout auſſi fort qu'elle; il cherchoit envain des paroles pour s'expliquer, & il étoit-là comme une ſtatue. Votre frere! repartit bruſquement la pigriéche. Vraiment il y a de l'apparence qu'on s'affligeât ainſi pour un frere! Mais qu'eſt-ce que cela me fait à moi? La belle chienne de raiſon vraiment, on me payera, ſi l'on a de l'argent. Allez-vous-en payer le boucher & le boulanger avec cela! comment diable dois-je faire pour vivre, ſi l'on ne me paye pas moi!

David n'y put plus tenir. » Quoi! s'écria-t-il, on peut avoir un cœur humain, & perſécuter juſques-là les malheureux! Que vous doit-on? Je m'en vais vous payer, & laiſſez ces pauvres gens en repos. « Dès que l'hôteſſe entendit qu'elle alloit toucher de l'argent, elle baiſſa ſon ton furieux, & y fit ſuccéder toute la douceur & la civilité dont elle étoit capable. Elle fit une profonde révérence à David, & d'une voix reſpectueuſe: » Je ne crois pas, dit-elle, être déraiſonnable en demandant ce qui m'eſt dû. Je ne

prétens rien de plus. Je leur fournirai volontiers tout ce qu'il leur faut, ſi monſieur veut me promettre de me payer. Je ſais être auſſi obligeante qu'un autre. » En diſant ces paroles elles ſortit.

La jeune affligée parcourut long-tems David avec des regards farouches, dont il fut preſque effrayé. Enfin elle ſe jetta à ſes genoux, & lui dit : » C'eſt ſans doute un ange que je vois ſous une figure humaine, venu pour me délivrer de la ſeule diſgrace à laquelle je ne puis réſiſter, du tourment de voir mon frere mourant ſans ſecours & ſans eſpérances d'en avoir.

Quoique Simple ne ſut que penſer de cette jeune fille à voir ſon air & ſes manieres, ſon cœur ne lui donna pas le tems de faire des queſtions. Il lui demanda ſeulement ce qu'il falloit pour les ſoulager ſon frere & elle ; & la pria d'oublier ſon chagrin pour un moment, & de ne ſonger qu'aux moyens de reprendre leurs forces. Elle répondit à cette bonté avec un regard qui exprimoit plus de reconnoiſſance que le diſcours le plus étudié n'auroit pu faire ; puis elle pria ſon bienfaiteur de lui envoyer un biſcuit & un verre de vin pour ſon frere, qui n'avoit point eu de nourriture depuis long-tems.

Simple, le cœur ſerré de compaſſion, & les yeux baignés de larmes, courut en bas de toute ſa force, & s'étant fait donner ce qu'on lui demandoit, il ſe hâta de le porter

lui-même à ces pauvres gens. La jeune demoiſelle [ car c'en étoit une ) oubliant ſes propres beſoins, ne ſongea qu'à faire prendre quelque choſe à ſon frere pour le ſoulager. Il étoit ſi foible qu'il pouvoit à peine s'aider de ſes membres, & ce fut avec peine qu'elle lui fit avaler un biſcuit trempé dans du vin. Il n'avoit pas ouvert la bouche depuis que David étoit entré. Enfin, le ſecours qu'on venoit de lui donner lui rendit aſſez de force pour dire en regardant David : » Monſieur, je ne ſouhaite de vivre que pour être en état de vous témoigner ma reconnoiſſance. » Puis ſe tournant vers ſa ſœur, il la conjura de vouloir prendre elle-même un peu de nourriture. Il ne put en dire davantage : tantôt il regardoit ſa ſœur avec des marques de pitié; & tantôt il jetoit ſur Simple des regards pleins de ſurpriſe & de douceur, que celui-ci entendoit aiſément. La jeune demoiſelle, qui avoit juſques-là étouffé ſes ſoupirs par égard pour le malade, agitée en même-tems par la tendreſſe qu'elle ſentoit pour lui, par la joie de recevoir ce ſecours inespéré, & par ſon excès de reconnoiſſance envers ſon bienfaiteur, ne put tenir contre tant de paſſions différentes. Elle fondit tout à coup en larmes, le ſeul moyen qui lui reſtoit pour exprimer ſes penſées.

Simple, dont le cœur tendre & ſenſible ſympatiſoit avec tous ceux qui lui reſſembloient, ſentoit paſſer dans ſon ame tous

les mouvemens qu'il voyoit dans cette fille, & ſe trouvoit moins capable de la conſoler que n'auroit été une perſonne d'un caractere indifférent. Son émotion étoit trop forte pour lui laiſſer l'uſage de ſa raiſon, & il reſta quelque tems ſans ſavoir ce qu'il devoit faire. Il ſe remit enfin aſſez pour la prier d'eſſuyer ſes larmes, lui faiſant remarquer l'effet que ſa douleur avoit fait ſur ſon frere. Cette conſidération lui ayant rendu ſa préſence d'eſprit, David lui demanda ſi elle croyoit que ſon frere put ſouffrir le mouvement d'une chaiſe pour aller dans quelque autre maiſon, où ils pourroient être ſervis avec plus de ſoin & de propreté : » qu'à la vérité il avoit une chambre aſſez propre dans la maiſon où il étoit, dont elle pouvoit diſpoſer à ſon gré ; mais qu'il s'imaginoit qu'ils ſeroient bien aiſes de quitter un endroit où ils avoient été traités d'une maniere ſi indigne : que d'ailleurs il n'y avoit pas aſſez de place pour tous ; & qu'il étoit réſolu de ne pas les quitter juſqu'à ce qu'ils fuſſent parfaitement rétablis.» La demoiſelle répondit que cette derniere réflexion ſuffiſoit à la déterminer à ſortir de l'endroit où ils étoient. » Mais, ajouta-t-elle, pour ce qui eſt des traitemens que nous avons reçu ici, j'ai appris par une triſte expérience qu'on eſt traité dans ce monde ſelon la figure qu'on y fait : la plupart des hommes meſurent le reſpect qu'ils nous rendent, préciſément à l'argent qu'ils nous croient, pre-

nant grand ſoin que l'un n'excéde pas l'autre. » Son frere dit qu'il ſe ſentoit aſſez fort pour ſortir, & que rien ne lui ſeroit plus fâcheux que de ſe ſéparer de ſon bienfaiteur. Là-deſſus Simple ſortit, & ayant pris un logement pour lui & pour eux, il revint payer ſon hôteſſe. Le total de la dette, dont elle avoit fait tant de bruit, ne ſe montoit qu'à deux guinées. Il ne put s'empêcher de réfléchir avec plaiſir que cette femme y perdoit par ſa cruauté & par ſon avarice; car ſans cet accident il auroit reſté chez elle quelque tems, & il avoit accoutumé de lui payer tout ce qu'elle demandoit pour ce qu'il prenoit d'elle. Enſuite il fit venir deux chaiſes, où il mit le frere & la ſœur, & les ſuivit au logement qu'on leur avoit préparé. Ils ſe trouverent ſi foibles en arrivant, qu'il les fit mettre au lit tout auſſitôt, & ordonna qu'on leur apprêtât à ſouper. Le mauvais équipage où ils paroiſſoient, étonna les gens de la maiſon. Chacun les regardoit ſans ſavoir qu'en penſer. Perſonne ne bougeoit pour les conduire à leur chambre, ou pour leur apprêter ce qu'il falloit, juſqu'à ce que David, dont l'habillement, quoique groſſier, étoit propre & preſque neuf, tira de l'argent pour les convaincre qu'il avoit de quoi payer ce qu'il demandoit. Il n'y avoit en effet que la vue de l'argent qui put l'emporter ſur les ſoupçons qu'un habit déchiré leur avoit cauſés. Il envoya enſuite chercher

un médecin, dont il croyoit que ces pauvres gens pouvoient avoir beſoin. Le médecin étant venu, & ayant examiné ſes malades, dit à David, avec un diſcours trop ſavant pour que l'écrivain de cette hiſtoire put l'entendre ou s'en ſouvenir, que l'agitation d'eſprit que la fille avoit ſouffert, l'avoit miſe en danger d'avoir la fiévre, & que le jeune homme étoit ſi fort affoibli, qu'il ſeroit quelque tems à reprendre ſes forces; qu'il alloit leur donner un bon breuvage pour les faire dormir, & qu'enfin il ne doutoit pas de les voir ſur pied dans peu de tems.

Simple prit ſoin qu'il ne leur manquât rien, & après qu'ils eurent pris ce que le médecin leur avoit ordonné, il ſe retira à ſa chambre, leur ayant laiſſé des gardes pour les veiller. Son eſprit étoit rempli de ce qu'il avoit vu pendant le jour: il ne ſavoit que penſer de ces deux perſonnes: il jugeoit bien à leur air & à leurs manieres, que ce n'étoit pas des gens du commun; » & en cas qu'ils le ſoient, diſoit-il, c'eſt une preuve encore plus forte de leur eſprit, que de montrer tant de délicateſſe dans tous leurs diſcours & dans toutes leurs actions, malgré leur défaut d'éducation, & l'état humiliant de leur fortune «.

Il ſe leva le lendemain de bonne heure pour s'informer de l'état des malades. Il apprit qu'ils avoient repoſé fort tranquillement toute la nuit, & qu'ils dormoient encore. Cela

lui donna tout le plaiſir imaginable. Cependant il leur envoya chercher des habits, & lorſque le jeune homme fut éveillé, il ſe rendit dans ſa chambre, où il fut ſurpris de voir ſa guériſon ſi fort avancée. Au moment que le malade apperçut David : » monſieur, lui dit-il, votre bonté a fait des miracles : il y a ſi long-tems que je n'ai couché dans un endroit propre à recevoir une créature humaine, qu'il m'a ſemblé d'être cette nuit dans un paradis. Je n'ai depuis quelque tems d'autre mal qu'une grande foibleſſe, que la fievre m'a laiſſée ; & le défaut de nourriture m'avoit mis dans l'état où vous m'avez trouvé. Je me ſens encore languiſſant & épuiſé, mais j'eſpere de reprendre bientôt mes forces. On m'a dit que ma ſœur n'eſt pas encore éveillée, je ne m'en étonne pas : il y a long-tems que la pauvre fille n'a point pris de repos, & qu'elle n'a eu d'autre nourriture que du pain & de l'eau ; ſes forces ſont uſées, mais j'eſpere que le ſommeil de cette nuit l'aura ſoulagée «.

David lui dit que s'il étoit en état de ſe lever, il lui avoit préparé des habits décens, & qu'il avoit envoyé une ſervante en porter à ſa ſœur. Ce que ce jeune homme, qui étoit naturellement tendre & reconnoiſſant, ſentit en ſe voyant accablé de bienfaits par un étranger, je le laiſſe à penſer à tous ceux qui ont le cœur bien

placé ; & pour ceux qui ne ſont touchés que de leur intérêt, ils ont l'eſprit aſſez rempli de bagatelles, pour ſe figurer le plaiſir de ſe voir un habit propre, après avoir été long-tems couverts de haillons.

Dès que la jeune demoiſelle eut ouvert les yeux, elle ſe leva, mit les habits que David lui avoit envoyés, & tout de ſuite alla voir ſon frere. La pâleur & l'abattement de ſon viſage n'empêchoient pas qu'on ne diſtinguât ſa beauté. Elle étoit faite à peindre, ſa démarche étoit libre, & un air noble & modeſte éclatoit dans toute ſa perſonne. Si elle avoit paru belle dans ſes habits déchirés, elle parut charmante dans ſa nouvelle parure. L'entrevue du frere & de la ſœur fut un ſpectacle des plus touchans. Le plaiſir de voir le changement de leur fortune brilloit ſur leur viſage, & ils verſoient tous deux des larmes de joie. Simple, outre le plaiſir qui ſuit toujours une bonne action, partageoit encore toute la ſatisfaction qu'il voyoit dans ces deux perſonnes, qu'il venoit de rendre heureuſes. Il fut ſi attentif à avancer leur rétabliſſement, qu'il vit en peu de tems l'heureux effet de ſes ſoins. Il ne rabattit rien de ſa généroſité, après qu'ils furent en ſanté. Au contraire, il les combloit tous les jours de nouveaux bienfaits, & ſembloit n'avoir d'autre envie que de paſſer ſa vie avec eux. Ils lui diſoient quelquefois qu'ils ne pouvoient ſouffrir la

confuſion de lui être ſi fort à charge, & le prioient de modérer ſes libéralités. Simple les ſupplioit de ſe tranquilliſer ſur ce point, diſant qu'il étoit bien heureux de pouvoir rendre ſervice à des perſonnes d'un mérite égal au leur. A dire vrai, tant de candeur & de ſincérité brilloient dans leurs manieres, & l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre étoit mêlée de tant de bonté de cœur & de généroſité, qu'une perſonne moins facile que Simple n'auroit pu s'empêcher de les eſtimer: ils avoient d'ailleurs tant d'eſprit & de bon-ſens, qu'il étoit charmé de leur compagnie.

Il tardoit à David d'entendre l'hiſtoire de ces jeunes gens, & il ne pouvoit ſe réſoudre à leur en demander le récit, de peur de découvrir dans leur conduite quelque circonſtance qui put diminuer l'eſtime qu'il avoit pour eux. Il craignoit d'ailleurs qu'ils n'euſſent de la répugnance à la raconter; & que s'il leur en témoignoit ſa curioſité, il ne ſemblât qu'il ſe croyoit en droit de ſavoir tout ce qui les regardoit; & cela étoit directement oppoſé à la généroſité de notre héros. Il commençoit à ſentir pour Camille (car c'eſt ainſi que nous appellerons cette demoiſelle à l'avenir) quelque choſe de plus doux que de l'amitié, & de plus perſuaſif que de la compaſſion. Cinthie, il eſt vrai, lui avoit ſemblé parfaitement digne de ſon eſtime, & c'étoit-là ce qu'il cher-

choi

choit depuis long-tems. Mais il y avoit dans Camille un je ne ſais quoi, qui avoit touché ſon cœur de plus près, & qui lui avoit fait perdre auſſi-tôt le regret d'avoir perdu Cinthie. Pour ce qui étoit de la réflexion malicieuſe de l'hôteſſe pigrièche, par où elle avoit voulu faire entendre que ce jeune-homme n'étoit pas le frere de Camille, David n'étoit pas aſſez ſoupçonneux pour s'y arrêter. Comme il avoit une ame capable du plus fort attachement ſans le moindre mélange de ſenſualité, il croyoit aiſément que d'autres pouvoient aimer avec autant de pureté & de deſintéreſſement que lui, tout étrange que cela puiſſe paroître à la plupart des hommes. Cependant il ne pouvoit fermer ſon cœur à des appréhenſions, que ſon expérience paſſée ne rendoit que trop raiſonnables. Quoique juſques-là il n'eût rien découvert en elle qui ne méritât ſon eſtime, il n'oſoit ſe livrer entièrement à ſon penchant : il craignoit de s'apprêter de nouveau tous les chagrins où ſa trop grande facilité l'avoit jetté par le paſſé.

Enfin, un ſoir qu'il étoit aſſis auprès de Camille, & que Valentin [ c'étoit le nom de ſon frere ] étoit ſorti pour prendre l'air, il ne put réſiſter à l'envie qu'il avoit d'entendre l'hiſtoire de leurs malheurs, & il la pria avec tout le reſpect & toute la précaution imaginable, de lui apprendre par quels accidens elle avoit été réduite à l'état pi-

toyable où il l'avoit trouvée. „ Je vous aurois déja ſatisfait là-deſſus, dit Camille, ſi je ne connoiſſois pas la bonté de votre cœur. Le détail de nos diſgraces eſt ſi triſte, qu'il ne ſauroit vous inſpirer que de la douleur. Cependant, puiſque vous le voulez, Monſieur, il eſt bien juſte de vous obéir. La ſeule grace que je vous demande, c'eſt de me permettre de changer de diſcours au retour de mon frere. Je ne puis me réſoudre à lui rappeler des évenemens, que je me ſuis efforcée juſqu'ici de lui faire oublier. „ Simple lui ayant dit qu'il ſeroit au déſeſpoir d'exiger d'elle la moindre choſe qui put lui faire de la peine, elle ſe hâta de contenter ſa curioſité.

## CHAPITRE X.

### *Hiſtoire de* CAMILLE.

JE ne ſaurois retracer l'hiſtoire de ma vie, & les traverſes par leſquelles j'ai paſſé, ſans être ſouvent interrompue par mes larmes. Mais la nature de mes diſgraces, & votre naturel généreux, vous feront ſans doute pardonner ma foibleſſe.

Je ſuis fille de Monſieur N.... qui n'eſt pas moins connu dans le Monde par ſa valeur que par ſon eſprit. Mon enfance fut plus heureuſe que celle de la plupart des enfans que j'aie connu. On diroit que le plus grand nombre des Peres & des Meres d'aujourd'hui, ayent réſolu de s'attirer par leurs procédés, la haine de leurs enfans. Pour mon pere, il avoit accoutumé de dire, que, demeurant dans un pays où ſes enfans n'étoient pas en danger de tomber dans l'eſclavage, il n'avoit que faire de les accoutumer aux coups de fouet, & aux mauvais traitemens. Ma mere étoit une bonne femme, qui donnoit des preuves de ſon bon-ſens en ſe ſoumettant en tout à mon pere; de façon que mon frere & moi nous goûtâmes dans notre enfance toute la félicité dont cet âge eſt capable. Le ſeul châtiment que nous avions lieu de craindre, c'étoit d'être bannis

de la préſence de mon pere & de ma mere ; & à dire vrai, rien n'auroit pu nous retenir avec plus de ſuccès dans notre devoir, que l'appréhenſion de cette mortification. Nous les aimions tendrement ; tout notre plaiſir étoit d'aller jaſer autour d'eux, & de voir le plaiſir qu'ils prenoient à nos petites remarques. Lorſque nous leur faiſions quelque queſtion, ils ne nous ordonnoient jamais de nous taire, ils ne nous appeloient pas *impertinens* ; au contraire, ils prenoient ſoin de nous inſtruire dans tout ce que nous avions envie de ſavoir. Cet encouragement augmentoit notre curioſité, & nous ouvroit le chemin aux connoiſſances qui étoient au deſſus de notre âge. Nous nous aimions mon frere & moi avec une tendreſſe ſans égale, auſſi nous traitoit-on ſans partialité. On ne diſoit jamais à l'un des deux qu'on aimoit mieux l'autre ; ce qui ne ſert qu'à rendre les enfans envieux, & leur enſeigne à ſe haïr les uns les autres.

Lorſque Valentin eut atteint l'âge de neuf ans, on l'envoya au college. Ce ne fut qu'avec regret que mon pere & ma mere conſentirent à l'éloigner de la maiſon ; mais ils crurent que cela tendoit à ſon avantage, & ils ne ſavoient ce que c'étoit que de ſe ſatisfaire à ſes dépens. La douleur qu'ils ſentirent à ſon départ, fut diminuée en partie par celle que nous témoignâmes mon frere & moi en nous ſéparant. C'étoit une preuve de cette

amitié réciproque, qu'ils s'étoient étudié de cultiver entre nous, eſpérant qu'elle nous ſeroit utile pendant toute notre vie. Je n'avois alors que huit ans; j'étois trop jeune pour voir au-delà du préſent, & pour connoître d'autre bien que le plaiſir dont je jouïſſois dans la compagnie de mon frere. Auſſi ne pouvois-je me conſoler de ſon abſence. La bonté de mon pere & de ma mere, qui n'oublioient rien de ce qui pouvoit ſervir à m'appaiſer, me fit entendre raiſon, en me repréſentant que Valentin ne ſeroit abſent que peu de tems, & que je le reverrois bientôt plus heureux & plus content que jamais. Nous recevions de ſes nouvelles une fois par ſemaine, & cela ne ſervoit pas peu à me tranquilliſer ſur ſon compte.

Cependant j'étois chérie plus que jamais de mes parens : on contentoit tous mes deſirs innocens, & je n'avois d'autre ſouci que celui d'être éloignée de mon frere. Je paſſai environ quatre ans de la ſorte, lorſque je vis troubler toute la douceur de ma vie par un accident fatal, que je n'ai jamais perdu de vue pendant un jour entier, depuis le tems qu'il arriva.

Un jour que nous nous promenions ma mere & moi dans une prairie, ce que nous faiſions tous les matins avant déjeuner, une épine lui entra dans le pié, & lui cauſa une douleur ſi aiguë qu'elle n'eut pas la force d'aller plus loin. Comme j'étois ſeule avec

elle, je ne ſus quel ſecours lui donner. Je la vis pâlir tout-à-coup, & prête à tomber en défaillance. Cette vue m'effraya, je me mis à crier de toute ma force, & tant, que je me fis entendre de quelques Laboureurs qui travailloient près de-là. Ils accoururent auſſitôt; je les priai de détacher un de leurs chevaux, & d'eſſayer de porter ma mere à notre maiſon. Nous n'en étions qu'à un petit quart de lieue, de façon qu'un des payſans étant monté à cheval, la porta juſques chez nous entre ſes bras. Mon pere, qui aimoit ma mere paſſionnément, fut ſaiſi de douleur en la voyant dans cet état. On ſe hâta de lui baſſiner le pié avec de l'eſprit de vin, & en fort peu de tems elle ſe ſentit ſi fort ſoulagée, qu'elle fut en état de marcher ſans beaucoup de peine. Elle ne ſe plaignit preſque pas pendant quatre jours, à la fin deſquels ſa douleur reprit. On viſita ſon pié: il étoit fort enflé, & on y voyoit à peine la pointe de l'épine, au milieu d'une tâche noire aſſez large. Aucun de nous n'avoit l'adreſſe ni le courage de l'arracher, & la main nous tremblоit en l'approchant.

On envoya auſſi-tôt chercher un Chirurgien. Lorſqu'il fut venu, & qu'il eut arraché l'épine, je remarquai qu'il ſecouoit la tête, comme en appréhendant de terribles conſéquences. Ma mere le pria, d'un air ferme, de lui dire ſans détour ce qu'il craignoit pour elle au pis-aller. Le chirurgien répondit que

rien ne pouvoit la ſauver que la perte du pié. D'abord elle dit qu'elle aimoit mieux en mourir. Cependant, à la priere de mon pere à qui elle ne pouvoit rien refuſer, elle conſentit à ſe laiſſer couper le pié. Mais la douleur de l'opération la jetta dans une fievre violente, qui fut plus forte que tous les ſecours de l'Art & de notre amitié. Elle conſerva le ſentiment juſqu'à la fin. Mon pere & moi nous ne bougeâmes preſque pas d'auprès d'elle tandis qu'elle eut un reſte de vie. Elle voyoit notre douleur, & de peur de l'aggraver elle évitoit de nous donner des marques de ſa tendreſſe, mais nous n'en liſions que trop dans ſon viſage. On voyoit bien qu'elle ſe faiſoit violence, pour retenir ce qui faiſoit toujours le premier objet de ſes penſées, ſon amour pour ſon époux & pour ſes enfans. Un ſoir pourtant qu'elle avoit obtenu de mon pere, à force de prieres, qu'il iroit prendre une heure de repos, elle me dit : » Ma chere Camille, fais-toi toujours une étude de plaire & d'obéir à ton pere. Si tu vis juſqu'à le voir vieux, rends-lui les ſoins qu'il s'eſt donnés pour ton enfance. Aime ton frere. Que le ſouvenir de ta mere ne t'afflige pas. Souvien-toi ſeulement de ſuivre mon exemple dans ta conduite à l'égard de ton pere, qui a eu tant de bontés pour nous. » Elle vit bien que mes ſoupirs m'étouffoient, & elle ſe tut. Elle expira peu après, ſans donner la moindre marque de

crainte ou d'inquiétude. Elle n'enviſageoit l'avenir qu'avec joie, & elle fit voir juſqu'au dernier ſoupir la même tranquillité, qui l'avoit accompagnée dans toutes les différentes ſcènes de la vie.

C'eſt ainſi que je perdis la meilleure des meres, & c'eſt au jour de ſa mort que commence la triſte époque des malheurs de ma vie. Mon pere faillit à ſuccomber aux premiers tranſports de ſa douleur; mais, dès que la raiſon put venir à ſon ſecours, il ſe ſoumit à ſa deſtinée avec une véritable grandeur d'ame, que perſonne ne poſſéda jamais mieux que lui. J'étois trop jeune pour philoſopher dans mon affliction, auſſi n'eut-elle d'autres bornes que la crainte d'affliger mon pere, & à la vérité cela ſuffiſoit pour me réſoudre aux efforts les plus difficiles. Je l'aimois avec une tendreſſe inexprimable, & mon penchant ne m'y portoit pas moins que les derniers commandemens de ma mere. Il n'avoit pas beſoin de me dire ce que je devois faire. Un geſte, un regard me ſuffiſoit; je liſois ſes deſirs ſur ſon viſage, & je mettois toute mon étude à les contenter. Je réſolus de ne me marier jamais pendant ſa vie. Y avoit-il de ſituation plus heureuſe que la mienne? Vivre avec une perſonne qu'on aime, voir que toutes nos actions contribuent à ſes plaiſirs, n'eſt-ce pas-là le comble de la félicité humaine?

Mon frere continuoit à nous écrire, &

j'avois la ſatisfaction d'apprendre par ſes Lettres, que ſon amitié pour moi étoit auſſi vive qu'elle l'avoit été dans notre enfance. Il demandoit quelquefois de l'argent un peu plus ſouvent que mon pere n'auroit voulu, il m'en faiſoit des plaintes de tems en tems. » Ton frere, me diſoit-il, fait tant de dépenſe que je ne ſaurois y ſuffire «. Mais j'ai reconnu depuis, que ce qu'il en faiſoit étoit pour m'éprouver, & pour avoir le plaiſir de m'entendre intercéder pour Valentin, ou afin que j'euſſe moi-même la ſatisfaction de lui procurer des petits ſecours dont il avoit beſoin : car mon pere étoit ſi bon, qu'il s'appliquoit à me donner tous les ſentimens de plaiſir qui ſont la récompenſe d'un cœur tendre & généreux.

Comme je demeurois conſtamment avec lui, & que je m'attachois avec chaleur à le ſervir, je crois que, malgré ſon amitié pour mon frere, j'avois la premiere part à ſa tendreſſe, mais je ne me ſervois de cet avantage qu'en faveur de Valentin. J'ai ouï parler de quelques filles, qui, étant auprès de leurs peres, employoient tous les artifices imaginables pour leur inſpirer de l'averſion pour leurs freres abſens, dans l'eſpérance d'augmenter leur dot par ce moyen. Pour ce qui eſt de moi, ſi j'avois pu faire le moindre tort à mon cher Valentin, ou négliger une occaſion de lui rendre ſervice, je n'aurois jamais pu me le pardonner.

J'étois liée d'amitié avec une jeune demoiſelle d'un eſprit & d'une vivacité extraordinaire. Je paſſois quelquefois mon tems avec elle à des amuſemens innocens, & propres à des filles de notre âge. C'eſt ainſi que je vécus juſqu'à l'âge de dix-huit ans. Il ne me manquoit que ma mere pour rendre mon bonheur parfait, mes plaiſirs ne m'empêchoient pas de la regretter. Que ces jours n'ont-ils été les derniers de ma vie! A combien de chagrins & d'angoiſſes n'aurois-je pas échappé? Je perdis bientôt cette demoiſelle. Son pere étant mort, & l'ayant laiſſée dans un état aſſez fâcheux, elle alla demeurer chez une dame de qualité, qui avoit pris de l'amitié pour elle. Son départ m'attriſta; mais je ne pouvois être malheureuſe, tandis que mon pere m'aimoit, & qu'il étoit heureux.

Tout-à-coup je remarquai qu'il étoit devenu rêveur & inquiet. Je m'en allarmai, & pris un jour la liberté de lui demander la cauſe de ſon chagrin. Je le priai de me dire ſi j'avois fait quelque choſe qu'il n'approuvât pas, pour l'éviter une autre fois. Il me regarda de l'air du monde le plus tendre, & me dit: » Ma chere enfant, comment peux-tu ſoupçonner de m'avoir déplu? Non, ma fille; je ſuis tous les jours plus content de toi; ta conduite & ton eſprit ſont au deſſus de ton âge; & ſi je ne te loue pas davantage, c'eſt que tu es ma fille. « Je ne

ſaurois nier que ces louanges, venant d'une perſonne comme mon pere, ne produiſiſſent quelque effet ſur ma vanité : mais je puis dire auſſi ſincérement, que ce qui m'en plut davantage, ce fut la partialité & la tendreſſe de celui qui me les donnoit. » C'eſt mon amitié pour toi, continua-t-il, qui fait toute mon inquiétude. J'ai ouvert mon cœur trop facilement à une paſſion qui pourroit te faire du tort. Tu ſais que je n'ai pas de grands biens, quoique je ſois en état de te maintenir noblement avec ton frere, en uſant d'économie : ſi je me remariois, & que ma famille augmentât, votre fortune en ſouffriroit. J'aime Livie la fille de Monſieur... Sa dot doit être petite, car preſque tout le bien de la maiſon eſt entre les mains du frere aîné. Comme il eſt marié lui-même, & qu'il a des enfans, on n'en ſauroit attendre grand choſe. « Je fus pénétrée de la bonté de mon pere ; je le ſuppliai de n'avoir aucun égard à mes intérêts, & pour ce qui étoit de Valentin, je lui dis que j'étois ſûre qu'il ſeroit prêt à ſacrifier les ſiens au bonheur d'un ſi bon pere. » Je me ſerois à charge à moi-même, ajoutai-je, ſi au lieu de contribuer à vos plaiſir, je ſavois d'augmenter le nombre de vos embarras. Nous pourrons vivre contens avec peu de bien, mais il nous ſeroit impoſſible de l'être en vous voyant affligé. » Pendant que je lui parlois ainſi, je vis briller la plus vive joye dans ſes yeux : il étoit ravi de ce

que j'approuvois ſa paſſion, & moi je m'applaudiſſois du plaiſir que je venois de lui donner.

Le lendemain il m'appela dans ſa chambre : il me dit qu'il avoit examiné mes raiſons, touchant ſa paſſion pour Livie, & qu'elles lui avoient paru juſtes & bien fondées ; que comme il ne pouvoit être content ſans elle, il valoit mieux pour nous qu'il l'épouſât. Enfin, il me prouva en un inſtant que ce qu'il pouvoit faire de mieux, c'étoit de ſe remarier. Il ne lui étoit pas difficile de me ſurprendre, ſon autorité étoit pour moi une preuve ſans replique.

Au reſte, j'ai toujours remarqué qu'un jugement ſolide, accompagné d'une imagination vive, ne fait penſer juſte que lorſque l'inclination n'eſt pas de la partie. Dès que les paſſions s'en mêlent, l'eſprit ne ſert qu'à cacher ou à colorer toutes les ſuites fâcheuſes qui leur ſont attachées, & à éloigner tous les obſtacles qui nous empêchent d'aller à notre perte. Avec un petit eſprit & une imagination froide nous ne nous perdrions pas ſi-tôt. La force de l'eſprit, comme celle du corps, n'eſt utile que ſelon l'uſage qu'on en fait. Je vous demande grace pour cette remarque, je vais continuer mon récit, ſi vous n'êtes pas las de m'entendre.

» Je vous écoute avec toute la ſatisfaction & la curioſité poſſible, dit David, &

je vous ſupplie de ne me pas priver du plaiſir d'apprendre vos ſentimens ſur les accidens qui vous ſont arrivés. "

Peu après, continua Camille, mon pere me dit qu'il alloit rappeler mon frere à la maiſon; qu'il avoit fini ſes études, & qu'il ſavoit bien que nous ſerions fort aiſes de nous revoir. Sa triſteſſe avoit diſparu, ſon incertitude étoit finie, il avoit pris ſon parti, „il étoit juſte qu'il fît ce que ſon panchant lui dictoit "; & pour moi j'y conſentois du meilleur de mon cœur. Une ombre de chagrin ſur ſon viſage étoit l'objet le plus effrayant que je puſſe rencontrer; & depuis que je le voyois gai & ſatisfait, je croyois que ſa joie ne pouvoit aſſez ſe payer. Valentin fut de retour peu de jours après, & ſes ſentimens ſur le mariage de mon pere s'accorderent parfaitement avec les miens.

Mon pere m'introduiſit chez Livie, & nous devînmes bientôt bonnes amies. Il me parut que ſon amitié pour moi étoit ſincere, & de mon côté je la trouvai ſi agréable, que je l'aimai bientôt autant que mon pere pouvoit le ſouhaiter. Il me demanda ce que je penſois de ſa maîtreſſe. Je lui dis naturellement, » que je la croyois fort aimable; qu'elle m'avoit paru trop raiſonnable pour ne pas régler ſa dépenſe à l'état de ſes affaires; & que ſans doute il ſeroit heureux avec elle «. Il me répondit avec tranſport, que s'il n'avoit pas eu aſſez de preuves de mon

diſcernement, ce que je venois de lui dire touchant Livie auroit ſuffi pour l'en convaincre. Quoique mon pere eut près de cinquante ans, il étoit d'une figure fort agréable ; il avoit outre cela dans la converſation un fond inépuiſable de graces, qui prévenoient tout le monde en ſa faveur. Je ne m'étonne pas de ce que Livie ſe rendit ſitôt à ſes vœux : enfin elle ne tint qu'autant de tems qu'il en falloit pour remplir les bienſéances, & ils furent mariés en peu de jours au contentement de toutes les parties. Valentin reçut ſa belle-mere avec tout le reſpect qu'il lui devoit. Pour moi, outre que je me ſentois réellement portée d'inclination pour Livie, l'amour & l'eſtime que mon pere avoit pour elle auroient ſuffi pour me déterminer à l'aimer. Mon pere devint de jour en jour plus paſſionné pour ſa femme, & vous croirez ſans doute que les choſes étant ſur ce pié, rien ne manquoit à la félicité de notre petite famille.

Je le crus auſſi pendant quelque tems, & ſi la bonne opinion que j'avois de Livie eût été ſoutenue par la moindre raiſon, je n'aurois jamais rien ſouhaité au-delà du bonheur dont je jouiſſois. Peut-être, Monſieur, ſi vous n'avez pas beaucoup d'expérience dans le monde, êtes-vous encore à ſavoir qu'il y a des femmes, qui, pour convaincre leurs maris de leur tendreſſe, prennent une averſion totale pour tout ce qui les touche de

près. C'eſt-là la maniere de penſer de Livie. Elle, dont je n'aurois pu me défier; elle, que je regardois comme la meilleure de mes amies, Livie, dis-je, ne fut pas plutôt ma belle-mere, qu'elle devint mon ennemie mortelle, & cela uniquement parce que mon pere m'aimoit; car je ſuis bien ſûre de ne lui en avoir jamais donné d'autre raiſon.

Le premier ſtratagême dont elle s'aviſa pour m'éloigner d'elle, fut de prendre un air forcé de politeſſe, au lieu de cette familiarité que nous avions eue l'une pour l'autre dès le commencement de notre connoiſſance. *Lorſque l'amour ſe refroidit, il devient façonnier*, dit SHAKESPEAR. Cependant elle fut trompée à ce coup dans ſon attente. Je connoiſſois ſi peu le monde, que j'interprétai favorablement les civilités de Livie. Je crus que ſon deſſein étoit d'éloigner d'elle les ſoupçons déſavantageux qu'on forme généralement (& ſouvent avec trop de raiſon) contre les belles-meres, & de faire voir au monde qu'elle me traitoit avec plus de reſpect que jamais, depuis que j'étois ſa belle-fille. Je ne m'accordois pas ſi bien de cette maniere d'agir que de l'autre; mais, comme je me trompois au motif de ſes actions, je ne l'en eſtimai pas moins.

Livie ne s'en tint pas long-tems à ces manieres: elle paſſa d'une ruſe à une autre, juſqu'à ce qu'enfin je ne puſſe plus me méprendre à ſes intentions. Malgré toute ma

partialité, je vous avouerai ſincérement, & ſans être honteuſe de ma crédulité, que mes yeux ne ſe deſſillerent qu'avec peine ſur ſa malice; j'oſe même avancer qu'une jeune perſonne, qui peut ſoupçonner facilement ſes amis, ne ſauroit être véritablement vertueuſe. Qu'un méchant vante tant qu'il voudra ſa pénétration, pour moi, je ne puis m'empêcher de l'attribuer à la méchanceté de ſon cœur, plutôt qu'à la fineſſe de ſon eſprit.

Simple, qui ne ſe méfioit jamais de perſonne ſans les preuves les plus fortes, applaudit au jugement de Camille, & ſe déclara du même ſentiment.

Vous ne ſauriez vous figurer, Monſieur, continua Camille, tous les détours & les artifices que cette femme mit en uſage pour nous rendre ſuſpects à mon pere, Valentin & moi. Elle s'imaginoit ſans doute que nos intérêts étoient incompatibles avec les ſiens, & que le ſeul moyen de s'approprier tout le bien de ſon époux, étoit de lui faire croire que nous étions ſes plus grands ennemis. Elle étoit d'un caractère bien différent de celui que je lui avois cru. Au lieu de ſe contenter d'une dépenſe raiſonnable & proportionnée à ſon état, elle ne mettoit jamais de bornes à ſes deſirs extravagans. Elle vouloit être de toutes les parties de plaiſir, courir à tous les ſpectacles: il lui falloit des pier-

reries, & tout ce qu'il y avoit de plus riche & du meilleur goût en fait de parure. Le ſeul article où elle s'aviſoit d'être économe, c'étoit celui de mon frere & moi, à qui elle refuſoit même le néceſſaire. Cependant elle n'en agiſſoit ainſi que ſous main. Quoi qu'on propoſât pour nous, elle paroiſſoit y conſentir de bon cœur. Le chemin qu'elle prenoit pour nous prévenir, c'étoit de faire manquer l'argent par ſes ménagemens, de façon que nous étions obligés de nous paſſer de ce qu'on nous avoit promis. Elle deſcendoit quelquefois à des baſſeſſes, dont je n'aurois pu la croire capable, ſi mes yeux n'en euſſent été témoins. Elle donnoit à mon pere des mémoires, où elle avoit mis en compte des choſes que nous n'avions jamais reçues, pour lui faire croire qu'elle nous aimoit, & pour s'attirer ſon eſtime; & lorſqu'elle devoit à notre généroſité le ſuccès de ſes artifices, (car nous ne voulions rien découvrir à mon pere qui pût lui faire de la peine) elle s'applaudiſſoit de ſon adreſſe, & croyoit avoir fait le plus beau coup du monde. Elle étoit aſſez aveugle pour donner le nom de prudence à une fineſſe lâche & groſſiere, mépriſée par toutes les perſonnes de bon ſens. Je découvris en peu de tems, que toute la douceur & la tendreſſe qui paroiſſoient en elle, ne paſſoient pas les traits de ſon viſage, dont les graces trompeuſes donnoient un air ſi prévenant à tout

ce qu'elle diſoit, que l'envie ſeule pouvoit réſiſter à ſes inſinuations.

Elle ne s'emportoit jamais contre nous, ſa haine n'agiſſoit que par des voies ſourdes & cachées. Elle prenoit ſi bien ſes meſures, qu'elle nous mettoit ordinairement dans le tort aux yeux de mon pere. Elle ſavoit que je ne pouvois ſupporter patiemment le moindre mépris de la part des perſonnes que j'aimois. Là-deſſus elle s'étudioit à me toucher par cet endroit délicat, & à me jetter dans des tranſports de colere, que mon pere ne manqueroit pas de condamner. Valentin ſe taiſoit le plus ſouvent, & ſouffroit tout avec patience. Mais cela ne ſuffiſoit pas à Livie; & comme il ne vouloit pas ſe joindre à elle pour me tourmenter, elle s'irritoit de ſon ſilence, comme de mon emportement. D'ailleurs, mon intérêt & celui de mon frere étoient inſéparables, & nous étions l'un & l'autre également odieux à ſes yeux. Si, dans la chaleur de mes mouvemens, il m'échappoit par hazard une parole indiſcrette, elle étoit au comble de ſa joie. Comme elle ſavoit garder ſon ſang froid, & que tout ce qu'elle faiſoit étoit prémédité, elle ſoutenoit ſon rôle juſqu'au bout. » Elle étoit fâchée, diſoit-elle, de ce que j'étois ſi emportée. Elle m'aimoit aſſez, cependant, pour ſouffrir tout ce qui la regardoit uniquement; mais elle ſoutenoit qu'étant la femme de mon pere, c'étoit lui

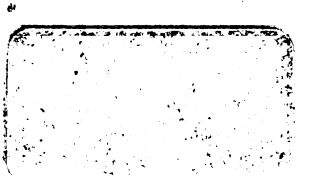
manquer de reſpect à lui-même, que de parler comme je faiſois, & elle ne pouvoit endurer qu'on s'oubliât juſqu'à ce point. « Mon pere admiroit la bonté de ſa femme, & s'applaudiſſoit de l'amour qu'elle lui portoit. Pour moi, j'étois étonnée de voir le tour qu'elle donnoit à ſa malice, & elle triomphoit de ma confuſion. Ce n'eſt pas encore tout: pour m'inſulter plus ſenſiblement, elle prioit mon pere en ma préſence de ne ſe pas fâcher. » C'eſt une promtitude, diſoit-elle, elle parleroit plus prudemment ſi elle étoit de ſens raſſis : « & là-deſſus mon pere, dont le cœur n'étoit pas tout-à-fait refroidi à mon égard, étoit bien aiſe d'avoir une excuſe pour me pardonner. C'eſt ainſi qu'elle flattoit ſes paſſions, & l'engageoit à ſuivre ſon penchant, pendant qu'elle le trahiſſoit ſous un faux maſque de bon cœur & de généroſité, & qu'elle s'attiroit ſon eſtime par ce qui méritoit ſa haine & ſon horreur.

Lorſque tout étoit calme, elle prenoit tout-à-coup la plus belle humeur du monde : „ C'étoit un petit différend ſans conſéquence, & ce n'étoit pas la peine de ſe brouiller pour des vetilles. « Puis elle me faiſoit mille careſſes, & paroiſſoit ſi fort cette bonne amie qu'elle avoit été autrefois, que je m'y trompois bien ſouvent, que je m'appelois fantaſque & méfiante, & que je croyois de m'être emportée par mes propres chimeres. Ainſi elle avoit le plaiſir bar-

bare de me délivrer pour quelque tems de la torture où j'étois, pour recommencer à me tourmenter auſſi vivement que jamais, lorſque mes plaies ſeroient preſque fermées, & que ma douleur m'auroit donné quelque relâche. Ce mêlange de plaiſir & de peine; d'eſpérance & de crainte, qu'une conduite inégale nous fait eſſuyer, eſt peut-être la plus affreuſe ſituation où un cœur tendre & bien fait puiſſe jamais être expoſé.

Mon frere & moi nous regardions avec horreur les ſuites où les profuſions de Livie alloient entraîner ſon époux. Cependant, comme nous ne pouvions pas nous y oppoſer, nous nous efforcions de cacher notre indignation. Mais l'appréhenſion des maux dont notre pere étoit menacé, ne pouvoit ſe contenir aiſément dans les bornes, & malgré tous nos efforts elle paſſoit du cœur au viſage. Livie ne manqua pas d'inſinuer que ce chagrin étoit l'effet de notre avarice, & que nous regardions ſes dépenſes les plus néceſſaires comme autant de rabattu ſur nos eſpérances. Mon pere, qui ne pouvoit réſiſter aux deſirs de ſa femme, & qui liſoit ſur nos viſages que nous les déſapprouvions, commença à nous regarder comme des obſtacles à ſes plaiſirs, & comme les cenſeurs de ſes actions. Cela diminua peu à peu ſon amitié pour nous, juſqu'à ce qu'enfin il nous craignit comme ſes ennemis, au lieu de nous aimer comme ſes enfans.

La maiſon de mon pere, qui avoit été pour moi un aſyle de paix, où je trouvois la ſource de tous mes plaiſirs, s'étoit changée en enfer par le ménagement de Livie. J'étois comme une perſonne à qui le ſort a enlevé ſon meilleur ami, dont le ſpectre la ſuit par-tout, & vient ſans ceſſe s'offrir à ſes yeux, non pas ſous cette figure aimée qui faiſoit autrefois ſes délices, mais avec un viſage défiguré par les mains de la mort, & couvert des marques ſanglantes de la cruauté. Tel étoit devenu à mon égard ce pere autrefois ſi tendre, dont je faiſois toute l'attention, & qui étoit à ſon tour l'objet de tous mes ſoins. Je ne faiſois plus rien qui ne lui déplût. Je n'oſois lever les yeux de peur de rencontrer les ſiens, où je ne trouvois que des regards terribles, qui me perçoient le cœur. „ Tout ce qu'on me fourniſſoit, étoit toujours plus que je ne méritois; „ & quoique je me refuſaſſe tout ce qui n'étoit pas abſolument néceſſaire, c'étoit à moi & à Valentin qu'on reprochoit toute la dépenſe de la famille. Tous les domeſtiques trouvant leur intérêt à nous déſobliger, ſembloient croire qu'ils nous faiſoient bien de la grace de nous ſervir. Je crus que les procédés de ces eſprits vils & mercenaires ne méritoient pas mon attention, & je ne m'en inquiétois qu'autant que cela me prouvoit de plus en plus l'éloignement de mon pere.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building